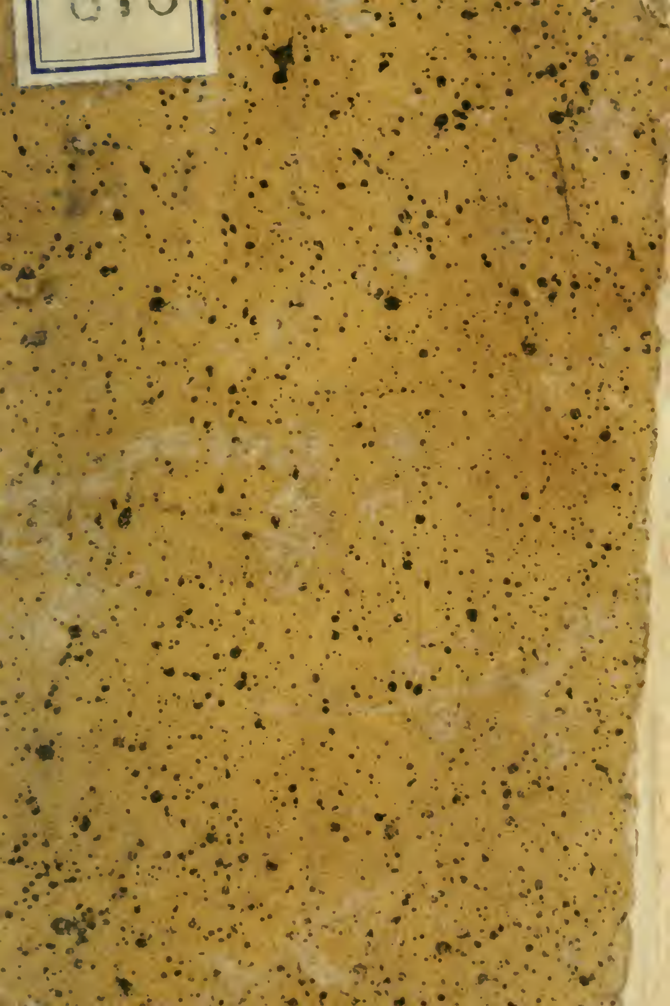




LES MALHEURS

DES

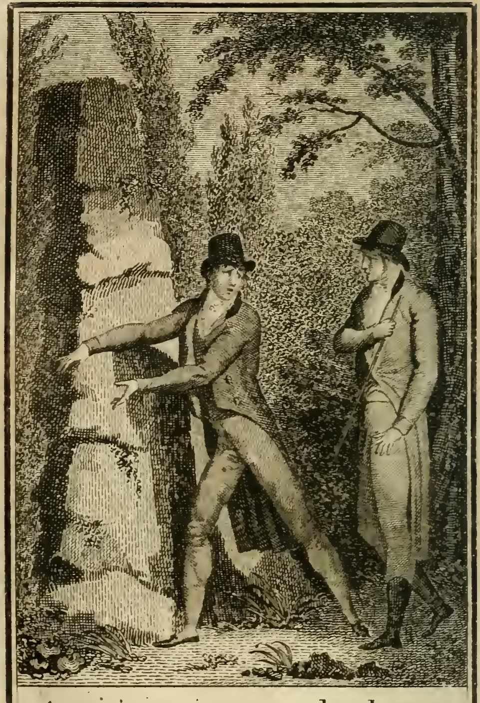
GRANDES PASSIONS.

Première Partie.

Prix de cet Ouvrage, à Paris, formant quatre parties in-12 et quatre belles gravures, 5 francs.

Franc-de-port dans les départements, 6 fr. 50 c.





C'est ici que je verse des larmes
sur les cendres d'une Epouse adorée.

VIES, AMOURS

ET

AVENTURES

DE PLUSIEURS ILLUSTRES SOLITAIRES

DES ALPES,

OU

LES MALHEURS

DES

GRANDES PASSIONS.

PAR F. PAGÈS.

Premiere Partie.



A PARIS, et se trouve

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DES BONNES NOUVEAUTÉS,

Chez LAURENS, Je. IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue S. Jacques, N°. 32, vis-à-vis celle des Mathurins.

1800.

EXTRAIT du Décret concernant lès contrefacteurs, rendu le 19 juillet 1793, l'an II de la République.

Art. IV. Tout contrefacteur sera tenu de payer au véritable Propriétaire une somme équivalente au prix de trois mille exemplaires de l'Edition originale.

Art. V. Tout débitant d'Édition contrefaite, et s'il n'est pas reconnu contrefacteur, sera tenu de payer au Propriétaire une somme équivalente au prix de cinq cents exemplaires de l'Édition originale.

Je place la présente Édition sous la sauve-garde des lois et de la probité des citoyens. Je déclare que je poursuivrai devant les Tribunaux, *tout* contrefacteurs, distributeurs *ou* débitans *d'éditions contrefaites. J'assure même au citoyen qui me fera connaître le* contrefacteur, distributeur *ou* débitant *la moitié du dédommagement que la loi lui accorde. Les deux exemplaires en vertu de la loi sont déposés à la Bibliothèque nationale.*

La véritable Édition est revêtue de mon chiffre sur le frontispice.

LAURENS jeune.

PRÉFACE.

PARMI les lectures, dont l'effet est de nourrir et de développer la sensibilité, je n'en vois pas qui puissent mieux que les Romans remplir cet objet, et rendre notre ame ferme, juste et indépendante de l'opinion et de la fortune. C'est sur-tout dans ces sortes d'Ouvrages qu'on trouvera un moyen simple et naturel d'exalter et d'annoblir sa sensibilité, d'épurer son *sens moral*, d'élever son ame, de l'affermir contre tous les revers, de rectifier son esprit par la multitude et la comparaison des exemples, et

de se former comme une existence abstraite, séparée des erreurs et des préjugés. Qui n'a été ni mari, ni père, n'a pas connu l'étendue de son cœur ; et il manque encore bien des épreuves à l'ame même la plus exercée. La multitude des situations qui se trouvent dans les romans, suppléent au défaut de nos propres expériences. Quand on veut apprendre à lever des plans, on ne se contente pas de se promener dans les appartemens de sa maison ; on va dans la campagne choisir les *sites* différens ; on multiplie les aspects, on en invente. De même, quand on veut apprendre la morale, on doit sortir du cercle étroit de ses habitudes, et se placer dans

un point de vue d'où l'on puisse apercevoir les aspects variés de la nature humaine. Les romans seuls me paraissent pouvoir fournir des suites variées et complettes de ces études sur l'homme.

Le spectacle de l'histoire agrandit et élève l'ame; mais il ne dicte presque rien sur la conduite-pratique; il laisse votre esprit dans l'ignorance des règles de détail qui doivent gouverner votre vie *. Les voyages vous mettent en garde contre les préven-

* Cette observation n'a pour objet que les histoires générales. Elle ne s'applique point au travail des *biographes*, d'autant plus utile qu'il se rapproche davantage du genre des Romans.

tions locales, en multipliant sous vos yeux les modèles des mœurs, des usages, des opinions de toutes les nations; la philosophie donne l'esprit de justesse et d'observation; mais elle rend trop souvent l'ame indifférente; les belles-lettres inspirent cette fleur de goût, cette délicatesse, cette disposition à recevoir des impressions agréables.

Tout cela réuni compose la science de l'homme et la *théorie de la vie*. Je crois que les romans en donnent une sorte de *pratique artificielle*. En lisant un petit nombre de volumes, vous avez vécu plusieurs années. Je ne parle pas de ces romans qui n'ont pour but que de réveiller et d'animer

une passion déjà trop active; ils peuvent échauffer, quelques instans, l'imagination; mais ils la fatigueront bientôt. Il n'y a que les fictions morales, c'est-à-dire, qui ont un but moral, qui puissent donner à l'ame un intérêt continu, lui communiquer une chaleur douce, qui émeuve sans convulsion, et attendrisse sans affaiblir. Comme la lecture de ces Ouvrages vous rend capable d'efforts extraordinaires! comme la vertu vous paraît belle, et le bonheur indépendant des actions et du bonheur d'autrui! Un monde nouveau s'ouvre devant vous; vous pleurez, et ce sont des larmes délicieuses; vous admirez, et votre ame se trouve exaltée, forti-

fiée, trempée à l'épreuve des événemens; vous trouvez dans votre cœur des consolations inconnues, un juge incorruptible et d'infaillibles espérances. Malheur à celui que la lecture d'un bon Roman n'a pas déjà rendu meilleur, en lui inspirant le desir de le devenir !

Oui, le but et l'effet des romans doit être de développer le principe de la sensibilité, que le défaut d'usage finit par effacer chez la plupart des hommes *. Le but particulier de celui-ci

* C'est le grand avantage qu'on retire de la lecture des Romans anglais, sur-tout de ceux de l'immortel *Richardson*, le *Corneille* de ce genre. Notre littérature a des obligations infinies à l'estimable et savant *Moreilet* de nous faire connaître par ses belles traductions les bons romans anglais modernes.

est non-seulement d'exercer cette sensibilité si précieuse, mais encore d'inspirer par de grands exemples, le goût et l'amour de la retraite et de la solitude, d'en faire sentir tous les charmes et tous les avantages, sur-tout pour ceux qui ont éprouvé des revers terribles, ou de ces secousses violentes que les passions fortes et malheureuses impriment à l'ame qui en est affectée. Nous avons aussi principalement voulu inspirer le courage dans l'adversité, et présenter des consolations dans l'infortune.

Quoique les différentes aventures des solitaires que nous mettons en scêne, paraisseut former autant d'histoires séparées : elles sont néanmoins

intimement liées, et se fondent pour ainsi dire les unes dans les autres, par une suite d'événemens préparés dans les voies impénétrables de la providence. Nous osons espérer que le lecteur trouvera la morale de cet ouvrage douce, consolante et vraiment religieuse, vraiment philosophique.

AMOURS

ET

AVENTURES

De plusieurs illustres Solitaires des Alpes.

Les Solitaires dont nous allons donner l'histoire n'ont rien de commun avec ces pieux célibataires qu'un zèle trop ardent, souvent peu éclairé et fanatique pour la religion, ou les égaremens d'une jeunesse enthousiaste, trop exaltée, et quelquefois la persécution des parens, ont ensévelis vivans dans ces solitudes monastiques, qu'on a eu raison de regarder comme des prisons sacrées, des tombeaux anticipés où gémissent encore, dans plusieurs contrées, d'innombrables victimes. On l'a répété dans un grand nombre d'écrits; et mille voix, du fond de ces enceintes redoutables, s'élèvent chaque jour pour

l'attester. Les personnes de l'un et de l'autre sexe qui habitent forcément ces tristes lieux, dissimulent leur profonde douleur, et tâchent de faire paraître un front riant, d'embellir leur désert, et de persuader qu'elles mènent une vie agréable, afin de se procurer des compagnons ou des compagnes d'infortune. Mais si l'on pouvait lire dans le fond de leurs cœurs, quelle surprise mêlée d'horreur n'éprouverait-on pas ? On y verrait le repentir prolongé de s'être rendues malheureuses pour la vie, en croyant faire une œuvre méritoire ; on y verrait le désespoir farouche et concentré ronger intérieurement ses victimes, et rendre presque odieux les exercices les plus saints, les devoirs les plus respectables. Qu'il est cruel de se dire : Une barrière de fer me sépare à jamais du reste des humains ; je me suis enchaîné dans un asyle cent fois plus horrible qu'un tombeau. L'insensibilité, un sommeil éternel, sont notre partage dans le séjour de la mort ; au lieu qu'ici les passions nous déchirent, nous

dévorent : une guerre intestine régne en nous et parmi nous. C'est ainsi que des esclaves se battent avec leurs propres fers. Qu'il est affreux de consumer sa jeunesse, sa vie dans d'inutiles regrets ! Les charmes se flétrissent bientôt ; les roses de la santé disparaissent. Une pâleur mortelle les remplace. L'esprit s'affaisse ainsi que le corps. Et l'on voit dessécher et périr comme une fleur exposée au souffle d'un vent glacial, telle infortunée qui eût fait le bonheur d'un époux, eût été tendre et vertueuse mère de famille, et tel malheureux qui eût été utile au maintien des mœurs, à la gloire et à la défense de la patrie, non-seulement par ses exemples et ses travaux, mais encore par les enfans qu'il eût donnés à l'état, et l'éducation qu'ils auraient due à ses soins.

Sans doute les cloîtres monastiques, et les déserts de la Thébaïde, ont donné, et peuvent offrir encore de grands modèles d'une vertu plus qu'humaine. Quoi de plus respectable qu'un homme domptant, sous le cilice et la haire, le feu dévorant des

passions, et se dégageant pour ainsi dire de tout lien terrestre, pour ne s'adonner qu'à la vie contemplative, désarmer le courroux du ciel par ses prières, et passer tous ses jours, tous ses momens, toujours en présence de l'auteur de la Nature! On peut cependant observer que ce n'est qu'une vertu négative et rarement profitable à la société. D'ailleurs, le nombre de ceux qui ne finissent pas par exécrer la chaîne de fer, le serment irrévocable qui les lient, est si petit, qu'il ne peut entrer en ligne de compte.

Aussi de toutes les institutions dont l'origine est sainte et respectable, celle des vœux religieux est devenue la plus abusive. Mais quel est l'établissement que la faiblesse humaine n'a pas fait dégénérer? Que reste-t-il à faire? Séparer l'or pur d'avec l'alliage, c'est-à-dire, proscrire les abus, et conserver les idées utiles qu'inspirent ces antiques institutions. Supprimer les vœux, parce qu'alors il ne peut plus y avoir ni regrets, ni repentir, ni ce despotisme monacal, le plus farouche,

le plus cruel, le plus exécrable de tous. Mais pourquoi le gouvernement ne fonderait-il pas des hospices, où, sans être retenus par aucun lien, et dans l'entière liberté de leurs personnes et de leurs actions, ceux que de longues infortunes, des malheurs imprévus, ou même un goût prononcé pour la vie méditative, font soupirer après le repos, trouveraient, dans un âge avancé, une retraite agréable et sûre pour une vieillesse, qui ne peut plus être utile au monde qu'en donnant l'exemple d'une philosophie pratique et d'une sagesse vraiment célestes.

Telle fut l'association qu'un étrange et long enchaînement de vicissitudes, forma entre les illustres solitaires, dont nous allons décrire ici les aventures. Les passions violentes sont les vraies tempêtes de l'ame; heureux ceux qui, après avoir été entraînés par elles d'écueils en écueils, parviennent au bonheur que donnent le calme et le repos! C'est la grande vérité qui résultera de cet ouvrage. Puisse-t-elle inspirer aux gouvernemens l'idée de créer

des asyles pour le malheur, la vertu et la philosophie, où la vieillesse pourrait couler des heures paisibles; où, dans des promenades romantiques et solitaires, le spectacle de la nature embellie, disposerait l'ame aux douces impressions de la bienveillance, de l'intimité, et verserait un baume consolateur sur les plaies profondes, qu'ont pu lui faire les secousses impétueuses des passions, et les calamités qu'elles entraînent; où l'on pourrait se livrer à son gré aux délices mélancoliques de la solitude, ou à la société des personnes qui partageraient cette retraite, à laquelle on pourrait donner le nom d'*Asyle pour les maladies de l'ame.*

Au sein d'une forêt vaste et silencieuse, et non loin d'un hameau célèbre par sa situation pittoresque, au pied de cette partie des Alpes que baigne la Méditerranée, sous le nom de *rivière de Gènes*, vivait Hector Duplessis, descendu d'une ancienne famille de France, dont la fortune était tombée en décadence. Sa philosophie était celle de la nature dirigée

par le bon sens. Il méprisait les absurdités pompeuses des systêmes, dont tant de savans ont ébloui leurs disciples sans les éclairer, et les ont subjugués sans les convaincre. Il avait un esprit pénétrant, des vues étendues et saines; il préférait la morale à toutes les autres études, parce qu'en effet elle seule peut contribuer à notre bonheur, en nous servant de boussole au milieu des orages, qu'excitent en nous les passions tempestueuses, ces éternelles ennemies de l'homme. Ses principes étaient à-la-fois simples, raisonnables et sublimes. Les habitans du hameau voisin le regardaient comme un père, parce que, en même temps que ses préceptes éclairaient leurs esprits, son exemple pénétrait leurs cœurs.

Avec quelle bonté, avec quelle chaleur, il embrassait les intérêts des malheureux! Combien il les consolait affectueusement; car il n'ignorait pas que les infortunés ont souvent encore plus besoin de consolations et de conseils, de marques d'une bienveillance sympathisante, que

de secours pécuniaires. Une de ses maximes favorites était qu'*être bon, c'est être heureux, et que le bonheur qu'on procure aux autres est encore plus à nous qu'à eux*. Il ne quittait jamais sa solitude que pour aller visiter les malades et les nécessiteux du village, afin de les soulager, autant que le permettaient ses moyens. C'était sur-tout les malades qu'il plaignait. « C'est un pénible fardeau, disait-il, que la pauvreté; mais quand son poids est aggravé par une maladie, ou par les infirmités du corps, elle rend notre existence presque insupportable. L'infortuné peut quitter sa couche dans l'espoir d'apporter, en rentrant chez lui, du pain à sa famille. Mais quel cruel changement, lorsque, par les angoisses de la douleur, ou par l'accablement de ses maux, il se voit hors d'état de soulever sa tête de son dur chevet! N'appercevant plus autour de lui qu'une scène de misère, que les besoins et les larmes d'une femme et des enfans qui restent sans secours, morne et silencieux, il est prêt à se livrer au désespoir. Il y a

peu d'hommes sensibles qui se plaisent à visiter son obscure et triste retraite ; et ceux qui lui rendent ce saint devoir, sont en général dans l'impuissance de lui donner du soulagement. Bienfaisant, sans doute, est l'homme dont la main nourrit le famélique ; mais plus grande encore est la bienfaisance de celui qui va consoler l'indigent honteux dans sa demeure, et qui rend la santé aux malades, et la force aux membres de l'infirme ».

Dans sa jeunesse, Duplessis avait perdu une femme qu'il aimait tendrement ; cet évènement avait répandu une teinte douce et intéressante de mélancolie sur son caractère, qui était restée lorsque le tems eut adouci le souvenir qui en avait été la cause. La philosophie avait affermi son ame, sans endurcir son cœur ; mais elle l'avait plutôt rendu capable de résister aux rigueurs de l'affliction, qu'assez fort pour les surmonter entièrement. Le malheur lui avait appris à être sensible à celui des autres, quoiqu'il ne fût pas toujours en son pouvoir de fournir aux besoins de l'indigence,

sa tendre compassion et ses discours remplis de la touchante expression de la bienveillance, ne manquaient jamais de diminuer le poids d'infortune qui pesait sur l'affligé. Dans ces occasions, les douces et délicates émotions de son ame, lui ont souvent fait dire, en laissant échapper une larme sentimentale, que si le riche et le voluptueux avaient une fois éprouvé ces sensations, ils ne pourraient jamais renoncer au plaisir de faire du bien.

Il avait un fils et une fille qui étaient trop jeunes quand leur mère mourut, pour pouvoir sentir vivement et regretter la perte qu'ils faisaient. Duplessis les aimait avec toute la tendresse d'un père, et comme les enfans d'une femme dont il ne cessait de déplorer la perte. Pendant les premières années, son seul amusement fut d'observer le développement graduel de leur esprit enfantin, et de les plier de bonne heure à la vertu. Il renfermait sa douleur profonde au fond de son cœur; il ne troublait jamais les autres de ses gémissemens, et il ne faisait que très-rarement mention

de sa femme, parce qu'alors ses regrets eussent éclaté malgré lui avec trop de force pour ne pas affecter douloureusement ceux qui en auraient été témoins. Il connaissait, d'ailleurs, trop le monde pour ne pas savoir qu'une tendresse conjugale, si vive et si profonde, était trop extraordinaire pour des ames communes et des esprits vulgaires.

Il se retirait souvent dans la plus vaste solitude des montagnes, ou dans les endroits de la forêt les plus ombreux; et au milieu de cette scène formidable et majestueuse, seul avec sa douleur, il se rappelait la mémoire d'une épouse adorée, et s'abandonnait à ses délices mélancoliques. Après ces petites excursions, il se trouvait plus calme et plus satisfait. Une douce tranquillité, qui approchait même du bonheur, se répandait dans toute son ame, et ses manières en prenaient une plus grande portion de bienveillance. En contemplant ses enfans, et en les embrassant tendrement, il ne pouvait, il est vrai, retenir toujours ses soupirs ou ses larmes; mais ce n'était que l'expression d'un tendre regret,

qui n'avait aucune teinte trop lugubre, et qui était précieuse pour son cœur.

Son fils, auquel il avait donné le nom d'Armand Duplessis, avait atteint sa seizième année, et Caroline avait vu quinze printems. Il était urgent de compléter l'éducation du premier, soit en le faisant voyager, soit en l'accoutumant à voir le monde, et à en connaître les usages. Il fallait lui donner ce qu'on appelle un état. Hector Duplessis, après avoir long-tems sondé le goût de son fils, et s'être assuré de ses dispositions pour le service militaire, l'envoya à Paris faire ses exercices académiques, sous la surveillance d'un parent qu'il avait dans cette capitale. Quant à sa sœur Caroline, elle était trop chère à son père, pour qu'il pût se résoudre à l'exposer au souffle contagieux de ce qu'on appelle si improprement la bonne compagnie, et à tous les pièges, toutes les séductions dont l'innocence et la candeur sont environnées hors de la maison paternelle. Il se bornait donc à perfectionner la culture de son esprit et de son cœur par la

lecture, et plus encore par ses réflexions. Heureux mille fois les pères qui peuvent se passer de maîtres pour leurs enfans, et qui sont assez instruits pour former eux-mêmes ces élèves intéressans. Hector Duplessis avait reçu une éducation très-soignée; il savait l'italien et l'anglais; il dessinait, chantait et s'accompagnait avec des instrumens. Une gouvernante, âgée d'environ cinquante ans, apprenait à Caroline les détails du ménage, la couture, la filature et la broderie. Comme celle-ci était encore à peine à son adolescence, Duplessis ne songeait pas à l'établir; il avait, à cet égard, des vues que nous aurons occasion de développer dans la suite à nos lecteurs. Ainsi son premier soin fut d'envoyer son fils à Paris, pour le mettre en état de suivre un jour la carrière militaire.

On a dit que le cœur d'une mère était le chef-d'œuvre de la nature; cette expression ne peindrait encore que faiblement la tendre affection, les vives sollicitudes de Duplessis pour son fils; quelles étreintes, quels embrassemens, quelles bénédic-

tions, quel moment que celui de leur séparation ! Il faut être père, il faut avoir l'ame de ce solitaire, pour se faire une idée de cette scène d'attendrissement. Il semblait, en voyant son fils prêt à s'éloigner de lui, qu'une partie de son être se détachait de lui-même. Non moins vives furent les émotions que ce départ causa à Caroline. De pareils sentimens honoraient trop la nature pour ne pas intéresser le ciel ; et sans doute le spectacle d'une telle union domestique fut digne de fixer ses regards. Armand Duplessis partageait tous ses sentimens ; sa piété filiale et sa tendresse fraternelle égalaient l'affection de son père et l'amitié de sa sœur. Il ne pouvait s'arracher de leurs bras ; et lorsqu'il fallut enfin se dérober à leurs embrassemens, ce ne fut qu'en versant des larmes qu'il voulut envain cacher à leurs yeux. En s'éloignant, il tourna souvent ses regards, jusqu'au moment où les détours de la forêt qu'il lui fallut traverser, l'empêchèrent de distinguer la cîme des arbres antiques dont la maison de Duplessis était environnée, et

comme protégée. De leur côté, ce tendre père et son aimable fille ne cessèrent de suivre de leurs regards ce fils, ce frère si chéri, et en effet si digne de l'être. Il avait entièrement disparu, qu'ils restèrent encore long-tems, les yeux immobiles et fixés sur le chemin qu'il avait pris. Ils se renfermèrent ensuite dans leur solitude sans prononcer un seul mot, une parole : silence plus éloquent que les paroles les plus expressives, et qui est le vrai caractère des grandes douleurs. Duplessis, surtout, sentit presque expirer son cœur, lorsqu'il se vit privé de son fils, et de quel fils ! Lè jeune Armand était grand, bien fait ; son air était noble, sa physionomie spirituelle ; et il ne lui manquait pour un cavalier très-aimable, que de vouloir prendre la peine de l'être. Mais un goût dominant pour la méditation et pour les sciences, lui ayant fait préférer, dès sa plus tendre jeunesse, le soin d'orner son esprit à celui de tirer parti des avantages de sa figure, il ne lui restait, pour faire ressortir tous les charmes de la sienne,

que d'être animé de ce desir de plaire, qui peut les faire valoir. Il était impossible d'avoir plus de régularité dans les traits, de plus beaux yeux, un sourire plus gracieux et des manières plus prévenantes. Naturellement tendre et sérieux, il avait cet air intéressant de mélancolie que donne le sentiment, et qui, sous un extérieur calme et froid, décelait une ame brûlante et sensible.

Caroline avait la même supériorité sur les autres personnes de son sexe, qu'Armand Duplessis sur tous les jeunes gens de son âge. L'idée qu'on cherche à se former d'une jolie personne était fort au-dessous de celle qu'on pouvait donner d'elle. Elle n'était pas grande; mais elle avait une de ces tailles sous lesquelles on se figure les grâces, et était exactement faite comme on les représente. Ses traits n'étaient point réguliers comme ceux de son frère; mais ils formaient un ensemble si agréable, si enchanteur, son sourire était si céleste, ses grâces timides et naïves, si séduisantes, ses yeux, à fleur de tête, si doux

et si expressifs, ses cheveux d'un si beau châtain-clair lustré, qu'elle réunissait tout ce qu'il faut pour toucher et pour plaire. Ses joues avaient le tendre coloris de la rose : et l'expression de la candeur et de la bienveillance était répandue sur toute sa physionomie ; la vertu prenait dans sa bouche un charme invincible ; enfin, il régnait dans ses regards, sa voix, ses discours, un tout admirable, un accord délicieux, aussi difficile à dépeindre, qu'il était impossible de s'en défendre. Son ame, aimante et expansive, était aussi pure que la rosée du ciel, et ses pensées aussi célestes que celles de l'innocence. Le son de sa voix allait droit au cœur ; et son accent était la mélodie même. La culture du dessin et de la musique lui offrait de puissantes distractions ; mais elle leur préférait encore la lecture : celle des poëtes et des bons romans anglais l'intéressait le plus. Il faut avouer, en effet, que ce peuple penseur, réunit à la profondeur des idées une sève énergique, une imagination ardente, qui se fait remarquer dans ses compositions

larges et vigoureuses, et jusques dans ses métaphores à la fois justes et hardies ; c'est de cette nation qu'on peut véritablement dire qu'elle peint avec la parole. Ses romans sont sur-tout communément d'excellens livres de morale ; et c'était principalement à ce titre qu'ils plaisaient davantage à la vertueuse et aimable Caroline ; elle ne se permettait, d'ailleurs, de lire aucun livre qu'il ne fût du choix de son père.

Il était impossible d'être mieux partagé en enfans, que l'était Hector Duplessis. Mais par une fatalité attachée à la condition humaine, son intéressante famille le remplissait à la fois de craintes et de sécurité, d'inquiétude et de joie. Faut-il, hélas ! qu'il n'y ait point ici bas de bonheur pur et sans mélange ! Faut-il que ce qui doit le plus concourir à notre félicité, soit en même tems ce qui en corrompt le plus la douceur ! S'il était ravi de trouver dans ses deux enfans les grâces, les vertus, l'esprit, la sensibilité de leur mère, il voyait avec tout l'effroi d'une triste prévoyance,

et avec l'anxiété, les angoisses d'une ame paternelle, que ces mêmes qualités pouvaient devenir des avantages bien funestes. Tant le bien est toujours à côté du mal !

Le soir même du jour que son fils était parti pour la capitale, la nuit avait à peine étendu son rideau sus les scènes de la création, et penché son urne en versant l'ombre et la rosée ; l'horloge antique du hameau voisin, dont le vent apportait, en ce moment, les sons jusqu'à l'asyle de Duplessis, venait de sonner dix heures ; (c'était l'été) lorsqu'on frappa à la porte de son hermitage. Ce vénérable solitaire venait d'adresser au ciel la prière fervente et solemnelle qu'il était dans le saint usage de faire conjointement avec sa fille, et la gouvernante Marie ; il avait une vertu trop hospitalière, pour ne pas faire ouvrir promptement sa porte, soit aux voyageurs égarés, soit aux habitans du hameau qui venait réclamer ses secours ; mille fois son sommeil avait été interrompu par eux ; et l'on n'eût pu dire qu'il y eût jamais eu une seule heure du jour, ou de

la nuit, où l'on ne l'eût trouvé prêt à voler à la voix de la bienfaisance.

Comme l'heure était un peu tardive, la prudence exigeait qu'il allât lui-même reconnaître quels étaient ceux que le hasard ou le besoin conduisaient vers son asyle. Il était également convenable de s'en informer avant d'ouvrir. Un dogue qu'on détachait la nuit dans la cour, et une double arme à feu, présentaient sans doute une défense imposante, et une résistance proportionnée à des attaques communes. Mais des brigands, ou d'autres personnes mal intentionnées pouvaient survenir avec des forces si considérables, que ces moyens eussent été trop faibles, et plus dangereux qu'utiles. Il n'eut peut-être pas pris tant de précautions pour lui seul. Mais la sûreté de sa famille, l'intéressait plus que celle de sa propre existence, et lui commandait impérieusement toutes les mesures qui étaient en son pouvoir. Aux coups redoublés qu'on donna à la porte, et au bruit retentissant du marteau massif, Caroline, quelque

accoutumée qu'elle fût à entendre demander son père, même à des heures plus indues, ne put s'empêcher d'éprouver, pour la première fois, une terreur profonde, un de ces pressentimens sinistres, que le ciel, ou je ne sais quel instinct, nous donnent quelquefois, et que la philosophie voudrait en vain désavouer.

Duplessis, après avoir observé quelques minutes, à une fenêtre, les hommes qui semblaient demander un asyle, les pria, avant d'ouvrir, de se faire connaître. Un d'eux qui paraissait être le chef des quatre autres, dit : « Ouvrez, ou la hâche va enfoncer la porte ». Le solitaire, ne pouvant douter de leurs mauvaises intentions, et sachant qu'on n'attendrit jamais des brigands, se hâta de faire feu sur eux. Il fut assez heureux pour que les deux coups de son fusil portassent juste, et il tua deux de ces scélérats. Mais le danger ne devint que plus grand. Tandis qu'il rechargeait son arme, la porte fut enfoncée, le dogue fidèle tué d'un

coup de pistolet. Caroline était tombée évanouie dans les bras de Marie, et son père infortuné dans un état non moins déplorable. Déja on l'a lié avec des cordes, et on délibérait quel genre de mort on lui ferait souffrir pour venger celle des deux assassins qu'il avait tués, lorsqu'un nouveau cavalier, suivi d'un domestique, voyant la porte de cette maison ouverte et brisée, ne doutant pas que quelque évènement extraordinaire n'en fût la cause, et guidé par l'instinct sublime de l'humanité, se hâte de descendre de cheval, ordonne à son domestique d'en faire autant, d'abandonner leurs montures dans la cour, et de le suivre le sabre nud à la main. Il vole à l'appartement où il croit entendre des supplications, des gémissemens; il ne se trompait pas. Marie conjurait en ce moment les brigands de respecter les jours de son maître. Comme la cour était gazonnée, ceux-ci n'avaient pas entendu le bruit des chevaux. Ils furent facilement surpris par le voyageur, qui fondit sur eux avec la rapidité de l'éclair

et l'impétuosité de la foudre. Il tua celui d'entr'eux qui se disposait à immoler Duplessis, et son domestique fit tomber presque mourant à ses pieds un autre qui voulut venir au secours du premier. Alors le dernier de ses assassins, voyant qu'il n'était pas en état de résister, demanda la vie, et rendit ses armes. On l'enchaîna avec les mêmes liens dont il s'était servi pour attacher sa victime. Berenger (c'était le nom du libérateur de Duplessis) s'empressa ensuite de secourir Caroline. On eut beaucoup de peine à lui faire reprendre ses esprits. Sa terreur était si profonde et le délire de ses sens si violent, qu'il fallut un certain temps pour lui persuader qu'elle, et sur-tout son père, ne couraient plus aucun danger.

Nous n'entreprendrons pas d'exprimer toute l'effusion de sa reconnaissance, et de celle de Duplessis envers celui qui venait de sauver leurs jours. Mais il serait encore plus difficile de peindre la joie intérieure qu'éprouvait Berenger d'avoir prévenu les plus exécrables attentats, et d'a-

voir non-seulement préservé cette intéressante famille d'une mort certaine, mais encore d'avoir peut-être sauvé l'honneur de Caroline. A mesure que le teint de cette aimable fille se ranima, et que les roses reparurent sur son visage, rendu encore plus touchant par un reste de pâleur et par l'expression de langueur qui y était répandue, il se félicita encore davantage de l'avoir arrachée au péril dont elle était menacée. Surpris de trouver dans une solitude aussi reculée des charmes si ravissans et des graces si enchanteresses, il demeura quelque temps muet d'étonnement et d'admiration.

Cependant, Duplessis, réfléchissant que son nouvel hôte devait avoir besoin de nourriture et de repos, ordonna à Marie d'apprêter une légère collation. Il banda aussi les plaies qu'avait reçues le brigand que le domestique de Berenger avait fait tomber à ses pieds, et qui donnait encore quelques signes de vie. « La justice, dit-il, décidera de son sort; mais je deviendrais assassin et bourreau moi-même, si

je laissais périr faute de secours l'ennemi qui ne peut plus me nuire ». Pour dérober aux regards de la timide et tendre Caroline, et pour n'avoir pas eux-mêmes sous leurs yeux le spectacle horrible que présentait l'appartement où venait de se passer cette scène sanglante, ils se hâtèrent de passer dans une autre pièce, remettant au lendemain à interroger le brigand auquel ils avaient fait grace de la vie. Duplessis crut aussi ne pas devoir fatiguer en ce moment son libérateur de questions importunes; et après un repas auquel ce dernier toucha presque seul, Caroline et son père étant trop émus du danger qu'ils avaient couru pour pouvoir prendre aucun mets, on songea à se retirer et à se remettre par le sommeil des fatigues et encore plus des alarmes de cette nuit. Duplessis conduisit son hôte à la chambre qui lui était destinée, et se retira ensuite dans la sienne. Là, il se prosterna à genoux, et remercia la providence du secours imprévu qu'elle lui avait envoyé au moment même où le départ de son fils l'avait mis

dans l'impuissance de résister aux brigands. Car il n'est pas douteux que si le jeune Armand se fût trouvé auprès de son père, il aurait eu le temps de faire feu avec son fusil, qui était aussi à deux coups, et qu'il avait pris pour s'en servir en cas de nécessité dans sa route.

Les différens acteurs des évènemens que nous venons de décrire étaient trop agités, et une trop grande foule d'idées se succédaient avec rapidité dans leurs esprits, pour qu'ils pussent s'abandonner de sitôt aux paisibles douceurs du sommeil. Mais combien leurs émotions étaient diverses! le bon, le vertueux, l'hospitalier Duplessis ne s'occupait que du départ de son fils, de tous les dangers auxquels la jeunesse est exposée dans un monde où l'on ne respire que l'air de la corruption, et de la vaste reconnaissance qu'il devait à Berenger. La sensible Caroline croyait voir encore les brigands menaçant sa vie, son honneur et les jours de son père; ces funestes images la poursuivirent encore jusques dans ses songes. Quant à l'étran-

ger qui était si heureusement survenu pour s'opposer aux attentats des assassins, il ressentait une si vive joie d'avoir pu protéger cette famille infortunée ; et la physionomie ouverte et respectable de Duplessis, la figure toute céleste de Caroline l'avaient tellement frappé, que son ame naturellement sympathisante avec les malheureux, partageait toutes les alarmes que cette maison venait d'éprouver. Qu'elle est pure, qu'elle est délicieuse la satisfaction d'un cœur qui a à s'applaudir du bien qu'il a fait ! Enfin ce fut dans ce contentement intérieur et vraiment divin qu'il rencontra le sommeil.

Duplessis avait contracté depuis longtemps l'heureuse habitude d'être très-matinal, et de ne pas perdre un seul des charmes qui suivent la naissance d'un beau jour. Bien différent de ces hommes qui, dans le sein des villes, se croient voluptueux, et ignorent les vraies voluptés, celles de la nature ; qui entourent leurs lits de barrières de soie, et leurs fenêtres de

triples volets, pour empêcher les premiers rayons du soleil de pénétrer jusqu'à eux. Il se levait régulièrement dès que le silence de la nuit commençait d'être interrompu par la voix des bergers et le bêlement des brebis, qui se faisaient entendre du fond des vallons, et par le chant des oiseaux de la forêt, qui s'empressaient de saluer l'aurore, et de réjouir la nature, d'animer la création par leurs concerts. Mais cette fois-ci le brillant lever de l'astre du jour s'était presque changé pour lui en une nuit ténébreuse. Depuis l'éloignement de son fils, et les dangers que sa chère Caroline venait de courir (car il ne s'occupait point des siens) les sentimens agréables qui remplissaient si souvent son cœur, ne se présentèrent à son imagination que pour l'affliger plus sensiblement par la réflexion que le jeune Armand ne partageait plus avec lui ce spectacle ravissant. La nature même, la belle nature avait perdu à ses yeux tous ses attraits. Il rentra précipitamment chez lui, et monta dans sa chambre, pour y attendre l'instant où

Berenger serait levé. Cet étranger lui était devenu infiniment cher à plus d'un titre. Indépendamment du service signalé qu'il en avait reçu, il avait remarqué sur son visage l'empreinte d'un chagrin profond. Il voyait qu'il n'était pas le seul qui connût l'infortune, et qu'il trouverait en lui un être avec qui il pourrait associer sa mélancolie, et au sein duquel il pourrait épancher sa douleur, en partageant la sienne.

Tandis que Berenger était encore plongé dans un sommeil d'autant plus paisible qu'au calme d'une conscience pure, et au plaisir d'avoir fait une bonne action, se joignaient les fatigues d'une longue route, Duplessis prit *Ossian*, son auteur favori. Ossian est l'ami des malheureux, le poete du cœur. Il tomba par hasard sur les chants de Felma. Les dernières lignes arrêtèrent sur-tout ses regards, parce qu'elles étaient plus conformes à ses tristes pensées. L'effet ordinaire d'une grande douleur est d'aimer, de chercher tout ce qui peut alimenter ce sentiment au lieu de ne s'attacher qu'à ce

qui pourrait la distraire : voici les paroles d'Ossian.

« Roulez sur moi tristes années, puisque vous ne m'apportez plus de joie ; que la tombe s'ouvre et reçoive Ossian, car ses forces sont épuisées. Les enfans des concerts sont allés jouir du repos ; ma voix reste après eux comme un bruit qui murmure encore dans un rocher battu par les flots, quand les vents se taisent, et quand le nautonnier apperçoit de loin les derniers balancemens des arbres ».

Le sentiment le maîtrisa ; et ne pouvant supporter plus long-temps les sombres idées que cette lecture lui faisait naître, il quitta son livre, et serait demeuré long-temps dans cet accablement, si Berenger n'était venu l'en tirer, en se présentant à sa porte. Il tâcha de se remettre le mieux qu'il lui fut possible, et alla au-devant de lui. « Quel vaste tribut de reconnaissance je vous dois, lui dit-il en l'embrassant, et le tenant étroitement pressé contre son cœur. Oh ! comment pourrai-je acquitter l'immense dette que

j'ai contractée avec vous ? Mais, ajouta-t-il en le regardant fixement, je vois que vous avez l'esprit abattu, et je découvre dans tous vos traits les traces d'un ennui profond; ma présence ne pourrait que vous plonger davantage dans votre mélancolie; il est des cœurs pour lesquels la tristesse est une contagion; elle se saisit de tout ce qui est à sa portée; et je crois m'appercevoir que votre ame est susceptible de ce mal. En attendant que ma fille augmente notre compagnie, et l'anime peut-être, ainsi que cela est assez ordinaire aux personnes de son sexe, voulez-vous venir avec moi, et être présent aux questions que je me propose de faire au seul brigand qui puisse y répondre; car Marie m'a appris que, malgré nos soins, celui que votre domestique a terrassé, est mort de ses blessures. Regardez-moi, ajouta-t il, comme un ami, et cette maison comme étant la vôtre. »

Duplessis adressa ce discours à Berenger avec tant de cordialité et de franchise, et une si vive expression de reconnaissance

et de sensibilité, que celui-ci en fut extrêmement ému. Il lui répondit avec un ton non moins affectueux; et le suivit dans la pièce où le brigand était attaché avec une corde, de manière à ne pouvoir faire usage d'aucun de ses membres. Ce scélérat était robuste et dans la force de l'âge. « Quel est, lui dit Duplessis, votre nom? de quel pays êtes-vous? et quel motif a pu vous porter à faire un métier aussi exécrable que dangereux? Ce ne peut-être la main de fer de la nécessité, qui ne serait pas une excuse, mais qui du moins permettrait d'espérer un repentir; vous êtes jeune, vigoureux et en état de gagner votre vie. (Cet homme n'avait pas plus de trente-quatre ans.) — On ne saura jamais, répondit-il, mon origine ni le lieu de ma naissance, non que je rougisse de la profession que j'ai embrassée; mais je veux condescendre aux idées de mes parens. J'ai commencé à dix-huit ans cet état, non par besoin, mais par goût. Ne me faites aucune grace, si vous ne devez m'accorder la vie que dans l'assurance que je ne

continuerai plus le même métier. Je puis voler, assassiner ; mais je suis incapable de tromper. Je n'ai jamais douté que l'échafaud ne fût tôt ou tard le terme d'une telle vie. Néanmoins je vous déclare que si je redevenais libre, je recommencerais la même carrière. Je ne m'abaisserai jamais à commettre un mensonge, c'est-à-dire, une lâcheté, pour sauver mes jours d'une destinée que je regarde comme inévitable pour moi, et qu'il est égal de subir plutôt ou plus tard ».

Une scélératesse si profonde, si consommée, si réfléchie à cet âge, un penchant si prononcé pour le crime, une réponse si atroce, et cependant mêlée d'une franchise qui, dans tout autre personnage, eût supposé une certaine élévation dans la façon de penser, rendirent Duplessis et Berenger muets de surprise et d'horreur. Il y avait une telle distance de leurs ames, et même de celles du commun des hommes, à l'ame de ce monstre, pétrie sans doute de boue et de sang, qu'ils ne pouvaient concevoir qu'il existât de tels êtres

dans l'espèce humaine. Il n'est cependant que trop vrai qu'il est des hommes si malheureusement nés, que, dès leur début, ils se mettent au rang des plus fameux criminels *.

La véritable vertu est toujours indulgente, et disposée à compâtir aux faiblesses humaines. Il répugne, d'ailleurs, à tout homme sensible de livrer un coupable à la justice. Duplessis eut, sans doute, fait grace à ce brigand. Mais une réflexion l'en empêcha. Il pensa que ce serait se rendre coupable de tout le sang qu'il répandrait encore. Ainsi il envoya, sur-le-champ, au hameau, pour qu'on avertît le juge du village le plus voisin, afin qu'il vînt faire enlever les cadavres, et le jeune criminel qui paraissait si dévoué au crime. Il s'éloigna aussitôt d'un objet aussi odieux, et emmena Berenger avec lui.

Dès qu'ils furent seuls dans le salon où

---

* Il existe en effet de ces phénomènes du *crime*, si nous pouvons nous servir de ce terme.

l'on devoit déjeûner, et où Caroline devait bientôt paraître ; il fit à son nouvel hôte la confidence qu'il avait abandonné entiérement l'éducation de sa fille à la nature. « Elle n'est point faite, lui dit-il, pour ce qu'on appelle le grand monde ; elle n'en connaît point les usages ; et la façon dont elle s'exprime, lui semblerait certainement un étrange langage. Elle dit toujours exactement ce qu'elle pense. Son bonheur est attaché à la retraite, et à cette solitude. Car elle ne trouverait nulle part, la droiture, la candeur, et l'heureuse simplicité qui régnent ici. Si le ciel, ajouta-t-il, ne m'avait pas favorisé assez pour pouvoir me fixer dans cet endroit, je me serais bien gardé de l'élever de la sorte ; mais dans l'espoir que j'ai d'y terminer mes jours, et dans la certitude qu'un séjour champêtre est le seul qui lui convient, j'ai cru bien faire de suivre le plan que j'ai adopté. Cela m'a ôté le désagrément et le danger de l'instruire de mille choses que je crois qu'il vaut mieux ignorer que connaître. Car il serait à sou-

haiter qu'une ame aussi pure ne pût même soupçonner les travers et les égaremens des grandes sociétés. Pourquoi lui ferais-je voir, sans nécessité, le monde par son côté défavorable? maintenant elle se représente le genre humain comme une grande famille, où régnent la franchise et la bienveillance. Son innocence m'est bien précieuse; et j'ai toujours pensé que ce n'était qu'aux dépens des sentimens du cœur qu'on peut acquérir la prudence et la politique, qui sont nécessaires pour vivre au milieu du tumulte des villes. L'idée des vices des capitales l'attristerait; j'ai pour principe de prolonger, autant qu'il est possible, les illusions du premier âge. Hélas! nous sommes si malheureux par les réalités. C'est sur-tout son ame que je cherche à cultiver; et à cet effet j'emploie principalement les bons romanciers et les poëtes. Il n'y a qu'eux qui parlent au cœur, qui apprennent à répandre les douces larmes du sentiment, qui soient les véritables amis de l'humanité, où les êtres souffrans et malheureux sur-

passent de beaucoup en nombre ceux qui jouissent d'un sort tranquille et prospère ».

Comme il prononçait ces derniers mots, Caroline entra, et Marie ne tarda pas à servir le déjeûner. Dès que celle-ci l'eut desservi, et se fut retirée, Bérenger voulant connaître l'esprit et le caractère de l'aimable fille de Duplessis, fit tomber la conversation sur le choix de ses lectures. Cette conversation acheva de le pénétrer d'estime et d'admiration pour elle. Son maintien, son attitude, sa voix, son regard, tout chez elle était dans une parfaite harmonie avec chaque mot qui sortait de sa belle bouche, parce que chaque mot était l'expression de sa pensée, et l'émanation d'une ame profondément sensible. Elle lui avoua qu'elle préférait les ouvrages qui portaient l'empreinte d'une douce tristesse, et plongeaient dans une mélancolie romantique. » Mais je n'aime pas, ajouta-t-elle, l'excès même en ce genre. J'avoue qu'Young me fait sentir avec énergie toute la dignité, et en même

tems tout le néant de notre être par ses grandes idées sur la mort et l'immortalité. Quelles larmes délicieusement sentimentales ne fait pas couler son énergie sur la mort prématurée de Narcisse? Mais quand mon imagination a suivi le poëte dans la vallée de la mort, où j'ai cru trouver mon père parmi les ombres qui m'étaient inconnues, le livre est échappé de mes mains ». Il faut observer que pendant cette conversation Duplessis était sorti pour aller se livrer aux divers exercices de bienfaisance auxquels il n'avait jamais cessé de consacrer ses matinées. Sa maxime était que pour rendre le soir d'un beau jour délicieux, il fallait l'embellir par la pensée des bonnes actions dont on avait rempli les heures de la journée.

« O Berenger, vous ne savez pas, continua Caroline, quel respectable père je possède! Dans peu de temps je le verrai descendre au tombeau; et alors je serai seule, abandonnée dans ce vaste monde ».
— Chère Caroline, ame trop sensible, lui dit l'étranger, pourquoi cherchez-vous à

avancer de la sorte le moment de votre malheur ? Il paraît que votre père n'a pas plus de cinquante ans. La santé et la satisfaction intérieure qui en est le soutien, brillent sur son visage. On y voit, il est vrai, un nuage de tristesse ; mais il est sans doute causé par le départ tout récent de votre frère. Vous pouvez posséder fort long-temps encore le cher auteur de vos jours. — La langueur que vous avez remarquée en lui, reprit Caroline, date de plusieurs années, et mine lentement ses jours ; quelques efforts qu'il fasse pour la dérober à mes yeux, elle n'a pu échapper au tendre intérêt qu'il m'inspire. J'ai souvent surpris les larmes solitaires que lui arrache la mort de ma mère. Quand même le moment de notre séparation serait éloigné, il n'est pas moins certain ; et cette pensée afflige mon cœur. Le monde sera alors un désert pour moi. Quel ami, quel être peut remplacer un père ! Il est tout pour moi ; il concentre lui seul toutes mes idées. Mon frère s'étant destiné à l'état militaire, je n'ai d'appui qu'en mon père. Par lui, toute

la nature me paraît enchantée ; et tout ce qui m'entoure est pour moi un objet de sentiment et d'admiration ; mais un jour ce précieux trésor me sera enlevé, et avec lui m'échappera tout ce qui m'est cher aujourd'hui. Cette même nature, qui maintenant me plonge dans une mer de volupté par sa toute-puissance et ses merveilles, me paraîtra alors muette, inanimée, révoltante même ; et mon cœur, qui éprouve un puissant besoin d'amour et de bonheur, sera en proie à un vuide affreux, au néant ; car ce n'est que par le degré du sentiment que je mesure l'existence ».

« Un époux digne de vos vœux, reprit Berenger, ne pourra-t-il vous consoler d'un malheur, qui est inévitable et dans les lois éternelles de la nature » ?

« Ce mortel, poursuivit-elle, ne s'est pas encore offert à mes yeux...... (rougissant comme la cerise ou la fraise) mon cœur me le ferait bientôt connaître...... Si jamais l'amour m'inspire quelque sentiment pour un homme (et il faudrait pour cela qu'il fût presque parfait..... qu'il res-

semblât à mon père) la mort seule pourrait faire cesser ma tendresse pour lui ; mais quel bonheur pour moi si c'est de la main de mon père que je reçois l'ami de mon cœur. Souvent je me représente le vertueux mortel, à qui je dois le jour, touchant à son heure suprême, et prêt à fermer pour jamais ses yeux à la lumière, il me saisit de sa main glacée, que je cherche envain à réchauffer par mes ardens baisers et mes larmes brûlantes ; je crois l'entendre dire à l'époux qu'il m'a donné : que ce gage vous soit éternellement cher ; je vous laisse en ma fille ce que j'avais de plus précieux au monde ; tachez de lui tenir lieu de tout ; et puissiez-vous goûter ensemble les bienfaits de ce dieu, dont je reconnais en ce moment plus que jamais l'ineffable bonté » !

L'émotion de Berenger était à son comble ; une larme s'avança sur ses paupières. « Céleste Caroline, lui dit-il, fille adorable par la candeur de votre ame et votre piété filiale, vous l'aurez cet époux digne de vous, si un mortel peut en être digne ; et il vous sera donné par votre père. Le ciel

doit ce bienfait à tant de vertu ; il vous l'accordera ».

Elle proposa à Berenger d'aller promener avec elle. Il l'accepta avec joie. Elle le conduisit aux hêtres : c'était son endroit de prédilection. « L'endroit où je vous mène, lui dit-elle, mérite qu'un étranger le visite ». A ces mots, elle le guida vers un coin de la forêt où l'on avait abattu quelques arbres, et élevé au milieu un tombeau fort simple, qu'un petit nombre d'années avait couvert de mousse. Sur une des faces on lisait : *Charles et Emilie* ; et au-dessous ces mots : *Aucune puissance de la terre ne peut séparer ceux que le ciel veut unir.* Voilà, dit-elle à l'étranger, une preuve que le véritable amour n'est pas banni de la terre. Les deux cœurs généreux qui reposent sous cette pierre, n'apprirent à se connaître que pour s'aimer éternellement. Depuis le premier moment qu'ils se virent, leur sort fut uni pour jamais ; et sans doute leur constance eût été la même, s'ils fussent parvenus à l'extrême vieillesse. La mort frappa Emilie, et Charles expira sous le

même coup. Pendant une belle soirée d'été ils s'étaient donnés rendez-vous dans cet endroit solitaire. Emilie demeurait dans le hameau voisin, et Charles habitait une maison de campagne, située à environ une lieue d'ici. Vers l'entrée de la nuit, il s'éleva une horrible tempête; et l'air, couvert de sombres nuages qui roulaient l'ouragan et la mort, ne permettait plus de distinguer les objets qu'à la lueur des éclairs. Représentez-vous les inquiétudes du malheureux Charles sur le sort de son Emilie; il me semble que je le vois, entré dans le bois, livré au désespoir le plus affreux; il me semble entendre ses accens douloureux au milieu de l'horrible obscurité qui régnait sous ces arbres, et du mugissement des vents impétueux qui agitaient, ébranlaient, déracinaient ces hêtres; je me le peins s'avançant lentement à la lueur livide des éclairs, et au bruit retentissant du tonnerre; je l'entends s'écrier : Amante adorée, tendre et chère Emilie, aurais-tu osé venir à notre rendez-vous au milieu de cette nuit profonde, et

dans cette confusion de tous les élémens, dans ce renversement de toute la nature. Non, je ne t'y trouverai point; je ne puis même le desirer.... mes peines sont donc inutiles.... dois-je retourner sur mes pas; mais non, la possibilité de jouir de ta présence doit me faire braver tout danger, surmonter tout obstacle. Si tu t'y étais rendue, et que je n'allasse pas te joindre; si tu courais un péril, et que je ne le partageasse pas.... Ah! cette idée me fait frissonner; je crois reconnaître que je ne suis guères loin du lieu où nous devons nous trouver; les arbres sont ici plus distans l'un de l'autre, ainsi que je l'ai souvent observé; peut-être même y suis-je déjà..... Emilie.... Emilie..... non, elle n'y est pas encore.... que mon cœur se trouve agité.... Emilie.... non, elle n'y est pas encore. Si du moins j'étais sûr qu'elle n'eût pas abandonné sa demeure........; mais quel objet viennent de rencontrer mes pas! juste ciel! c'est un cadavre.... peut-être frappé par la foudre..... Grand dieu! c'est une femme. Quelle idée s'offre à mon esprit! je sens

frémir tout mon être. Si cette horrible idée était vraie, et que j'eusse....; ah! si un nouvel éclair pouvait dissiper mon affreuse incertitude... la foudre luit enfin... O Dieu! c'est Emilie.... Il dit, et tombant de nouveau sur le corps de son amante, expire au même instant, suffoqué par une douleur qui ne pût se soulager par aucune larme, aucune plainte, aucun soupir ».

« Le jour suivant, on trouva le corps de ces infortunés amans. Charles tenait celui d'Emilie serré dans ses bras. Mon père ordonna qu'on les plaçât ainsi unis dans le même cercueil, et qu'on éleverait leur tombeau sur le lieu même où ils étaient morts, afin de consacrer à la dernière postérité un amour aussi héroïque. O Berenger! c'est dans la nuit éternelle qu'ils ont trouvé cette union qu'ils avaient tant de fois cherchee envain ici bas. Elle cueillit ensuite une des fleurs qui croissaient autour du tombeau. « Tandis, dit-elle, que les siècles passeront par-dessus ce triste monument, ces fleurs se renouvelleront

chaque printemps ; et chaque fois qu'on les verra fleurir, elles indiqueront une année révolue du sommeil de la mort de ces amans. Voyez comme elles sont belles ; ce sont les cendres réunies de Charles et d'Emilie qui les ont fait croître ; c'est ce qui me les rend si chères, et qui me fait trouver un charme indicible à les laisser reposer sur mon cœur. La couronne de ces amans n'en sera pas moins belle au jour de leur réveil ; quand j'en cueillerais une chaque jour, il croîtra ici tant de fleurs avant ce temps...... et il en mourra tant aussi, n'est-il pas vrai, Berenger » ?

Ils retournèrent joindre Duplessis, et gardèrent pendant tout le temps un morne silence et un profond recueillement comme pour ne rien perdre de l'émotion sentimentale qu'ils venaient d'éprouver. Le père de Caroline était revenu du hameau où sa bienfaisance l'avait fait aller, et le juge avait dressé son procès-verbal, fait enlever les cadavres, et conduire le dernier des cinq brigands dans la prison la

plus voisine *. Ainsi Caroline et Berenger n'eurent point leurs regards affligés de nouveau par un spectacle aussi pénible. L'heure du dîner était venue. Il fut simple et frugal : mais assaisonné par l'exercice du matin, il fut plus délicieux que ces repas dispendieux où tout se trouve, excepté ce qui fait trouver tout bon, l'appétit. Riches voluptueux, vous n'aurez jamais un cuisinier tel que l'exercice. Après le dîner, Duplessis proposa à son nouvel hôte d'entendre un petit concert de famille, et d'y faire sa partie, s'il aimait et connaissait la musique. On ne pouvait lui rien offrir de plus agréable. Non-seulement cet étranger chantait à livre ouvert l'ariette la plus difficile, et excellait à accompagner avec la contre-basse, mais encore il avait le talent de composer sur le-champ des paroles improvisées, et de les mettre tout de suite en musique. Il avait une très-

* Ce scélérat fut condamné un mois après à finir ses jours sur l'échafaud. On saura par la suite de cet ouvrage, quel était ce jeune homme qui semblait n'être né que pour le crime.

belle voix, et donnait beaucoup d'ame et de goût à son chant. Duplessis jouait du violon, et touchait du forte piano. Berenger, qui jouait parfaitement de la flûte, en demanda une, et pria Caroline de l'accompagner. Ils exécutèrent ensemble une sonate italienne. D'abord elle avait tremblé; mais bientôt se rassurant sur ses moyens, elle acquit plus de fermeté, et son exécution fut des plus brillantes. Le concert fut terminé par une romance qu'elle chanta, et dont l'expression mélancolique, et sur-tout l'organe enchanteur de Caroline, portèrent Berenger au comble du ravissement. Elle avait cessé de chanter, et il croyait encore l'entendre.

Duplessis dit ensuite à son hôte que, ne doutant point de son goût pour la lecture, et l'ardeur du midi rendant encore la promenade peu agréable, il le priait de choisir dans sa petite bibliothèque le livre qui lui conviendrait le mieux, à moins qu'il ne préférât un pinceau ou un crayon. Bérenger lui répondit qu'il ignorait le dessin; mais qu'il aimait passionnément à lire. Il le pria

de lui prêter un *Thompson*, et se retira pour le lire dans la chambre où il avait couché. Caroline monta dans la sienne pour dessiner un paysage qu'elle avait commencé; et Duplessis passa aussi dans son appartement pour lire et méditer suivant son usage.

Dès que la fraîcheur du soir invita à la promenade, il crut devoir saisir cet instant pour déposer ses chagrins dans le sein de l'étranger, qui lui inspirait le plus vif intérêt, et l'engager, par cette confiance, à lui donner la sienne. Ils sortirent ensemble, Duplessis jugeant, avec raison, que sa fille ne devait pas être présente à cette conversation, parce qu'il ne pouvait prévoir de quelle nature seraient les aveux que Berenger aurait à lui faire. A mesure qu'ils s'enfoncèrent dans la forêt, il dirigea insensiblement son hôte vers la sombre retraite où il avait accoutumé d'aller dévorer ses peines et ses larmes.

Pendant le trajet, leur conversation roula d'abord sur les ouvrages que chacun d'eux venait de lire dans sa chambre. Be-

renger était encore tout ému des magnifiques descriptions de Thompson. « Ah ! dit-il, si le spectacle du ciel suffit pour détourner du crime, et pour inspirer la vertu, n'en est-il pas de même de la lecture de ce poëte ? Le lire, n'est-ce pas avoir les cieux ouverts sous ses yeux ? ses saisons ne sont-elles pas une peinture vivante et animée de la nature ? la fraîcheur de son coloris n'égale-t-elle pas celle du printemps ? ne croyez-vous pas le voir avec son diadême de roses ? Peint-il la foudre grondant dans la profondeur des nuages, vous entendez rouler le char retentissant qui porte le tonnerre. S'il décrit les richesses de l'automne, vous voyez les épis inclinés sous le poids de leurs grains ; et vous croyez presque cueillir le raisin dont le jaune ambré flatte à la fois la vue et le goût ».

Quant à moi, dit Duplessis, mon cœur est trop affligé pour prendre quelque part à des sentimens doux et paisibles ; voilà pourquoi je préfère *Ossian* et *Young*. Je vois, dans chacun de leurs interlocuteurs, un être souffrant et malheureux, dont je

partage le sort. L'un et l'autre déroulent à mes yeux ces grandes et majestueuses scènes, dont j'aime tant à m'occuper; le premier, en me conduisant pendant des nuits orageuses, par-dessus de stériles landes et des montagnes escarpées de glaces, vers les cendres de ses ancêtres; ou bien à la clarté languissante de l'astre de la nuit, que dérobent à chaque instant la vue de sombres nuages, chassés rapidement par la tempête à travers les plaines de l'air, vers la colline où repose la tendre amie de sa jeunesse, dont l'esprit s'élève comme un météore lumineux, et erre autour de sa tombe solitaire. Le second, en me menant par des sites moins agrestes et moins sauvages, mais qui rappellent également à mon esprit les idées de la mort et de la destruction, vers le dernier asyle où tous les humains se trouvent confondus, pour y pleurer avec lui la perte d'une épouse et de deux enfans tendrement chéris, et pour y partager dans le repos saint et solemnel de ce lieu ses religieux et trop justes regrets ».

« O mon ami ! avec quelle vivacité je me représente alors étant déja rendu à la terre où je goûterai un sommeil paisible et non interrompu, tandis que les années et les siècles rouleront rapidement par-dessus mes froides cendres, et que plus d'un cœur triste et profondément blessé, versera une larme pieuse sur ma tombe. La peinture ou l'aspect d'une belle plaine fleurie, d'un magnifique jardin, d'un sallon superbement décoré, peuvent pour quelques instans plaire à la vue ; mais les sentimens qu'ils font naître se dissipent comme une légère vapeur ; et si nous nous y trouvions long-temps renfermés, le dégoût et l'ennui ne manqueraient pas de se faire bientôt sentir à notre cœur. Mais un lieu agreste et montagneux, un bois où régnent une profonde nuit et un silence éternel, les ruines d'un temple ou d'un palais, sur lesquelles reposent les siècles accumulés : voilà quels sont les objets qui conviennent à un être sensible. Ils nous attachent avec une certaine volupté sentimentale et mélancolique, que la jouis-

sance ne fait que redoubler. Non, la joie n'est point notre élément naturel ; ce n'est que par les sensations brûlantes et profondes du sentiment, que les facultés de notre être sont véritablement développées et agrandies ».

« Bon et vertueux Duplessis, interrompit l'étranger, combien nos idées, nos goûts, et, je ne le vois que trop, nos destinées sont conformes! J'ai éprouvé comme vous, j'éprouve encore que la douleur et les larmes ont leur volupté, inconnue aux ames ordinaires ».

O Berenger, reprit Duplessis, j'en répands ici depuis long-temps de bien amères ; et il fut un temps où elles avaient pour moi des charmes, et où je mettais ma félicité dans les gémissemens ; mais je sens qu'enfin je succomberai dans peu, épuisé par la vivacité de mes regrets. Animé du plus ardent desir de rendre heureux tous les êtres qui m'entourent, consolé par la présence d'une fille tendrement chérie, et par l'existence d'un fils qui ne m'est pas moins précieux, l'excès de ma

douleur est tel cependant que je ne forme d'autre vœu que celui de voir approcher l'instant qui me réunira à l'autre moitié de moi-même, à l'épouse que j'ai perdue, et qu'une maladie lente et douloureuse m'enleva à la fleur de son âge. Je m'apperçois de plus en plus qu'il est des situations où la nature entière n'est pas en état de remplir le vuide qui se fait sentir à notre cœur ».

A ces mots, ils arrivèrent dans un endroit de la forêt où Duplessis arrêta Berenger, et lui dit : « Voyez-vous ce rocher qui forme une espèce de petite pyramide naturelle ; il couvre les cendres d'une femme adorée, et bien digne de l'être : Des cyprès entourent ce rocher, et leurs branches semblent le couronner. Approchez-vous, et lisez l'inscription que j'y ai gravée. L'étranger y lut les caractères suivans :

C'est ici que le plus inconsolable des époux n'a jamais passé un jour, sans venir répandre des larmes brûlantes et so-

litaires sur la mort de la plus belle, la plus tendre, et la plus vertueuse des épouses.

« Vous êtes, mon cher ami, reprit Duplessis, le premier mortel que j'ai conduit ici : le service signalé que vous m'avez rendu, la douleur que j'ai remarquée empreinte dans vos traits, la confiance que vous m'inspirez, et je ne sais quelle attraction sympathique qui m'attire vers vous, me portent à vous confier ma secrette douleur. Je connais trop les humains ; je sais trop combien ils sont en géneral frivoles, légers, insensibles, enclins à nier ou à ridiculiser l'union sacrée des époux, pour laisser profaner par leurs regards et leurs insipides sarcasmes le monument religieux sur lequel j'ai consacré mes sentimens. Dès que je quitte ces rochers, je crois quitter un ami. Je couvre cette pierre de fleurs ; je la célèbre quelquefois dans une romance plaintive. Vous avouer que j'ai un rocher pour ami, c'est vous prouver combien je vous estime. Le

commun des hommes ignore que dans la solitude on aime tout. Ici je crois m'entretenir avec mon épouse; il me semble la voir à la pâle lueur de l'astre de la nuit, ou à la faveur du sombre crépuscule, vaguer sur l'herbe, doucement balancée par le zéphir; mon ame communique plainement avec la sienne. Je me représente ses vertus, ses attraits, sa candeur si naïve, sa sensibilité si profonde. Assis sur ce tombeau, je viens chaque soir me livrer à ces consolantes rêveries ».

Berenger épuisa toutes les ressources de son esprit, ou plutôt de son cœur pour rendre un certain calme à son ami. Ils s'éloignèrent ensuite de ce lieu. A mesure qu'ils se rapprochaient de la maison, la lune s'éleva majestueusement sur son char argenté. Ils s'arrêtèrent pour la contempler avec enthousiasme, à travers les noires branches des pins. Duplessis se rappelle aussitôt *Ossian*. Une partie de son hymne à la nuit se présenta vivement à sa mémoire, et il adressa à la lune les mots suivans :

« Fille du ciel, ô lune, que tu es belle! tu t'avances pleine d'attraits; les étoiles suivent vers l'Orient la trace azurée de tes pas. A ta présence, les nues se rejouissent, et tes rayons argentent leurs flammes obscures. Qui peut marcher ton égale dans les cieux, fille paisible de la nuit? A ton aspect, les étoiles honteuses, détournent leurs yeux étincelans. Où te retires-tu à la fin de ta course, quand l'ombre s'épaissit, et couvre ton globe? As-tu ta demeure, comme Ossian, dans la nuit de la tristesse? »

Pendant ce temps, le vent s'était levé, et quelques petits nuages bordés de blanc, qui étaient suivis d'une longue chaîne d'épaisses et sombres nues commençaient à dérober la lune à leurs yeux. Ils se hâtèrent de se retirer; et Berenger dit à Duplessis : « La confiance que vous m'avez marquée, appelle trop puissamment la mienne , pour n'y pas répondre par le récit des évènemens de ma vie. Je ne sais si nous devons regarder l'existence comme un bienfait, ou comme un châtiment qu'

3 . . .

ciel. Mais vous verrez qu'il est des êtres encore plus infortuné que vous. Permettez que je remette à demain ce triste récit. Je suis, en ce moment, trop ému de vos propres douleurs, pour pouvoir supporter celles qu'y ajouteraient les affligeans souvenirs qu'il me faudra rappeller ; et vous même êtes trop oppressé pour aggraver d'un nouveau poids la tristesse qui vous consume, et que notre entretien vient de renouveller avec tant de force. »

Ces paroles étaient à peine prononcées qu'ils apperçurent Caroline qui venait au-devant d'eux. Duplessis affecta de reprendre un air calme et serein. La conversation du souper ne fut pas perdue ; et ne roula pas comme il n'est que trop ordinaire dans le monde, sur des objets inutiles et indifférens. Elle fut à-la-fois amusante et instructive. Duplessis, suivant l'usage introduit depuis long-tems chez lui, l'a fit tomber sur d'intéressantes questions de physique et d'histoire naturelle. « C'est doubler, disait-il, sa vie que de ne pas dépenser inutilement le tems ».

Berenger, dont le caractère était en tout sympathisant avec celui de Duplessis, et qui avait toujours aimé à aller dans les belles matinées d'été, respirer sur un gazon humide cet air frais qui accompagne et suit quelque tems une belle aurore, et qui était remis de ses fatigues, se hâta le lendemain de prévenir ce vénérable solitaire, et d'aller le prendre dans sa chambre, pour la promenade dans laquelle il devait lui faire le récit de ses malheurs. Ils ne prirent pas le chemin de la veille, et ils laissèrent le côté de la forêt qui les eut le plus éloignés de la campagne, pour traverser celui qui les en rapprochait davantage. Ils parvinrent bientôt hors du bois, et dans un endroit où ils étaient environnés d'un riche et verdoyant côteau, découpé de vignes et de prairies, embaumé par le parfum des arbustes les plus odorans, des orangers, des citroniers, et couronné de myrthes et d'oliviers. Les premières et douces teintes de l'aube se montraient alors sur l'horizon, et se dégageaient de l'obscurité. Quelles étaient

belles, pures, éthérées! Il semblait que le ciel s'ouvrit à leurs regards. A mesure que les nuances du jour se renforçaient, les sombres brouillards redoublaient, vers l'Occident, l'obscurité de cette partie de l'hémisphère, et dérobaient au-dessous l'aspect de la campagne. Cependant les teintes s'animent à l'Orient; elles répandent au loin une tremblante lumière. Enfin de vives clartés embrâsent toute cette région des cieux, et annonce le lever du soleil. D'abord une étroite ligne d'une splendeur inconcevable surmonte l'horison; elle s'élargit soudain; et le monarque du jour paraît dans toute sa gloire, dévoilant la nature, vivifiant les couleurs du paysage, et transformant en perles brillantes la rosée qui couvrait la terre. Le bruit agréable des oiseaux, éveillés par la voix du matin, interrompt le silence de cette heure calme et solemnelle. Leur doux gazouillement se renforce par degrés; leurs notes deviennent plus brillantes et plus cadencées; er forment bientôt un concert universel de rejouissance, qui anime toute la scène

de la création, et rend les buissons même harmonieux. Duplessis et Berenger sentirent aussi leurs cœurs s'épanouir de reconnaissance et d'adoration.

Le spectacle qu'ils avaient sous leurs yeux, calma leurs ames, et éleva leurs pensées vers le grand auteur de la nature. Ils s'écrièrent unanimement, et par une même inspiration: « Père de bonté, qui créas tant de magnificences, nous nous remettons dans tes mains; tu nous soutiendras; tu nous aideras à porter le fardeau de douleur qui pèse sur nous, et tu nous préserveras de nouvelles vicissitudes ». Remplis de cette sainte confiance, ils trouvèrent le prix de leur foi dans le doux accord de leurs réflexions, et de leur conscience; Bérenger y puisa le courage dont il avait besoin pour soutenir le douloureux récit qu'il allait faire, et qui allait r'ouvrir toutes les plaies de son cœur.

Lorsqu'ils eurent assez joui des premières sensations, toujours si délicieuses du matin, ils s'arrêtèrent à cette jouissance céleste, et regagnèrent la forêt. L'herbe

étant encore trop humide de rosée, ils s'assirent chacun sur un rocher qui, par sa forme, offrait un siége naturel; et Berenger commença en ces termes :

Histoire de Berenger.

DANS les premières années de notre jeunesse, on nous représente sans cesse que si nous suivons telle et telle route, et que si nous agissons de telle et telle manière, nous serons éternellement heureux. C'est ainsi que la perspective d'un brillant avenir nous est toujours montrée comme un but certain, où la plupart des humains arrivent tous les jours; tandis qu'il est de fait, que le vrai bonheur ne se trouve point sur la terre. Et je crois que le grand dispensateur des évènemens n'a point prétendu qu'il y en eût. Je pense, au contraire, qu'il n'a placé l'homme dans ce monde, que comme dans un lieu d'épreuves, afin que, souffrant ses maux avec courage, il pût mériter un meilleur sort dans une vie avenir. Que peut notre faible prudence contre les

arrangemens de la providence? Et si celle-ci semble se plaire à renverser nos plus fermes résolutions, à déjouer nos projets les mieux combinés; et quelquefois à faire réussir les démarches les plus téméraires; si elle fait souvent jaillir notre malheur de ce qui aurait dû le plus contribuer à notre félicité; tandis qu'en d'autres circonstances, elle fait sortir le succès du sein des plus grands revers; n'est-ce pas pour nous apprendre à nous humilier devant elle; et à ne pas compter sur nos propres forces?

Si on avait soin de nous roidir dès l'enfance contre l'adversité; si au lieu de nous tant offrir la fausse image du bonheur, on nous tenait un langage moins enivrant, mais plus réel, et sur-tout plus utile; si l'on avait soin de nous inculquer des idées dont l'expérience ne tarde pas à nous démontrer tous les jours la triste vérité; je suis très-persuadé que nous ne serions pas si portés à nous révolter contre les disgraces et les vicissitudes qui nous arrivent; qu'étant préparés aux plus grands

malheurs, ceux auxquels nous serions en proie, nous paraîtraient moindres; et que sachant mieux apprécier les évènemens heureux que Dieu nous dispense; nous en jouirions davantage. Tant que nous serons élevés et nourris dans l'idée qu'on peut parvenir au bonheur ici bas, nous croirons toujours qne nous ne saurions en être privés sans injustice.

Une autre grande erreur de notre éducation, suivant moi, c'est de nous trop enorgueillir de notre raison, de ne pas nous faire assez connaître la faiblesse de la nature humaine, et de nous la faire croire bien plus parfaite qu'elle n'est en effet, conséquemment de nous étonner qu'on soit capable d'en agir mal avec nous, de nous faire tort et de nous trahir sous le masque de l'amitié et de la bienveillance. Pour prévenir des idées aussi fausses, il me semble qu'on devroit enseigner de bonne heure aux jeunes gens cette maxime de la *Bruyère* ou plutôt de *Théophraste*.

« *Ne nous emportons point contre les*

hommes, en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres. Ils sont ainsi faits, c'est leur nature; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève. »

Je sais qu'on a trouvé que les caractères de la Bruyère étaient quelquefois outrés, et qu'ils paraissaient avoir été tracés par la main d'un misanthrope. Ceux qui ont porté ce jugement ont, suivant moi, bien peu connu les hommes. Quoi qu'il en soit, quand on supposerait même que ses couleurs sont un peu trop fortes, toujours il est certain que le fond en est vrai. Et l'histoire de ma vie ne le prouvera que trop. Vous trouverez peut-être cette digression un peu longue. Mais je vous avourai que le récit que j'ai à vous faire pèse tant sur mon cœur, que je trouvais une consolation à le reculer.

Je suis né à Marseille de parens qui vivaient dans une honnête médiocrité, et qui me laissèrent à leur mort une fortune

suffisante pour être réputé riche, excepté par des personnes opulentes. Il y avait conséquemment une grande disproportion, entre la maison de M. d'Anglar, célèbre négociant de la même ville, et la mienne. Cet inconvénient n'avait jamais altéré l'intimité de cette famille avec ceux de qui j'avais reçu le jour. Mais quelque étroite que fût leur union, je ne pouvais espérer que M. et Madame d'Anglar en vinssent à vouloir m'accorder leur fille unique, qui se trouvait être un parti de près de six cents mille livres. Cette persuasion eut dû me garantir contre les charmes d'Henriette leur fille. Je la vis en effet quelque tems, sans éprouver pour elle d'autres sentimens que ceux de la plus vive admiration. L'extrême distance que je voyais entre sa fortune et la mienne ne me permettant aucun ombre d'espoir, était une sauve-garde pour moi. Mais pouvait-on la voir, et ne pas l'aimer ? Pouvait-on avoir presque chaque jour sous les yeux l'assemblage de toutes les perfections, et ne pas sentir son cœur embrâsé

de mille feux? C'eût été ne pas vouloir être consumé au milieu d'un violent incendie. J'aurais dû sans doute m'éloigner d'un objet aussi redoutable pour mon repos. Mais ayant perdu à cette époque, mes parens; livré à moi-même, et dans cet âge heureux où l'on ne peut encore soupçonner le malheur des grandes passions, il était impossible d'attendre de moi une telle prudence. Tel est d'ailleurs le malheur de la condition humaine. On ne redoute pas l'effet d'une passion avant de l'éprouver; et dès qu'on en est atteint, la fuite n'est ordinairement plus en notre pouvoir.

A quelle fortune malheureuse et bisarre l'homme est-il donc soumis! Ne pourra-t-on jamais deviner par quelle cause il se fait que cette substance immatérielle, subtile, homogène, que nous nommons ame, soit en nous le principe unique de tant d'affections diverses, et souvent opposées? Elle préside, dit-on, aux efforts de notre volonté; elle est, ajoute-t-on encore, le foyer de lumière qui dirige et éclaire

nos passions; et cette volonté, ces passions, se contredisent, se combattent à chaque instant, et fluctuent sans cesse au gré des lieux, des tems et des circonstances. Vous me trouverez peut-être, mon cher Duplessis, prodigue en réflexions. Mais le malheur inspire la méditation; et c'est la véritable école où l'on apprend la philosophie et la sagesse.

Je ne puis résister au plaisir de vous tracer le portrait d'Henriette; il servira d'excuse à l'impétuosité de ma passion, à l'excès de mes égaremens; et la connaissance de son caractère et du mien vous donnera la clef des évènements que j'ai à vous décrire. Sa taille était dessinée avec la grace la plus voluptueuse. Ses beaux cheveux châtains-clairs, bouclés sans art, tombaient jusqu'à sa ceinture, dont le verd changeant semblait être le symbole de la fragile espérance. Belle des attraits de la simple nature, et de l'innocence de ses pensées, sa parure était élégante, sans être recherchée. Elle avait une robe d'un blanc uni et éclatant comme celui de son

teint. Une guirlande de roses de la même couleur couronnait un chapeau de paille, qui semblait vouloir dérober aux prophanes l'expression irrésistible de ses yeux. Son sourire était enchanteur; son sein ressemblait au bouton d'un lys fraichement éclos; et l'on remarquait sur toute sa physionomie une douce langueur, une certaine teinte mélancolique, qui révélait une ame expansive et sentimentale. On eut dit qu'en elle les Grâces avaient pris plaisir à parer la vertu. La magie de son chant, la mélodie enchanteresse de sa voix, achevaient de soumettre les cœurs et de captiver l'admiration. Voilà, me dis-je, plusieurs fois à moi-même l'être que mon imagination poursuivait depuis si long-tems. Mais je croyais ne pouvoir jamais aspirer à la possession de tant de charmes; et je me bornais à leur rendre le même hommage qu'on rend à la divinité, à les adorer en silence.

Peu à peu une douce confiance s'établit entre nous; et le secret de nos cœurs était le seul que nous ne nous fussions pas dit. Car j'avais le bonheur, sans le soupçon-

ner, et sans qu'elle s'en doutât, d'en être aimé. Mais l'amour qui se tait, en est-il moins éloquent? Le même trouble, ces demi-mots qu'il empêche d'achever, ces regards que la pudeur et la timidité détournent et qu'un soupir remplace; ce tendre embarras qui couvre d'une part l'espoir du triomphe, et de l'autre décèle la passion qu'on renferme; les combats qu'on se livre, et qui ne retardent l'aveu qu'on brûle de faire que pour mieux l'assurer, tout concourait à nourrir et fortifier notre penchant mutuel. Tandis que je me faisais la plus extrême violence pour ne pas tomber à chaque instant à ses genoux; elle devenait interdite, levait sur moi des regards mal assurés, et gardait un profond silence. Dans l'ivresse de ces momens, je conservais toujours l'effroi de lui déplaire; crainte précieuse, soumission délicate et passionnée, situation plus délicieuse que ne l'imaginent les vulgaires amants, où l'on jouit des moindres faveurs, où tout est volupté, l'avenir, le présent, ce qu'on espère, ce qu'on obtient, ce

qu'on se refuse ; où les retours de la délicatesse sur elle-même, retours enchanteurs, payent avec usure, ce qu'elle n'enlève qu'au profit de l'amour.

Plus je la voyais, plus je lisais dans le fond d'une ame aussi belle, et plus l'admiration qu'elle m'inspirait, absorbait toutes les parties de mon être. A ses côtés, mon ame semblait errer dans un vague délicieux; je respirais un athmosphère plus pur, l'athmosphère du bonheur. L'hommage brûlant que je lui rendais était plus senti qu'exprimé. Il est des cris de joie, des élans d'enthousiasme ; mais l'ame profondément éprise, (vous l'avez sans doute, mon cher Duplessis, éprouvé comme moi) ne s'énonce que par le silence et l'anéantissement.

Vous avez souvent, ô mon ami, au sortir d'une nuit paisible du mois de mai, senti le besoin de vous approcher d'un espalier fleuri que le soleil colore à son lever, ou de respirer le parfum si suave d'une rose à demi épanouie. Eh bien ! ce charme n'est qu'une faible image du charme dé-

lirant, qui près d'Henriette entraînait, enlevait et suspendait tous mes sens enivrés et frémissans d'amour et de bonheur.

Puissante émanation de l'ame! divin amour! Par quel trouble inconcevable, la première fois que ses mains s'arrêtèrent dans les miennes, ma respiration gênée m'ôta-t-elle toute autre force que celle de les presser timidement? Par quel attrait irrésistible me plais-je encore en ce moment à m'appesantir sur cette époque à-la-fois heureuse et fatale, qui vit naître et croître en moi cette passion si pure et si délicate, dont le souvenir m'est à-la-fois si doux et si cruel? Hélas! soit que mon cœur applaudisse à cet attrait délicieux, qui alors m'entraîna vers cette amante adorée, soit qu'il en gémisse; il se demande toujours, lorsque ma mémoire s'occupe à rassembler les roses du passé, pourquoi mon imagination tourmentée par l'ennui, l'isolement et le dégoût de ma situation présente, ne peut parvenir à en écarter ces épines douloureuses, qui sèment aujourd'hui de tant d'amertumes le long reste de ma vie?

Au milieu de ces doux et fréquens entretiens, dans cet enchantement de deux cœurs qui se devinent sans s'avouer rien, j'étais tout-à la-fois heureux et infortuné. Je me flattais d'être aimé, sans avoir cependant aucune certitude, et sans oser la demander. Je n'étais pas moins alarmé sur les dispositions de ses parens, ou plutôt je ne doutais pas qu'elles ne me fussent contraires, à raison de l'extrême disproportion de nos fortunes. Elle était la première qui eût jeté dans mon ame la première étincelle d'un feu qui devenait chaque jour plus dévorant; mes yeux, habitués à la voir, la cherchaient par-tout. Je ne pouvais soutenir l'idée qu'il faudrait sans doute un jour me séparer d'elle; mon esprit flottait dans des incertitudes qui m'agitaient sans cesse. Sera-t-elle mon épouse? Me sera-t-il permis de l'aimer toujours? Puis-je espérer qu'elle approuvera mon amour? Dois-je être condamné à la quitter, à m'arracher à ce qui m'est le plus cher sur la terre? Fera-t-elle le bonheur d'un autre? Tel était le cercle douloureux d'où

je ne pouvais sortir. Je lisais tour-à-tour dans l'avenir le sort le plus flatteur ou la plus affreuse destinée. Ah! mon cher Duplessis, vous qui avez aimé, vous savez combien il est cruel de se sentir tous les jours sur le point de passer sa vie dans les regrets et dans le désespoir. Depuis que je goûtais l'inexprimable plaisir de la voir, de l'entretenir, je n'avais pas encore osé lui parler de mon amour. La crainte de l'effrayer; celle de recevoir une réponse accablante, m'avaient fait garder le silence. Je voyais bien que mes discours ne lui déplaisaient point; qu'elle se prêtait au desir que je montrais de jouir souvent de sa présence: mais qu'il y a encore loin, me disais-je, de cet état à l'amour! peut-être cet enjouement qu'elle fait briller devant moi, n'est qu'une suite de son caractère et de la tranquillité de son cœur; peut-être mes discours lui plaisent sans l'intéresser; peut-être n'a-t-elle pour moi que cette froide indifférence que la politesse déguise. Pour bannir le plus affreux de mes tourmens, celui du doute et de l'incertitude, je me décidai à lui écrire la lettre dont je vais vous lire

la copie, car j'ai toujours eu pour principe de garder une copie de toutes celles que j'écris.

LETTRE.

« Aimable Henriette, excuserez-vous l'audace d'un mortel qui ose élever ses regards jusqu'à vous ; qui, assez téméraire pour aspirer au bonheur de vous plaire, porte encore sa coupable hardiesse jusqu'à oser vous faire l'aveu d'un penchant, qu'il ne peut plus surmonter ? Vous ne m'opposerez rien, que je ne me sois mille fois opposé à moi-même. J'ai pâli en mesurant l'extrême distance que vos richesses, et sur-tout les inestimables qualités de votre ame, ont mis entre vous et moi. J'ai senti tout ce que vous valiez ; c'était reconnaître combien peu j'etais digne de vous. Mais, adorable Henriette, où trouverez-vous dans les deux sexes un être qui ne vous soit inférieur ? Parmi les hommes, les uns perdent l'indifférence aux pieds de la beauté; les autres, et c'est le plus petit nombre, portent leurs hommages à la vertu ;

moi, j'adore en vous ces deux perfections réunies. Je ne demande pas que vous repondiez à ma tendresse ; je succomberais sous le poids d'une telle félicité. Mais je n'ai pu résister plus long-tems au desir de vous témoigner l'impression à jamais durable que vos charmes ont fait sur moi. Oh ! si vous saviez, si vous pouviez concevoir tous les combats que je me suis livré, tous les efforts que j'ai fait pour surmonter le feu qui me consume. Soins superflus ! essais impuissans ! mon cœur se serait plutôt détaché de moi-même, que de cesser un instant de vous adorer. En votre présence, un seul de vos regards anéantit toutes mes résolutions. Suis-je loin de vous, votre image me poursuit sans cesse ? Eh ! savez-vous quelles sont mes occupations, quant la nuit vient tirer sur l'univers le grand rideau des ombres ? Je fais plusieurs fois le tour de vos fenêtres, j'erre autour des murs fortunés qui vous récèlent, avec des violentes palpitations de cœur. Je crois respirer presque l'air que vous respirez ; alors je suis heu-

reux. Lorsque plusieurs heures se sont écoulées dans cette extase délicieuse, je prends enfin le parti de me retirer, et mes chagrins renaissent. Je n'ose espérer de votre humanité, (je ne dis pas de votre tendresse), aucune marque de pitié, encore moins que vous répondiez à cette lettre. Mais vous ne pouvez m'empêcher de gémir en silence, d'aimer quoique sans espoir. Je jure qu'aucune femme n'aura le titre de mon épouse; je jure de n'adorer que vous, fussiez-vous dans les bras d'un époux. Je refuserais tous les sceptres du monde, plutôt que de porter à quelqu'autre objet l'encens que je brûle à vos pieds ».

BERENGER.

Lorsque j'eus envoyé cette lettre à Henriette; j'attendis son arrêt, comme un criminel attend le jugement qu'on va lui prononcer. Je n'osai me présenter chez elle. Je ne reçus aucune réponse, et mon amour alarmé regarda ce silence comme une marque de dédain. Une fièvre violente me

saisit, et fut bientôt suivie d'un délire, pendant lequel les noms d'Anglar et d'Henriette étaient sans cesse à ma bouche. Un de mes amis qui ne me quitta presque pas pendant ma maladie, voyant que les médecins commençaient à désespérer de ma vie, et jugeant par le nom que je prononçais sans cesse dans mon transport que mon mal devait provenir d'une passion malheureuse, et que la belle Henriette en était l'objet, prit sur lui d'en avertir madame d'Anglar, et d'exciter sa pitié en ma faveur. « Je ne vous demande pas, lui dit ce généreux et fidèle ami, que vous fassiez aucune démarche qui puisse nuire aux vues particulières que vous pouvez avoir pour l'établissement de votre fille. Mais je crois que vous ne devez pas refuser à mon ami une légère marque d'intérêt, et d'autoriser votre fille à lui témoigner qu'elle prend part à son état, afin de le rendre à la vie. Il faut si peu de chose aux véritables amans; un rien les désespère; un rien les contente ».

Mon ami réussit au-delà de son espé-

rance. Jugez, mon cher Duplessis, de ma surprise, de mon ravissement, lorsque je crus entendre la voix de mon Henriette me répéter plusieurs fois ces mots, qui, malgré mon transport, retentirent jusqu'au fond de mon cœur : Vivez, mon cher Berenger; vos jours nous sont précieux; ma mère et moi sommes ici pour vous le témoigner. « O prodige inconcevable, effet surprenant de l'amour, et dont les ames indifférentes et froides pourront seules douter, au son de cette voix céleste, à cet accent enchanteur, mon délire s'appaisa. Les vibrations irrégulières et violentes de mes fibres se calmèrent peu-à-peu, comme celles d'une harpe sonore dans un lieu retentissant. Je vis, je reconnus Madame d'Anglar et son adorable fille. La première me dit qu'elle n'ignorait pas ma passion pour Henriette; qu'elle s'en était apperçue, avant que mon ami l'en instruisît; qu'elle avait aussi remarqué que je n'étais pas indifférent à sa fille; que sa façon de penser n'ayant jamais été que le bonheur dépendît du plus ou du

moins de fortune, elle avait vu sans peine que nos caractères se convenaient ». Hâtez-vous, ajouta-t-elle, de vous rétablir. Je préviendrai M. d'Anglar à cet égard; et je ne doute point qu'il ne consente à votre union. « Ah ! Madame, lui dis-je en lui prenant la main, quelle reconnaissance ne vous dois-je point? Que me reste-t-il à desirer? mon bonheur est parfait ».

Elles se retirèrent ensuite, sans doute, pour ménager mes forces épuisées. C'est ici le moment, mon cher Duplessis, de vous faire connaître le beau caractère de la mère d'Henriette, l'excellence de son cœur, et le ton doux et modeste qui régnait dans sa conduite et dans ses discours : bien différente en cela de ces femmes orgueilleuses, qui, avec tous les dehors de la dévotion dont elles se parent, affectent d'être impérieuses, méprisent tous ceux dont l'esprit juste et solide ne s'astreint pas aux minuties qui les occupent, ont toujours les yeux ouverts sur les autres, et prêtent à leurs actions l'intention la

plus méchante ; répandent dans leurs discours le fiel de la médisance où leur esprit dangereux se complait ; qui abordent le malheureux avec un ton de hauteur qui l'humilie ; conservent devant lui un regard sévère, l'interrogent comme un criminel, ne lui donnent qu'en lui faisant sentir la complaisance où elles se forcent pour le soulager ; et accompagnent leurs faibles secours d'une foule de préceptes et de conseils où elles étalent tout le ridicule de la suffisance la plus orgueilleuse. La vertu de Madame d'Anglar était indulgente, comme l'est toujours la véritable vertu. L'assurance où elle était de l'honnêteté de mes vues, lui inspirait la confiance qu'elle avait en moi. Vous concevez, mon ami, que je fus promptement rétabli. M. d'Anglar voulut bien me permettre d'aspirer à la possession de sa fille. Le moment de notre mariage fut fixé à un délai de trois mois, époque à laquelle il devait être de retour d'un voyage que ses affaires personnelles l'avaient obligé d'entreprendre précipitamment, le troisième

jour qui suivit celui où son épouse et sa fille étaient venues me rendre la vie, en me rendant au bonheur. Comme j'étais encore hors d'état de sortir, et que ma faiblesse et mon épuisement me permettaient à peine de ramper hors de mon lit ; il se transporta chez moi avant son départ, et me dit que la longue et antique amitié, qui avait toujours subsisté sans aucune altération entre sa famille et la mienne, lui faisait voir avec plaisir que le tendre penchant qui régnait entre sa fille et moi, allait achever de la consolider. Il fut convenu que pour m'aider à me remettre, et pour trouver le temps de son absence moins long ; j'irais à sa campagne avec Madame et Mademoiselle d'Anglar, dès que j'aurais assez recouvré mes forces, pour pouvoir sortir sans danger. Ce qui fut exécuté.

Encouragée par l'approbation de ses parens, l'aimable Henriette me découvrait toute l'étendue de son amour. Moments enchanteurs ! pourquoi vous ai-je connus, puisque vous deviez passer si

rapidement ; ou pourquoi le ciel, vous ayant accordés à mes vœux, ne vous a-t-il pas prolongés plus long-temps ? Elle ne rougissait point des noms que mon cœur timide lui donnait ; elle en paraissait flattée, parce qu'elle était sûre que cela ne pouvait diminuer à mes yeux l'éclat de sa vertu. Nous étions ensemble autant que la décence pouvait nous le permettre. Nous n'avions point cet air de mystère, qui trahit toujours ceux qui marchent à son ombre, parce que nous étions innocens à nos yeux. Que son esprit était orné ! que son ame était élevée ! la bonté et la sagesse animaient toutes ses actions ; son cœur tendre et sensible la rendait compatissante aux malheurs de tous ceux qu'elle voyait gémir. Combien d'infortunés n'a-t-elle pas soulagés ! avec quelle volupté de sentiment elle se privait pour eux de mille choses que les jeunes personnes mettent au-dessus de tout. J'étais enivré de joie et de bonheur.

« Encore deux mois, disais-je à moi-même dans ma couche solitaire ; encore

deux mois, et je pourrai l'accabler de mes plus tendres caresses, la brûler de mes baisers; je me sentirai pressé par ses bras où le souverain bonheur m'attend. Cruelle erreur! celui qui lit dans les replis de nos cœurs se rit de nos projets. Il renverse d'un souffle les fondemens d'une félicité que nous croyons inébranlable; ou plutôt nous concourons souvent nous-mêmes à notre malheur par l'imprudence de nos passions et notre faiblesse à leur obéir. Mais je ne veux pas anticiper sur les évènemens. Je n'arriverais que trop tôt à la partie de mon récit où j'aurai à vous tracer mes longues infortunes.

« Henriette me fit l'inestimable cadeau de son portrait. Vous saurez bientôt, mon cher Duplessis, comment il n'est plus en mon pouvoir. Vous le saurez, et peut-être vous me mésestimerez. Je fus si ravi de pouvoir porter continuellement sur mon cœur son image adorée, que, non content de l'en remercier par les transports que je fis éclater, je lui écrivis encore, dès que je fus retiré dans mon appartement, la lettre que voici :

Lettre.

« Comment vous remercier, charmante Henriette, de la récompense que vous accordez à mon amour ? Ah ! que mon ame s'élance toute entière vers celle à qui je devrai toute ma félicité ! que ces caractères lui tracent, quoique bien imparfaitement, l'expression de mes sentimens et de mes pensées. Vous l'avouerai-je cependant, fille incomparable, être céleste ; en ce moment même où dans une extase délicieuse, prosterné devant votre portrait, je couvre de mes baisers brûlans ce précieux gage de votre amour, je n'ose me livrer à toute ma joie. Maintenant que je suis si près du bonheur que j'ai tant desiré, je crains de n'en être pas aussi digne que je le voudrais ; je suis tenté de m'écrier : Tu vas épouser une femme digne des hommages de l'univers ; mais es-tu certain de la rendre aussi heureuse qu'elle le mérite ? Je vous avoue, ma divine amie, que cette idée m'inspire une sorte de tristesse. J'éprouve que le véritable amour est

toujours timide et redoute l'avenir. Un amant ordinaire; quand il s'unit à l'objet de sa tendresse, peut se flatter de lui assurer un destin fortuné; mais les cœurs tels que le mien, sont bien loin d'avoir cette douce sécurité. Oh Dieu! si tous les jours de mon amante ne s'écoulaient au sein d'une félicité constante, je préférerais d'aller traîner une vie languissante. Ce n'est pas que j'appréhende de vous aimer avec moins d'ardeur; quand l'âge aura terni une partie de votre beauté, je rendrai hommage aux belles qualités de votre ame. Mais sentant vivement tout ce que je vous dois de tendresse et de félicité, je croirai que mes vœux ne seront jamais comblés à votre égard; et que je ne vous verrai point fortunée autant que mon cœur le desirera. Le bonheur que je pourrai vous procurer, sera toujours au-dessous de celui que je vous devrai. Mon ame voudrait multiplier nos liens, créer de nouvelles jouissances et vous rendre la plus heureuse des femmes, comme le tendre retour que vous voulez bien m'accorder m'a

rendu le plus heureux des mortels. C'est maintenant que j'attache un prix à la vie. Le ciel m'est témoin que le repos ne s'était pas encore fait sentir à mon esprit toujours inquiet, toujours agité.

» Belle Henriette, l'amour le plus tendre gémissait près de vous, et n'osait éclater. J'aimais mieux concentrer ma douleur, que de vous avouer des sensimens que vous aviez fait naître, et que cependant vous eussiez peut-être blâmés. J'ai renfermé le feu qui me consumait, j'ai comprimé l'incendie allumé au fond de mon cœur. Je voulais me conserver l'espoir d'être aimé, et un regard sévère de votre part pouvait le détruire à jamais. Ah ! si vous aviez été témoin des moments cruels que j'ai passés ! si vous aviez pu lire dans ce cœur, que la crainte de vous déplaire a tant de fois déchiré, vous auriez eu pitié d'un amant timide ; vous vous seriez hâtée d'arrêter le cours de ses larmes. Que je bénis la maladie à laquelle je dois les discours consolans de madame votre mère et les vôtres. Que mon sort est changé ! Vous connaissez enfin les sentiments de l'amant le plus tendre ; vous

ne m'en avez point fait un crime. Mon cœur peut donc s'enivrer des plus douces espérances. Vous m'avez créé un nouvel univers, un immense horizon de bonheur; vous m'avez ouvert les cieux; tout a changé de face pour moi; je ne suis plus cet infortuné, qui, les yeux baignés de larmes, élevait les mains au ciel, pour le supplier de fléchir un cœur dont l'insensibilité faisait tout mon tourment. Je suis aimé d'Henriette.... Ah! c'est jouir ici bas du bonheur réservé aux immortels.

» Je n'oublierai jamais ce jour où votre indulgente mère et vous, parûtes aux pieds de mon lit, comme deux anges consolateurs. Il ne sortira jamais non plus de ma mémoire cet autre jour, où, jouissant par vous deux du bienfait de la santé, je renouvelai à madame d'Anglar le témoignage de ma vive reconnaissance; et après avoir baisé sa main avec transport, j'apperçus la vôtre; et j'y imprimai en tremblant le baiser le plus tendre, le plus brûlant. Vous la retirâtes; mais vos yeux parurent approuver ma hardiesse. Je lus dans

votre regard doux et tranquille le calme heureux d'une ame satisfaite. Votre bouche, il est vrai, ne m'avait pas encore donné le nom d'amant; mais votre sourire gracieux, vos réponses qu'un air tendre rendait délicieuses, m'annonçaient que je l'avais obtenu. Que ce souvenir m'est cher! que je me rappelle avec enchantement ces moments fortunés, que l'amour semait de fleurs! Puissent-ils durer éternellement! Puissions nous, chère Henriette, épuiser toutes les roses de la félicité, et vivre.... mourir dans les bras l'un de l'autre ».

BERENGER.

Pardonnez-moi, mon cher Duplessis, de m'appesantir un peu sur ces jours de mon bonheur. Ils ont été si rapides; ils ont été obscurcis, par tant de regrets! Et j'aurai tant de récits affligeants à vous faire! tant de souvenirs amers à rappeler! Ah! qu'il est cruel d'être précipité du faîte du bonheur dans un abîme de douleur! Lors même que l'image de ces plaisirs passés

vient sourire à mon esprit, elle concourt encore à m'accabler davantage du désespoir qui marche à sa suite, et du regret qu'elle fait sentir plus vivement de les avoir perdu pour toujours.

O mon ami, je touche à ce moment où commença la longue chaîne de mes malheurs. Elle date du plus beau jour que le soleil ait jamais embelli de ses rayons, et où je goûtai le plaisir le plus vif qu'aucun mortel ait jamais connu. Je m'étais levé, suivant mon usage, dès l'aube du jour, pour me promener dans la délicieuse campagne où j'avais suivi madame d'Anglar et sa fille. Déjà paraissait le matin, père de la rosée. Une lumière douce et faible l'annonçait dans l'orient tâcheté. Mais bientôt cette lumière s'étendit, brilla, éclaircit les ombres, et présenta à ma vue le vaste et riant paysage dont j'étais environné. Le rocher humide, le sommet des montagnes couvert de brouillards, commençaient à briller aux premiers rayons du jour. Le lièvre craintif sortait en sautillant du champ de bled, tandis que le long des

clairières des forêts, le cerf sauvage bondissait, et se retournait souvent pour regarder le passant matineux. L'harmonie annonçait le réveil de la joie universelle; les bois retentissaient des accords différens des chantres aîlés; le berger dispos, réveillé par le chant du coq, quittait son lit de mousse, et la cabane où il habite avec la paix; il faisait sortir par ordre ses nombreux troupeaux, qu'il menait paître l'herbe fraîche du matin. Le soleil, s'élevant sur l'horizon, sécha peu à peu les gouttes de la rosée, qui étaient suspendues aux feuilles; le calice des fleurs s'ouvrait à la chaleur croissante du jour. Rafraîchi par le baume vivifiant du sommeil, tous les êtres se préparaient à jouir du spectacle de la création. La rose développait sur le buisson sa pourpre brillante; et embaumait la campagne par ses parfums, en même tems qu'elle embellissait par ses couleurs. Que cette scène était ravissante à mes yeux! C'est que j'étais heureux, j'étais aimé. Eh! qu'importe en

effet, lorsque rien ne nous lie, ne parle à notre cœur, qu'importe que la nature expire ou renaisse plus brillante et plus belle? Il faut qu'un intérêt plus vivement senti ouvre nos yeux sur toutes ses beautés. Je me trompe peut-être, cher Duplessis; mais il me semble que rien ne peut nous paraître beau, qu'autant que le cœur aime. Suivant moi, nos passions et nos goûts sont, pour ainsi dire, l'ame de nos sens; et la nature même échappe aux personnes indifférentes.

L'obscurité plaît aux amans. L'ombre mystérieuse favorise leurs douces et tendres rêveries. Je m'enfonçai dans le parc de madame d'Anglar. Je m'y occupais d'Henriette. Je lui parlais comme si elle eût été présente; je dévançais par la pensée l'heureux moment où je pourrais me dire son époux; et quoiqu'elle ne fût pas avec moi, j'oubliais l'univers et ne voyais qu'elle. En promenant ainsi au hasard mes pas incertains, je me trouvai tout-à-coup devant un berceau où l'on avait ménagé plusieurs sièges de gazon. J'avance pour m'y re-

poser; ô surprise, ô ravissement d'un cœur qui aime! J'y vois Henriette un livre à la main. Sa pudeur s'alarme; elle rougit, et veut se retirer. Je la conjure à genoux de demeurer. « Quoi! lui dis-je, en prenant une de ses mains que je serrais tendrement dans la mienne, l'amant qui vous adore, l'ami de votre cœur, celui dont vos parens daignent approuver les feux, ne vous paraîtrait-il plus digne de votre confiance? Elle insista pour se retirer; mais le ton de sa voix s'était affaibli. « Tendre amie, repris-je, cessez de vous alarmer. Est-il défendu à deux cœurs innocens de se livrer au sentiment le plus doux? La vertu n'est point bannie de nos ames; nous la chérissons; le ciel, témoin de notre amour en bénira les nœuds. Chère amante, quel avenir heureux je découvre! tous les instans de notre vie vont s'écouler dans les plaisirs. Le sentiment délicieux qui nous anime, en occupera toute l'étendue. Toujours près l'un de l'autre, recevant tous deux d'aimables assurances d'une tendresse mutuelle, notre bonheur dépendra de nous.

« Hélas, dit-elle, ne me trompez-vous pas »? Elle me faisait cette question avec une ingénuité admirable, et qui la rendait encore plus séduisante. Le vrai fard de la beauté est dans la candeur timide et l'innocence; et j'étais en ce moment digne d'elle par la pureté de mes sentimens. Elle s'assit; je me plaçai à ses côtés. Nous demeurâmes quelque tems dans le silence de la plus douce extase. Avec quelle tendre langueur nos regards se répondaient! Avec quel saisissement nos cœurs palpitaient! les larmes du bonheur coulaient de nos yeux. Nous voulûmes parler; mais les paroles expirèrent sur nos lèvres. Je la tenais pressée contre mon sein; les battements de son cœur répondaient à ceux du mien. Je lui donnais les doux noms d'épouse et d'amante. « Ne te refuse pas, lui disais-je, aux innocentes caresses de celui qui t'adore ». Son air gracieux et tendre enivrait mon ame. Nous nous fixions l'un et l'autre avec ce regard doux et animé, qui pénètre jusqu'au cœur. Le son de sa voix, ses soupirs portèrent dans

mes sens un trouble inconnu ; je sentis une volupté céleste couler de veine en veine; ma raison s'égara ; je voulus m'arracher à tout ce que j'avais de plus cher ; interdit et tremblant, je voulus fuir ; mais l'amour me tenait enchaîné.

Nous étions seuls ; celle que j'adorais devait être dans peu mon épouse. « Etait-ce, dis-je alors en moi-même, un crime d'écouter des désirs que sa présence faisait naître » ? Effrayée de mes transports, Henriette me conjure de m'éloigner. Je n'étais plus le maître de mes sens ; je respirais à peine ; je brûlais, je frémissais, je soupirais ; elle tomba défaillante sur le siége de gazon où nous étions, soit parce que sa pudeur était alarmée, soit peut-être par un sentiment secret d'amour et de volupté. Le feu de mes baisers pouvait seul la ranimer ; qu'ils furent brûlans ! avec quelle ardeur, quelle tendresse, je la serrai dans mes bras, et lui prononçai le serment adoré de n'être jamais qu'à elle ! J'étais dans cette ivresse à laquelle l'ame succombe, que le cœur respire, et où tous

les sens s'anéantissent. Tantôt c'est un trait de feu qui les pénètre et les embrâse ; tantôt c'est une langueur secrète qui les accable. Délire, abandon, oubli de soi.... Bonheur des vrais amans! qu'ils sont à plaindre les mortels qui t'ignorent! Chaque instant l'augmente. Silence, demi-mots, soupirs, regards, tout est entendu, recueilli, dévoré. Ils frémissent de volupté; ils s'égarent; leurs ames s'appellent, se perdent, se retrouvent, et finissent par se confondre. Que vous dirai-je enfin, mon cher Duplessis? Et que l'homme est faible! j'oubliai l'honneur; j'osai franchir ses bornes sacrées. La vertu de mon amante, sa confiance en moi, ses efforts, ses larmes, ne purent arrêter un malheureux en proie aux fureurs d'un amour délirant. Je ravis cette faveur précieuse, qui devait être suivie des plus affreux remords. Moment funeste! tu as causé tous mes malheurs, tous ceux d'Henriette. Revenu de mon égarement, je la vis plongée dans le désespoir. Tour-à-tour elle me reprocha mon crime, et s'accusa

d'en être seule coupable. Son visage était baigné de larmes, qui descendirent jusqu'au fond de mon cœur. Je me jetai à ses genoux; j'implorai mon pardon; je me nommai son époux pour effacer à ses yeux l'horreur de mon action; elle fut touchée des marques de mon repentir, et renferma sa douleur. La tristesse était peinte dans ses yeux, et avait décoloré ses joues. A peine osais-je lever les miens sur celle que j'avais offensée; je mouillai sa main tremblante de mes pleurs. Nous quittâmes ce théâtre de nos plaisirs, qui n'était plus pour nous qu'un théâtre de douleur; et nous revînmes à la maison, où, pour comble de chagrin, la bienséance exigeait que nous passassions dans la salle où tout le monde s'amusait. Car il était survenu une compagnie assez nombreuse des environs.

Vous concevez, mon cher Duplessis, qu'au milieu des plaisirs et de la joie, je conservai un morne silence. Hélas! Henriette n'était pas dans un état plus tranquille; des idées noirs enveloppèrent mon esprit;

j'eus honte de ma faiblesse. Je me regardai comme indigne du cœur d'Henriette; mais ma douleur et mon crime ajoutaient à mon amour. L'objet m'en était devenu plus cher, plus sacré; il occupait toutes les facultés de mon ame. Ce n'est que les flammes vulgaires, qui s'éteignent par la jouissance. Mon amante et moi avions perdu cet air serein que donne l'innocence; nous nous regardions sans parler; nos yeux chargés de larmes révelaient à l'un et à l'autre notre mutuel chagrin. Il faut vous l'avouer, mon cher ami, ces momens, tout douloureux qu'ils étaient, renfermaient d'inexprimables douceurs. Quelle est donc la nature humaine? Est-elle plus faite pour la douleur que pour la joie, pour les sentimens tristes, que pour les émotions gracieuses? Je trouvais plus de délices à sécher ses larmes, à y mêler les miennes, que je n'en avais goûté aux jours paisibles de notre bonheur. C'est dans la douleur commune de deux ames qui s'aiment, s'entendent, se consolent, qu'elles prennent, pour ainsi dire, une

forme sensible, et développent une plus grande énergie.

C'était dans cette alternative de peines et de douceurs, de regrets et de consolations respectives, que le terme où devait arriver monsieur d'Anglar approchait. Nous ne tardâmes pas en effet à le revoir; et nos inquiétudes diminuèrent dans l'espoir que notre union suivrait de près son arrivée. Il me remit en m'embrassant un brevet de capitaine de cavalerie, que ses protections, ou plutôt ses immenses richesses lui avaient aisément fait obtenir pour moi. « Nous sommes en pleine paix, me dit-il; ainsi ce brévet ne nous séparera pas. Si nous avions été en tems de guerre, je ne l'aurais pas sollicité, non que j'aie le moindre doute sur votre valeur et sur la noblesse de vos sentiments. Mais je ne veux point exposer vos jours, encore moins me séparer de celui à qui je destine ma fille. Comme il faut cependant un état dans la société, j'ai cru connaître assez votre goût, pour avoir cru le suivre, en vous faisant entrer d'une manière aussi

agrèable dans une carrière, qui fut longtems celle de votre père ».

Je fus extrêmement sensible à cette preuve d'amitié, moins encore par le rang qu'elle m'assurait dans le monde, que par la certitude d'être bientôt uni avec Henriette. Hélas! c'est presque toujours au moment où l'homme croit toucher à la suprême félicité, qu'il voit ses espérances renversées. Monsieur d'Anglar tomba quelques jours après malade, d'une manière à désespérer bientôt pour sa vie. Il était d'une complexion très-replète; et il fut pris d'une attaque d'apoplexie, qui me priva d'un second père, et plongea madame et mademoiselle d'Anglar dans une affliction que je n'entreprendrai pas de vous décrire. Ce fut en ces moments que j'appris à connaître l'ame d'Henriette. J'ai toujours remarqué que toutes les vertus, ainsi que tous les vices se touchent. Et celle qui est une fille pieuse envers les auteurs de ses jours, sera infailliblement une tendre amante, une épouse vertueuse, une bonne mère. La décence et plus encore les vifs

regrets que laissait le bon monsieur d'Anglar, reculèrent l'espoir de mon hymen avec Henriette, jusqu'à l'époque de l'expiration de son deuil. Qu'un délai aussi juste, et auquel ma sensibilité ne put qu'applaudir nous fut terrible et fatal! Ce fut alors que mon amante sentit toute l'étendue de son infortune, et que je prévis tous les maux qui allaient fondre sur moi. Vous verrez, mon ami, que ce triste pressentiment ne se réalisa que trop. Henriette s'apperçut qu'elle était enceinte. La perspective de la plus horrible infortune vint s'offrir à nous. Tous les enchantements, toute la magie de l'amour disparurent à nos regards; mon amante ne mit plus de borne à sa douleur. Trop sensible pour l'éprouver faiblement, trop aimante pour perdre le tendre penchant qui l'attachait à moi, trop humiliée pour se croire encore eſtimable, quoiqu'elle n'eût pas cessé d'être estimable à mes yeux, et trop timide pour oser faire un tel aveu à sa mère, elle sentit, en quelque sorte, la vie l'abandonner; et ses souffrances ne pou-

vaient être égalées que par les miennes. Doublement malheureux, éprouvant à-la-fois mes regrets et les siens, obligé de renfermer mon désespoir et de la consoler, quand j'étais moi-même navré du chagrin de ne pouvoir réparer ma faute par un prompt hymen, tantôt je formais le projet d'aller me précipiter aux genoux de sa mère, et de la conjurer par-tout ce qu'il y a de plus sacré au ciel et sur la terre, de me pardonner, de pardonner à sa fille, et de jeter un voile sur notre égarement, en se prêtant aux impérieuses circonstances qui devaient la porter à accélérer notre union, malgré le deuil sacré qui s'y opposait. D'autres fois je voulais épargner à la sensible Henriette l'humiliation de découvrir son état à sa mère, l'engager à quitter la maison paternelle, et à s'unir secrètement avec moi dans un pays étranger. Sa situation était horrible: le visage abattu, l'air concentré, les yeux à tous moments mouillés des larmes du repentir, elle ne me faisait que trop connaître que le poids sa faute, ou plutôt de la mienne était

insupportable pour elle. Sa mère n'attribuait ce prodigieux changement qu'à la douleur d'avoir perdu le meilleur des pères.

Parmi les personnes qui, avant la mort de monsieur d'Anglar, et pendant son absence, étaient venues voir son épouse, et formaient sa société à la campagne, je dois, mon cher Duplessis, vous faire connaître Mérinval et Sélicour. Ils jouent l'un et l'autre un trop grand rôle dans cette première partie de l'histoire de ma vie, pour ne pas vous développer leurs caractères. On n'en vit jamais de plus opposés. Faut-il, ô ciel! que la nature humaine offre tant de grandeur et de bassesse, et qu'il ait des êtres qui ont toute la difformité du vice, tandis que d'autres présentent l'image de la vertu dans tout son éclat?

Sélicour, cet ami qui, dans ma maladie, avait si heureusement employé son zèle et son amitié, et à qui je devais le consentement que les parens d'Henriette avaient donné à mon hymen avec elle, était un jeune homme infiniment aimable, il réunissait mille belles qualités; il avait

un esprit fin et dilicat, et une figure très-agréable, où régnaient la franchise, la vivacité et l'enjouement; on distinguait en lui ses dehors séduisans, cette façon de s'énoncer avec noblesse, et cette aisance qui plaît d'autant plus qu'elle prouve l'usage et l'habitude de la bonne société. Des yeux extrêmement vifs et tendres le rendaient on ne peut plus intéressant; il possédait le rare avantage de conduire de l'amour à l'estime; on l'aimait, et on s'applaudissait de l'aimer; il n'ouvrait la bouche que pour dire quelque chose de gracieux. S'il jouait le rôle d'agréable, il le rendait avec tant de grace, que loin d'en être ridicule, il n'en était que plus aimable. Les femmes lui reprochaient quelquefois de ne pas sortir de son caractère léger, et de ne paraître point susceptible d'une impression profonde; il leur répondait avec tant d'esprit; il recevait leurs plaisanteries avec tant de douceur, qu'il acquérait encore davantage leur estime. En découvrant son beau naturel, il ne ressemblait point à ses jeunes gens, qui,

voulant faire les merveilleux, portent la tête haute, affectent un pas assuré, et un maintien dédaigneux, entrent au milieu d'un cercle, jettent sur les femmes un regard suffisant, étalent des bijoux comme un marchand, disent deux ou trois bagatelles insignifiantes et insipides, auxquelles ils attachent un grand sens, et qu'ils accompagnent d'un rire précieux; ne parlent que spectacles, soupers fins, parties de chasses; font tout ce qu'ils peuvent pour qu'on les croie très-satisfaits, et toujours au milieu des plaisirs; tutoyent un jeune fat, auquel ils font de grandes démonstrations d'amitié, comme s'ils étaient susceptibles d'un sentiment si au-dessus d'eux; quittent avec un air d'empressement la compagnie qu'ils ont ennuyé, et se retirent fort satisfaits du rôle qu'ils ont joué; croyant avoir humilié les hommes qui les méprisent, et triomphé des femmes qui les tournent en ridicule, et dont ils ont été persifflés sans s'en appercevoir. Sélicour, si différent d'eux par l'esprit et par la façon de penser, ne se lais-

sait point éblouir par ces êtres nuls et vains. Il dédaignait profondément ces hommes corrompus et frivoles. « Qu'on doit, me disait il souvent, éprouver d'ennui parmi des personnages qui n'agitent que des questions frivoles, et dont les discours sans suite et sans liaison, ne sont que des sons jetés au hazard. Les insensés, ajoutait-il, quel usage peuvent-ils donc faire de leur ame, s'ils n'aiment, ni ne pensent ? Malgré leur figure riante et satisfaite ; malgré l'étalage pompeux de leurs faux plaisirs, je n'envierai jamais leur sort. Leurs transports de joie, leurs grands éclats, leur rire inextinguible, valent-ils, je ne dis pas les plaisirs d'un amant véritable, mais même la joie calme d'un homme sensé ?

« Ah ! que je souhaiterais, continuait Sélicour, qu'un de ces agréables eût envie de m'accompagner dans la province, où dans les sociétés des grandes villes, qui n'ont pas encore pris ces grands airs. Comme il nous trouverait lourds et empesés ! et comme il les excéderait de son babil impertinent ! Ah ! la sotte chose que la pro-

vince, ou la bourgeoisie, s'écrierait il à chaque instant. On y réfléchit avant de parler : les hommes raisonnent gravement, les femmes travaillent, ne minaudent point, n'ont point de rouge. Il n'est pas possible de vivre avec des êtres si ridicules et si ennuyeux.

« Oh ! mon ami, poursuivait il encore, si tu pouvais deviner que, dans certains cercles, tout le monde dit et écoute des anecdotes scandaleuses, qu'on s'empresse de savoir pour les dire à d'autres, et avoir l'air d'être répandu dans ce qu'on nomme le grand monde ; si tu entendais ce jargon faux et maniéré, à l'aide duquel se trompent ou se persifflent mutuellement ces êtres, dont l'unique affaire est d'éloigner l'ennui qui les poursuit sans cesse ; si tu pouvais pénétrer dans ces assemblées brillantes, où l'envie et la haine se cachent sous un rire forcé, oppressent et resserrent tous les cœurs ; si tu voyais toutes ces marionnettes parées se saluer, s'approcher, se caresser et s'entretenir avec un air content et ouvert, se faire des confidences de leurs plaisirs, de

leurs parties secrètes, de leur prétendu embarras pour les arranger, se demander avec le sourire de la malignité des nouvelles d'un grand nombre de femmes, qui ont le malheur d'en être connues, répondre à des questions méchantes par un silence plus perfide encore, tu jeterais sur elles un œil de mépris et de pitié. Si par une révolution, qu'on ne doit pas attendre de ce siècle, on cessait d'attacher de l'importance aux petites choses; si le moyen de parvenir était de montrer un sens juste, et une intelligence, une probité à toute épreuve; si l'on n'avait égard qu'aux services rendus ou qu'on serait en état de rendre, et non aux recommandations des petites maîtresses, tous ces pygmées, ces chenilles dorées, suivant l'expression de Pope, changeraient de tons et de manières, et deviendraient peut-être des hommes. Mais aussi il n'y aurait plus d'agréables, courant de toilettes en toilettes, déshonorant tous les maris, et calomniant toutes les femmes par leurs propos indécens; on ne les verrait plus prononcer d'un ton tranchant des maximes absurdes et dangereuses

devant des sots qui n'osent les contredire. Les femmes seraient d'une coquetterie moins indécente, ne ruineraient plus leurs maris, et auraient moins de caprices. Ah! que je préfére à ce monde faux et brillant, la société des hommes vrais et simples, et le spectacle de la belle nature »!

Vous voyez, mon cher Duplessis, quel était le caractère et l'ame noble et sublime de Sélicour, et vous jugez déjà combien il devait peu sympathiser avec Mérinval, jeune homme vain, faux, dissimulé, capable de tout oser pour parvenir à ses fins, et n'ayant jamais que de coupables projets. Je vous avouerai que, malgré tous les efforts que fit mon ami pour me faire ouvrir les yeux sur la noirceur du caractère de Mérinval, comme celui-ci était extrêmement souple, insinuant et habile à se déguiser, mon inexpérience n'écouta pas les sages avis de Sélicour. Je ne connaissais aucun tort réel, aucun fait grave qu'on pût lui reprocher; et je regardais l'opinion et les craintes de mon ami comme une prévention résultante de l'opposition de leurs façons de penser.

Si je fus élevé au faîte de la félicité avec une rapidité inconcevable, les malheurs commencèrent à s'accumuler sur moi avec peut-être encore plus de promptitude, et avec un acharnement si constant, que je n'ai plus cessé un seul instant d'être en proie à toutes les vicissitudes calamiteuses, dont un faible mortel peut-être assailli. La guerre s'étant rallumée entre la France et la maison d'Autriche, je reçus tout-à-coup un ordre d'aller joindre le régiment, qui était en garnison à Metz. Mérinval, qui avait une sous-lieutenance dans le même corps où M. d'Anglar m'avait obtenu un brevet de capitaine de cavalerie, fut obligé aussi de partir ; et il fut convenu que nous partirions ensemble. Quelle situation fut alors la mienne ! je ne pouvais penser à me couvrir d'un opprobre éternel en refusant de joindre le régiment à l'ouverture d'une campagne qui paraissait devenir sanglante. Je ne pouvais non plus me résoudre à abandonner Henriette dans la position accablante où elle était. La confiance de sa mère, la sécurité de cette

femme respectable, concentrée dans la douleur profonde que lui inspirait la perte qu'elle avait faite de son époux, faisaient peut-être sentir davantage à sa malheureuse fille la faute dans laquelle je l'avais entraînée. Elle n'en était que plus humilié, les larmes se succédaient sur ses joues; elle avait peine à retenir les sanglots qui la suffoquaient.

Je ne pouvais lui laisser ignorer l'ordre qui m'appelait au régiment, et je ne savais ce que je devais redouter le plus, où le déchirant adieu que j'étais forcé de lui dire, (et dans quelle circonstance!) où le moment auquel Madame d'Anglar connaîtrait l'état de sa fille, l'accablerait de ses reproches, et maudirait l'instant où elle m'avait connue. Ce moment fatal arriva plutôt que je m'y étais attendu. Soit que quelqu'un l'eût faite appercevoir du dépérissement où était visiblement tombée Henriette, soit que son excessive langueur l'eût enfin frappée, elle l'appella dans sa chambre la veille même de mon départ. Le récit que mon amante me fit

le lendemain de cette terrible et touchante scène, m'affecta si vivement, que je puis, mon cher Duplessis, vous la rendre comme si j'y avais été présent.

Madame d'Anglar la pressa, avec toute l'effusion de la tendresse d'une mère, de lui confier les peines secrètes qui pouvaient peser sur son cœur. « Auriez-vous, lui dit-elle, des chagrins que votre mère ne puisse partager? Vous ne pouvez me dissimuler la langueur qui vous consume; pourriez-vous douter de mon inaltérable tendresse pour vous, et ne me regarderiez-vous plus comme votre mère, comme l'amie la plus fidèle, le guide le plus sûr, que vous puissiez avoir sur la terre »?

Cette question faite subitement, ce tendre intérêt exprimé avec tout l'accent du cœur d'une mère, frappèrent Henriette d'une manière si sensible, et lui causèrent une émotion si douloureuse, qu'elle ne pût que s'écrier: « Ma mère, ah! si vous pouviez lire dans mon cœur »! A ces mots, elle se laissa tomber sur son sein, en couvrant son visage avec ses mains. Ce mou-

vement, ces paroles percèrent le cœur de Madame d'Anglar. Voyant sa fille plongée dans un silence, une stupeur et un accablement, qui l'étonnaient de plus en plus, elle commença à soupçonner une partie de son malheur, el lui dit avec un peu d'aigreur : « Ma fille ne serait-elle plus digne de moi » ? La foudre, tombant à ses pieds, eut moins rempli Henriette de terreur. Elle s'agitait comme une infortunée qui ne sait où reposer son corps et sa pensée ». Ma fille, ma chère fille, reprit madame d'Anglar, presque aussi émue qu'elle, que signifie tout ceci? Vous avez quelque chose qui gêne votre conscience! Au nom du ciel, ne me faites pas souffrir ainsi; accablez-moi plutôt tout d'un coup s'il le faut. Êtes-vous coupable » ?

« Coupable, s'écria Henriette, glacée d'effroi, bégayant de crainte et n'osant lever les yeux! Ma mère, pourquoi dites-vous ce mot » ? Madame d'Anglar fut sur le point de la croire innocente. Se trompant sur le sens de cette exclamation douloureuse, elle crut s'être méprise, et se

reprocha intérieurement de l'avoir affligée. Elle la serra dans ses bras pour lui faire oublier la peine qu'elle lui avait causée. Sa fille n'en fut que plus touchée ; elle se sentit doublement coupable, en laissant ainsi dans l'erreur à son sujet, celle de toutes les mères, qui, par la délicatesse de ses sentiments, sa confiance sans bornes, et la vivacité de sa tendresse, méritait le moins d'être trompée. L'aveu fatal se trouva sur le bord de ses lèvres ; mais elle n'eut jamais le courage de l'en laisser échapper. Abîmée dans la honte de son opprobre, elle pressa avec force les genoux de sa mère, comme si elle eût craint qu'elle ne l'abandonnât à l'instant même. « Que ne puis-je du moins, disait-elle en elle-même, lui marquer tout mon amour, tout mon respect avant qu'elle me chasse de sa présence » ! Son sein se gonflait ; les larmes les plus amères inondaient ses paupières, et baignaient son visage. Sa mère sentit de nouveau les soupçons les plus affligeans se rattacher à son cœur. Henriette eut voulu racheter de tout

son sang les pleurs qu'elle vit couler des yeux de madame d'Anglar; et toutes deux, sans se rien communiquer de leurs tourments restèrent long tems immobiles l'une près de l'autre, et dans le plus terrible abattement.

Après un assez long silence, madame d'Anglar, ne pouvant résister à la cruelle anxiété où une telle incertitude la plongeait, renouvella ses accablantes instances, et dit à sa fille : « Henriette, vous avez quelque aveu pénible à me faire » ; elle ne répondit point ; sa mère insista; « Il est vrai, dit-elle, avec une espèce d'égarement..... mais je me sens extrêmement faible. Permettez que je reprenne mes sens ». En achevant ces paroles, elle tomba effectivement pâle et sans force dans ses bras. Sa mère était au supplice ; dès qu'elle eût repris connaissance : « J'ai besoin, dit Henriette à madame d'Anglar de me recueillir ; ô ma bonne, ma tendre mère, demain vous saurez tout.... demain... je ne pourrais aujourd'hui....... oui, demain »...... .

Attendrie par une émotion qui décélait un tourment secret et insupportable, madame d'Anglar ne la pressa pas davantage, et se décida à attendre jusqu'au lendemain; elle ne pouvait se résoudre à quitter sa fille; elle craignait en même tems de l'affliger davantage en demeurant plus long-tems avec elle, et de lui faire craindre par-là le retour des mêmes questions. Cette dernière pensée prévalut; et elle lui permit de se retirer. Lorsqu'Henriette se vit seule, elle fut s'enfoncer dans l'endroit du parc, qui était le plus écarté et le moins exposé aux regards, comme si elle eût craint que sa mère ne fût venue la chercher dans sa chambre. Là, dans l'ombre et la solitude, tous les sentimens pénibles qui l'agitaient, se réveillèrent avec une nouvelle activité. Occupée du terrible aveu qu'elle se proposait de faire, voyant fuir l'espoir qu'elle avait nourri depuis si long-tems, il lui semblait qu'elle était couverte du mépris de toute la terre, et du mépris, du courroux, plus accablans encore de sa mère; elle eut voulu se dérober au monde entier,

se cacher à elle-même. Elle fut jusqu'à redouter de voir celui qui l'avait entraînée dans le précipice. Ce fut dans ce moment douloureux pour elle et pour moi, que je m'offris à sa vue. Je l'avais long-tems cherchée, soit pour lui faire part de l'ordre fatal que j'avais reçu de partir, soit pour verser dans son sein toutes les faibles consolations qui étaient en mon pouvoir; Hélas! je n'en avais pas moins besoin; et notre situation était telle que nous ne pouvions nous consoler qu'en confondant nos craintes, nos soupirs et nos gémissemens. La honte, la douleur, lui inspirèrent d'éviter ma présence; mais l'amour, le tendre sentiment qu'elle m'avait voué, la retînt. Elle voulut parler, peut-être pour me conjurer de me retirer, et me dire le besoin qu'elle avait d'être seule; mais les mots murmuraient sur ses lèvres, sans pouvoir se former. Bientôt des sanglots convulsifs vinrent soulever son sein; ses yeux parurent égarés et presque éteints. « O Bérenger, me dit-elle, quelle scène.... oui, ma mère soupçonne... je ne suis plus digne d'elle

ni de vous ». Je vis ses forces faiblir, et ses genoux chancelans, prêts à se dérober sous elle; je la posai doucement sur le gazon, la pressai avce tendresse contre mon sein, et lui dis avec l'accent le plus vrai: « croyez, mon adorable Henriette, ma divine amie, que jamais vous ne fûtes plus chère à mon cœur, plus respectable à mes yeux; c'est moi, moi seul qui suis coupable ».

Quel spectacle fut jamais plus déchirant! Quel moment fut jamais plus cruel! Je voyais cette figure adorée, ce front céleste où brillaient autrefois la sérénité, la joie et l'innocence, couverts de pâleur et de larmes, obscurcis par le chagrin, et où le repentir, l'amour, les regrets et l'humiliation se confondaient avec une expression si touchante et si douloureuse, que je sentis mon cœur brisé, et prêt d'expirer. Elle reprit ses sens pour s'écrier: « Que nous sommes malheureux »! Je me précipitai à ses genoux. « Le ciel, lui dis-je, protège l'innocence »..... Ce dernier mot retentit jusqu'à son cœur, et lui fit éprou-

ver un déchirement affreux. Un cri de douleur s'échappa de sa bouche; et elle retomba sur l'herbe. « Ah! lui répondis-je, en la relevant, et prenant une de ses mains, vous n'avez jamais cessé d'aimer la vertu; vos regrets attestent la beauté de votre ame, la pureté de votre cœur. Quelle femme saurait vous imiter! Descendez en vous-même; vous y trouverez encore l'estime que vous méritez. Celle que j'ai conçu pour vous, au lieu de changer, n'a fait que s'accroître et se fortifier davantage ».

Ces mots la frappèrent; et le sourire de la consolation erra un moment sur ses lèvres. Ses larmes furent suspendues; elle releva la tête et osa me regarder; mais bientôt rendue aux cruelles pensées qui l'agitaient: « Non dit-elle, avec l'accent étouffé du désespoir; non, je ne puis retrouver ni votre estime, ni celle de moi-même. Je connais votre cœur et le mien ».

J'étais comme un insensé qui ne sait où arrêter ses idées; je voulais la consoler, et il me fallait ajouter à son malheur; et

la préparer au plus triste adieu. Mon départ ne pouvait se différer; quelqu'un pouvait être conduit par le hazard vers l'endroit où nous étions; sa mère même pouvait survenir; et chaque moment de retard rendait plus urgente la fatale nouvelle dont j'avais à lui faire part, ainsi qu'à sa mère: car j'avais obtenu de mérinval, de ne parler de son départ et du mien, qu'au moment où nous serions sur le point de l'effectuer. Sélicour, à qui je l'avais confié, m'avait donné la même parole. Incertain et troublé, je semblais avoir oublié que j'étais en sa présence. Les réflexions les plus sombres et les plus opposées se présentaient à mon esprit. Mon affliction redoubla en l'entendant de nouveau dire avec le cri d'une ame déchirée. « J'aime la vertu ; oui, je n'ai jamais cessé de l'aimer; et cependant je goûte les fruits amers de l'infamie ». Elle fit une pause pour pouvoir continuer. Mais, soit épuisement, soit la profonde tristesse qu'elle remarqua sur ma physionomie, et que son ame aimante ne voulut pas accroître,

elle s'arrêta, et renferma ses plaintes. J'étais au supplice comme celui qui attend une mort cruelle.

Elle reprit ensuite avec une douceur angélique : « Je devrais vous haïr ; je devrais sur-tout ne plus vous voir, ne plus vous entendre : je ne le puis. Je me reproche même le chagrin que je vous cause. Mon inexpérience seule m'a perdue. Cher et cruel Berenger, vous m'avez ravi le bonheur, l'innocence ; mais votre intention, j'aime à le croire, ne fut pas coupable. Une funeste illusion nous a égarés l'un et l'autre ». Eh bien, si je vous suis encore cher, interrompis-je, tarissez la source de ces pleurs qui me navrent, et tombent au fond de mon cœur. Elevons notre fermeté à la hauteur de notre infortune. Vous ne la connaissez pas encore toute entière. Faut-il, mon unique amie, que j'ajoute encore à votre malheur? Un ordre impérieux, l'honneur dont la voix parle encore plus fortement à mon ame, me forcent de partir précipitament avec Mérinval pour joindre le régiment. Je suis

prêt à vous immoler, si vous l'exigez, le soin même de ma gloire....... Qu'entends-je, me répliqua-t-elle avec feu ? « Moi ! vous proposer une action indigne d'un homme d'honneur ! Suis-je donc descendue si bas dans votre eftime ? Partez, volez où le devoir vous appelle ; je mourrai de douleur. Mais quand le devoir commande, il ne reste qu'à obéir ». Ame sublime, lui répondis-je, je n'attendais pas un autre langage de votre part. Vous me donnez un courage que je n'aurais peut-être pas eu sans vous. Mes sentimens participeront de l'élévation des vôtres, et je me rendrai digne de vous. Pardonnez-moi maintenant, ô mon incomparable amie, si ma tendre sollicitude me ramène sur un objet, que je voudrais aux dépens de ma vie, vous faire oublier. Votre mère, avez-vous dit, soupçonne une partie de nos malheurs. Quelque assuré que je sois de son indulgence, de toute sa tendresse pour vous, je pense qu'il ne faut pas hazarder de lui faire un aveu, qui pourrait rompre à jamais l'union que

nous nous sommes jurée. J'obtiendrai facilement de mon colonel l'agrément de faire un voyage de quelques jours. Je reviendrai sans que votre mère sache mon retour. Sélicour continuera son séjour en cette campagne pour faciliter votre évasion. Et lorsque notre hymen aura été consacré aux pieds des autels, madame Anglar se laissera plus aisément fléchir, et s'empressera de rappeler auprès d'elle une fille tendrement chérie, et un gendre qui lui aura rendu l'honneur, en couvrant son imprudence du voile sacré du mariage. O ma chère, ma respectable Hentiette, bannis toute crainte, tu trouveras dans les bras de ton amant un asyle sûr; et celui qui te convient; sèche tes pleurs. O ma bien-aimée, ô mon épouse, ne te refuses pas à mes vœux, à mes instances. Songe qu'un pareil aveu, fait à ta mère, peut la porter à nous séparer à jamais, et l'affligera bien plus, qu'elle ne pourra l'être d'un hymen qui répare tous mes torts. Elle ne me reprochera point alors que j'ai trahi sa confiance. Les momens sont pré-

cieux; ne les perdons pas à nous forger des obstacles, que le saint amour qui m'anime me fera surmonter. Jure-moi de suivre le conseil qu'il m'inspire. Je ne partirai que pour revoler au premier jour auprès de toi, et ne plus nous séparer. Je m'éloignerai avec moins d'amertume, et je te laisserai plus tranquille et plus consolée. — « Vous êtes, me dit-elle, d'une voix faible et craintive, le maître de ma vie, l'arbitre de ma destinée. O triste suite d'un premier égarement ! O ma tendre mère ! il ne me reste que le choix des afflictions dont j'ai à vous abreuver ». -- « Ta promesse chère Henriette, me fait encore croire au bonheur ». A ces mots, je la couvris de baisers et de larmes, baisers d'amour, larmes qui n'étaient plus de douleur ! l'entretien le plus doux succéda à ces transports. Elle exprimait les sentimens habituels de son cœur avec cet abandon, cette naïveté touchante, auxquels elle ne songeait même pas. C'était son ame qui parlait; et la moindre inflexion de sa voix était un sentiment. Ses yeux, sa bouche, sa

physionomie, tout son être était un accord parfait de tendresse; rien ne dissonnait; tout présentait la même harmonie. La lèvre brûlante qui souriait, les yeux encore humides qui se reposaient sur moi en me fixant avec une douce confiance, le sein qui battait d'une joie mêlée de crainte et de douleur; ce sentiment profond et surabondant, cette expression, cet ensemble céleste, me remplissaient de reconnaissance, d'attendrissement et d'admiration. « Beauté et chef-d'œuvre de la nature, m'écriai-je! Quel pinceau pourrait rendre ton caractère divin! un peu de terre devient si parfait! Cette idée m'élève et me confond en même tems. Qui osera me dire en ce moment qu'il n'y a point de Dieu? Impression sublime et ravissante! Peut-on voir réunis les traits de l'amour et de la vertu, sans être tenté de courber son front dans la poussière »? Me tournant ensuite vers mon amante, je lui dis: « Henriette, je suis le seul qui connaisse ton ame; mais je la connais bien. Que tu me rends glorieux de mon amour. Je voudrais t'entou-

rer d'une félicité parfaite. Nos bouches se rencontrèrent, et nos ames s'élancèrent l'une vers l'autre. Une sensation, prompte comme l'éclair, ébranla toute mon existence. « Adieu, lui dis-je, si je restais une minute de plus, nos regrets n'en seraient que plus amers, et peut-être au-dessous de mon courage. Adieu, lui répétais je ; je saurai accélérer le moment de nous rejoindre; tous les instans de notre séparation seront comptés par les battemens de mon cœur ». Je me retirai précipitament, et après avoir été joindre Mérinval, nous communiquâmes ensemble à madame d'Anglar l'ordre du ministre; je fis les plus tendres adieux à Sélicour; et je partis le soir même avec mon compagnon de voyage; mais ce ne fut pas sans avoir recommandé mille fois à mon ami les intérêts de mon amour.

Les conversations que j'eus avec Mérinval pendant tout le temps de notre route , auraient dû m'éclairer sur son compte ; mais je regardai tous ses discours comme de pures plaisanteries, hazardées

pour me distraire, et abréger l'ennui du voyage. « Que n'aimez-vous, me disait-il, à la manière de tout le monde? Vous couleriez des jours charmans au sein de la joie et des plaisirs. Vous-voulez être constant, vous consumer en langueur; cette méthode n'est propre qu'à procurer la tristesse et l'ennui. Aussi n'est-elle plus en usage depuis je ne sais combien de siècles; et le genre humain se trouve à merveille de l'avoir quittée. Voyez les agréables de nos jours; ils sont tendres et pressans auprès du beau sexe; leur amour ne les maigrit point, ne les empêche pas d'avoir un teint et un coloris toujours frais. Savez-vous pourquoi? C'est parce qu'ils voltigent de belle en belle, et que les faveurs de l'une dissipent la mélancolie que leur inspireraient les dédains de l'autre. Ils n'attendent pas non plus que les dégoûts les viennent saisir dans les bras de leurs conquêtes; ils se hâtent de passer à une nouvelle; et l'on se rend mutuellement le service de se quitter, avant de s'excéder d'ennui. Il résulte de cette conduite, pres-

que générale, qu'un homme aimable se consacre à la félicité d'un grand nombre de jolies femmes, et que celles-ci font circuler le bonheur. On remplit les vues secrètes de la nature; car, ajoutait le perfide Merinval, nous aurait-elle gratifiés de qualités brillantes et diverses, si elle nous avait destinés à passer tristement nos jours avec une seule compagne? Ses dons variés sont autant de preuves que l'inconstance est une de ses lois principales. Pourquoi des brunes et des blondes, des physionomies douces et mutines, des yeux bleus remplis d'une tendre langueur, des yeux noirs lançant tous les feux de l'amour, des caractères indolens, et d'autres d'une vivacité piquante, si nous ne devions rendre hommage qu'au même objet, et préférer certains attraits? Les formes, les couleurs, l'éclat, la beauté diversifiée des fleurs, les parfums opposés qu'elles répandent, ne nous invitent-ils pas à les admirer toutes, à composer un bouquet agréablement mélangé des dons différens qu'offrent nos parterres? D'ailleurs

apporterions-nous en naissant le goût de varier nos plaisirs, si une triste uniformité doit être à jamais notre partage ?

» Je ne dis pas, continuait ce dangereux ami, que, lorsqu'une douce sympathie nous intéresse vivement en faveur de quelque femme, il faille se hâter de l'oublier pour voler à une autre félicité; on peut lui être fidèle, et se permettre quelques goûts passagers. Loin de la quitter, on devient, plus tendre et plus passionné, retrouver avec une nouvelle ardeur celle qu'on adore, de même qu'après avoir parcouru et admiré plusieurs contrées, on ne retourne qu'avec plus d'empressement dans sa patrie? N'allez pas traiter de paradoxe, ce sentiment juste et raisonnable. J'irai plus loin. Plus nous aimons l'objet dont notre cœur a fait choix, et plus nous devons nous permettre quelques infidélités, afin de prolonger la durée de notre passion, et d'éviter la froideur et l'indifférence, qui nous la rendraient moins précieuse. Eh! que serait la vie, sans l'ivresse de la volupte? Devons-nous

végéter comme des Anachorettes? Notre existence est si courte, si fugitive, et tellement liée à des douleurs, qu'il est de l'essence d'un être raisonnable de se rendre heureux le plus qu'il lui est possible. Afin de parvenir à ce but, il ne faut pas qu'il s'enferme dans un cloître, parce que le bonheur ne consiste pas dans les privations, et que rechercher les jouissances de la société, après y avoir renoncé, c'est marquer une légèreté de caractère, ou ce qui est encore plus blâmable une fausseté de cœur, peu convenable à la dignité de l'homme. Tout ce qui contribue à notre félicité, poursuivait-il avec un ton que je trouvais plaisamment dogmatique, est bon, est excellent, est le souverain bien. Quand nous la sacrifions à ce qu'on appelle des vertus, nous ressemblons à des enfans qui s'amusent avec des châteaux de cartes, ou à souffler en l'air avec des boules de savon. Nous quittons des plaisirs réels, pour courir après de tristes chimères. Qu'est-ce que la piété, par exemple! Un sentiment qui nous porte à ne

vouloir être heureux, que lorsque nous ne serons plus. Ah ! jouissons du présent. L'avenir ne dépend pas de nous. A plus forte raison, le temps où nous aurons cessé d'être. N'inférez pas delà que je prétende bannir toute espèce de culte et de devoir. Mais l'Être-suprême ne regarde pas comme un mal, ce que nous regardons comme tel. Chaque état a, sans doute, ses devoirs auxquels il est assujetti. J'ajoute qu'il est un ordre civil et moral, qu'il est important de ne point détruire; savoir celui qui maintient l'harmonie dans la société, fondé sur la propriété, la justice, l'obéissance aux lois.

» Il est un plaisir toutefois dont je voudrais, me disait-il, que vous fussiez amateur, et qui serait très-propre à bannir votre langueur, et à vous guérir d'une foule de préjugés et d'idées gothiques: C'est de goûter les charmes de l'amour avec ces jolies friponnes, qui se font une habitude de ne jamais nous laisser soupirer; et qui, en même-temps qu'elles nous rendent promptement heureux, trou-

vent naturel qu'un homme soit volage et aime toutes les belles. Ce sont les plus jolies et les plus douces créatures du monde; un hommage assidu est inutile pour les attendrir. Mais, vous écrierez-vous sans doute, la vertu n'est-elle pas préférable, quand elle est jointe à la beauté? Et moi je vous demanderai à quel titre elle mérite cette préférence. Serait-ce parce qu'elle ne cherche qu'à nous faire morfondre ou à nous impatienter, et que s'il dépendait d'elle, nous passerions des jours fort ennuyeux. Heureusement que la plupart des femmes croient très-peu à ces chimères. Elles doutent même, avec raison, de ce fantôme de morale. Quand vous aurez vécu davantage, vous admirerez le grand nombre de ces charmantes philosophes, qui secouent bien vîte tous les préjugés de l'éducation, exprès pour faire le bonheur de l'humanité. Eh! bon Dieu, quelle triste folie de s'engouer de ce qu'on appelle vertu? A quoi peut nous mener cette perfection idéale? Non-seulement elle ne fait point le bonheur du petit

nombre de ceux qui s'efforcent de la posséder ; elle les rend encore constamment malheureux ; elle ne leur attire même aucune espèce de considération dans un monde, où l'on n'est frappé que des qualités brillantes ; au lieu qu'avec des principes opposés, on se fait la réputation d'homme agréable et d'un commerce délicieux ; on est couronné par l'amour et la fortune. Oui, ce qu'on appelle si improprement vice, est préférable à la triste et inutile vertu, et aux voluptés froides et monotones du mariage. Deux époux amans sont deux esclaves, qui jouent avec leurs fers le plus long-temps qu'il leur est possible. Mais le moment vient bientôt où ils en sentent tout le poids. »

J'ai cru, mon cher Duplessis, ne pouvoir mieux vous faire connaître le caractère exécrable du faux ami, à qui je dois tous mes malheurs, qu'en vous retraçant les principes ou plutôt les sophismes pitoyables avec lesquels il se conduisait, et cherchait à égarer mon cœur et ma raison. L'horreur qu'ils m'inspiraient eut suffit

pour me garantir du poison qu'il présentait si insidieusement, et pour le démasquer à mes yeux; mais, comme je vous l'ai déjà observé, ma grande jeunesse et la confiance aveugle du premier âge, me les firent regarder comme des propos tenus pour égayer la route. Aurais-je pu, si jeune encore, soupçonner qu'il y eût des hommes enfoncés à ce point dans la fange du vice, et pervertis à un tel degré?

A peine nous fûmes arrivés à Metz que je reçus la lettre suivante d'Henriette. Les caractères étaient tracés d'une main si tremblante, que j'eus beaucoup de peine à les lire, et il était facile de reconnaître sur le papier l'empreinte des larmes qu'elle avait versées en écrivant. Voici le contenu de cette lettre, que je n'ai cessé depuis de porter sur mon cœur.

LETTRE.

« Il est au-dessus de mes forces, mon cher Berenger, de vous faire le tableau

de tout ce que j'ai souffert, en voyant s'éloigner de moi le seul ami de mon cœur, le seul appui qui me reste dans mon malheur. Lorsque je pouvais jouir de votre présence, lorsque je me sentais près de ce que j'aimais, ce sentiment délicieux faisait quelque diversion à ma douleur profonde, et mêlait une teinte plus douce aux tristes rêveries qui obscurcissaient encore mon ame. Maintenant, la mélancolie la plus sombre, le vuide le plus affreux, les pensées les plus déchirantes, se joignent aux plus noirs pressentimens, et absorbent tout mon être. Assise auprès de la fenêtre de ma chambre, la tête constamment tournée vers la route que vous aviez prise, comme si elle devait encore vous offrir à mes regards, et oubliant le linge et le fil, ou les livres et les crayons qui faisaient mon occupation dans des tems plus heureux, et qui aujourd'hui échappent à chaque instant de mes mains; la journée s'écoule avec une telle lenteur que chaque minute me semble une année, et chaque heure un siècle. Mais quand la

nuit tire sur l'horison le grand rideau des ombres; quand le moment du soir est venu, ce moment, où, quittant le travail et les pinceaux; je me délassais auprès du mortel que mon cœur s'était choisi, et je recevais près de vous le sentiment heureux que vous m'inspiriez; quand cette heure, jadis si fortunée, aujourd'hui si douloureuse, a sonné, le tems est plus pénible; je sens davantage combien vous me manquez; et mon cœur gros de tristesse s'abandonne à toute l'amertume de ma situation. Quelquefois j'essaye de lire les livres, que nous avons si souvent lus ensemble, mais vainement. Mes yeux restent immobiles sur la page, mais mon esprit n'est affecté que de l'instant où vous le teniez, où vous le lisiez avec tant de grace, avec tant d'ame, et m'en faisiez si bien sentir toutes les beautés. Dans d'autres moments, j'ai recours à mon forté; je commence l'air que vous aimiez le plus. Tout-à coup j'oublie l'air et le forté; et, appuyant mon front sur ma main, je rêve à celui qui m'accompagnait avec son or-

gane enchanteur ; et je trouve souvent les touches du forté mouillées de mes larmes, lorsqu'en poussant un profond soupir, je ramène machinalement mes doigts, sur le clavier. O mon ami, quelle différence d'une époque à une autre, de l'état où je me trouve, de l'abandon où je me vois, à celui où l'espérance déroulait devant nous le tableau de la félicité, où nous étions heureux du bonheur l'un de l'autre. Hélas ! sur mille ames, deux à peine savent aimer ; le reste se laisse flétrir sous le froissement des passions, ou végète dans l'indifférence la plus apathique. Mais nos ames, mon tendre ami, également ardentes, également susceptibles de la mélancolie dévorante de l'amour, en éprouvaient plus vivement toutes les douceurs, et en épuisaient toutes les jouissances. Reviens, reviens promptement consoler celle qui ne respire que pour toi, et qui ne survivrait pas un instant à la plus légère marque de froideur et d'oubli de ta part ».

HENRIETTE D'ANGLAR.

Cette lettre, mon cher Duplessis, me pénétra de joie et de douleur; tant les amants savent réunir les sentiments les plus contraires! Vous ne verrez peut-être pas sans intérêt la réponse que je lui fis. Votre tendre amitié pour moi et la sensibilité de votre ame excuseront des détails chers à mon cœur; et qui seraient insipides pour ces hommes froids qui n'ont jamais soupçonné que rien n'est petit et indifférent aux yeux de ceux qui aiment à connaître le langage et à suivre la marche des passions.

Lettre.

« Je me suis donc trompé, mon adorable Henriette, lorsque je crus, au moment où tu me donnas ton portrait, que, si j'avais un jour le malheur d'être séparé de toi, il pourrait adoucir et faire presque oublier le tourment de l'absence. L'enchantement où ce don si cher me plongea, put seul causer une erreur aussi grossière, et pardonnable au premier trans-

port de la reconnaissance qu'il m'inspira. Mais quelque précieux que me soit ce gage de ton amour, j'éprouve aujourd'hui la vérité de cet adage commun que le portrait n'est pas la personne. Sans doute il soulage un peu ce cœur nâvré, sur lequel tu ne cesseras jamais de régner. Mais, hélas! en le contemplant sans cesse, en me mettant à genoux devant lui, j'ai beau m'écrier : oui, ce sont ses traits adorés; en me faisant ce cadeau, elle a voulu me suivre, m'accompagner par-tout; c'est mon amante que je vois; c'est elle qui me promet dans cette peinture de m'aimer toujours; c'est elle que je tiens, que je presse de mes lèvres enflammées, sur laquelle j'imprime mille baisers brûlans. Plaisir jusqu'à présent inconnu, que tu as de charmes pour moi! Tous les jours, à chaque instant, tu recevras mon hommage. La nuit, je te placerai sur mon cœur; le jour, ma bouche collée sur tes attraits divins, nourrira la flamme dont je veux brûler jusqu'à mon dernier soupir. Voilà ces yeux qu'un mortel ne peut voir sans éprou-

ver le feu qui m'anime ; voilà cette bouche adorable où repose l'amour, et où je sens que je laisserai ma vie. Eh bien, mon incomparable amie, l'illusion que je cherche ainsi à me faire, ne tarde pas à se dissiper; et, par deux effets contraires qu'une même cause produit, ton portrait, et m'enchante et m'afflige, me console et me désespère. S'il m'offre ton image chérie, il me rappelle plus vivement l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre.

» Chère Henriette, j'éprouve un néant insupportable. Le triste ennui, le dégoût. ont succédé aux plus heureux momens. Le son de ta voix, ce son qu'aucun portrait ne peut rendre, ne frappera-t-il donc plus mes oreilles? Que les tems sont changés pour ton amant! Hommes barbares qui ne vous plaisez que dans le meurtre, qui ne voulez que verser le sang des hommes, combattez, exterminez vos semblables, puisque votre caractère féroce ne connaît pas d'autre bonheur. Mais pourquoi m'enlever à mes plaisirs? Laissez-

moi jouir de mon existence, passer le peu de jours que j'ai à vivre près de celle que j'adore. Ah! ma tendre, mon unique amie, combien de momens se sont écoulés, combien d'instants perdus pour l'amour, depuis l'heure fatale qui nous a séparés! Te rappelles-tu ce jour affreux où je m'arrachai d'auprès de toi? Que ne sommes-nous morts dans cet instant où l'amour te pressait contre mon sein! Que de jours cruels, que de nuits plus terribles encore le ciel nous eût épargnés.

« Vois, mon adorable amie, vois ton amant en pleurs, renfermé dans sa tente, où il se dérobe aux regards des étrangers, qni ignorent son malheur, qui l'en railleraient peut-être; car l'insensibilité rend cruel. Il est actuellement devant moi ce portrait qui a séduit mes yeux; hélas! je l'interroge en vain; il ne me répond point. Insensé que j'étais! comment ai-je pu croire un seul instant qu'il me tiendrait lieu de mon amante? C'est un froid témoin de ma douleur; il ne fait que ranimer le feu qui me dévore, que faire couler

davantage mes larmes ; et il ne partage ni cette ardeur qui me consume, ni ses pleurs où je me noie. Qu'il est cruel d'imaginer, lorsque je le tiens pressé contre mes lèvres, et crois t'assurer de mon amour, que tu ignores que je pense à toi, que j'y pense sans cesse ; et qu'il ne peut te transmettre les hommages que je t'adresse en le voyant ! Puisses-tu, en lisant cette lettre que l'amour et la douleur ont dictée, verser quelques larmes sur le sort de ton amant ! ou plutôt séches les tiennes ; raffermis mon courage, et livrons-nous encore à la douce magie de l'espérance : encore quelques jours, et nous serons pour jamais l'un à l'autre ; pour jamais, mon Henriette ! que ce mot retentisse agréablement à mon oreille ! puisse-t-il sonner aussi délicieusement à ton cœur ! Notre colonel me paraît être d'une politesse et d'une honnêteté rares. Je ne doute point qu'il ne m'accorde la demande que je me propose de lui faire. Oui, mon amie, mon amante, mon épouse, je viendrai dans peu me réunir à toi, te presser contre

mon cœur, et joindre nos destinées pour ne plus les séparer.

« Oui, tu possèdes quelque chose qui m'attire invinciblement vers toi. Ta figure seule, toute céleste qu'elle est, ne pourrait me subjuguer à ce point. C'est sans doute, c'est ta belle ame. C'est à ce puissant attrait que j'attribue la sorte de prestige qui s'est emparé de mon esprit. Le mot même d'amour est trop faible pour exprimer un sentiment, qui me plonge dans un véritable oubli de moi-même. J'avais cent fois desiré, tant la vie me semblait insipide, (je ne te connaissais pas alors), de retourner à ces heureuses années de ma première enfance, à cette tranquille aurore de la vie, que nous passons tous, sans y faire attention, dans des jouissances sans cesse renouvellées, et sans cesse plus douces. Cette idée, même dans le malheur de ton absence, me paraît inconcevable. Depuis que j'aime, depuis que tu m'as créée une ame, je regarde comme un véritable néant tous les jours qui ont précédé le moment où je te vis pour la

première fois. Ces deux réflexions contraires m'ont frappé ce matin avec tant de force, qu'elles ont fait parcourir à mon imagination tous les instants de bonheur dont j'avais joui. Dans un de ces momens où le service militaire auquel je suis assujetti me laissait le loisir d'errer dans la campagne qui environne cette ville, j'étais assis près d'un ruisseau dont le murmure toujours égal, semblait appeler la douce rêverie. Le bruit flatteur de ses limpides eaux, qui roulent sur un fond de cailloux, fit éprouver à mon cœur une émotion mélancolique. Toutes les passions grossières étaient assoupies en moi; je ne connaissais plus que le sentiment; je jouissais de la belle nature qui m'environnait. Tout m'intéressait. Le frémissement léger des feuilles agitées par le zéphir, leurs doux balancements, l'aimable chant sauvage des oiseaux, me ravissaient et prolongeaieut mon extase. Ma poitrine se dilata avec force; je respirais avec plus de facilité et de calme. Ton image s'offrit à ma pensée; alors tous les objets dispa-

rurent à mes yeux; et plein d'une tranquille jouissance et d'un plaisir inexprimable, je m'appercevais à peine de mon existence. Parvenu aux dernières bornes de cette sainte et enivrante volupté, je fus tiré de cette délicieuse rêverie par l'accablante idée que tu ne pouvais la partager avec moi. Mon ame éprouva le besoin de ta présence. Ce fut envain que je jetai un regard avide sur la nature qui s'offrait à mes yeux; elle ne me fit plus éprouver qu'un insipide dégoût; l'univers n'avait plus rien d'attrayant pour moi; le murmure de l'eau me causait un secret malaise, et un pénible ennui. D'abord, mes yeux se promenèrent sur les ondes roulantes; ensuite je les fixai d'a-plomb à terre. Un chêne antique et majestueux, dont les branches s'étendaient au loin derrière moi, couvrait de son ombre romantique cette partie du ruisseau. Je n'appercevais qu'un affreux précipice. Le néant de mon existence se fit sentir avec force. Je demeurai long-tems sans pouvoir arrêter ma pensée sur aucun autre objet que celui d'être sé-

paré de toi. Tout-à-coup les objets me parurent couverts d'un voile obscur. Ma tête fut attaquée d'un violent vertige; et frissonnant de tous mes membres, je portai mes regards vers le ciel, et me rappelai tous les changemens que l'amour avait apporté à ma destinée. C'était mon adorable Henriette qui avait développé toutes les facultés de mon être: c'était elle qui m'avait découvert un monde nouveau; et ce fut sur ses lèvres que j'appris à connaître toute l'étendue du bonheur dont un mortel est susceptible. Mais aujourd'hui combien mon sort est changé?

« Alors revinrent à mon esprit les premières et paisibles années de mon enfance, avec les aimables jeux qui l'accompagnent. Dans cet heureux tems, je ne connaissais d'autre bonheur que celui du moment; le jour actuel n'avait aucune influence sur celui qui devait lui succéder, et jamais le passé ne tourmentait ma pensée, parce que le présent était tout pour moi. Chaque être était l'ami de mon cœur; un oiseau suffisait à mon enchantement; et la nature

entière contribuait à mes amusemens. « Ils sont passés, m'écriai-je avec violence, ces jours fortunés; et je ne dois plus en espérer la jouissance. Mon ame a été depuis susceptible du plus grand bonheur dans la société d'Henriette. Mais ces instans sont encore disparus.... Ici l'avenir s'offrit à mon imagination d'une manière si terrible, et le présent était si accablant pour moi, que je sentis naître le desir de me précipiter dans le ruisseau, et de me laisser emporter par son cours. Mais je songeai que c'était abandonner avec toi la plus chère moitié de moi-même; aussitôt je me repentis d'avoir pu me livrer un instant à cette idée; et je me hâtai de regagner la ville, et d'aller m'enfermer dans ma tente. Mais dis-moi, chère ame de ma vie, si notre cœur doit être réduit à la petitesse de celui des enfans, pour que nous puissions en voir remplir la capacité, pourquoi sommes-nous destinés à devenir des hommes? Notre malheur ne vient-il pas de ce que nous sommes insatiables?

« Jaloux de te faire part de toutes mes

pensées, de toutes mes actions, j'ai cru devoir, ma sublime amie, te rendre compte de cette matinée. Je voudrais te voir partager toutes les sensations que j'éprouve, et participer à mon tour à toutes les tiennes ; je voudrais faire continuellement l'échange de nos ames et de nos pensées. Que les réflexions de la matinée que je viens de tracer, ne t'affligent point ; ne les attribue qu'à la douleur que j'éprouve dans mes heures solitaires ; que ton imagination ne s'arrête que sur le moment peu éloigné où un instant de ta présence me fera oublier un siècle d'ennui et d'infortunes ».

BÉRENGER.

L'Art d'écrire fut sans doute inventé par des amants condamnés au tourment de l'absence. Je ne crains pas, mon cher Duplessis, de vous fatiguer, ni de vous paraître minutieux, en continuant de vous peindre ce flux et reflux, cette alternative de joie et de douleur, d'espérance et de crainte, auxquelles mon cœur était en

proie. La lettre que je viens de vous lire fut à peine partie que je lui en écrivis une autre. Je crus ne lui avoir pas exprimé en termes assez enflammés, tout ce que je sentais pour elle, tout ce que je souffrais. Je passai la nuit du lendemain à lui écrire. Singulière situation des amants; ils ne sont jamais satisfaits de l'expression de leurs transports, ils n'ont rien de nouveau à se communiquer; et cependant ils multiplient sans cesse leurs lettres. D'ailleurs c'était toujours m'entretenir avec elle, et tromper en quelque sorte l'absence, ce cruel fléau des ames tendres. Voici ce que je lui marquai;

LETTRE.

« Je vous écris encore, ma divine amie, pour vous conjurer de calmer la douleur sombre, où je me figure que vous êtes livrée sans cesse. Songez, fille adorable, que votre chagrin est vivement senti par moi, et redouble jusqu'à l'excès mes propres tourmens. Ah! si vous saviez de

quelle manière cruelle le regret et le désespoir déchirent mon cœur. N'allez pas croire que j'ai conçu aucun pénible sentiment contre vous; c'est à moi seul que je reproche notre terrible situation; je l'attribue encore au sort qui me poursuit, à cette étoile malheureuse qui me fait envelopper dans mon infortune celle qui n'eût dû connaître que la plus longue prospérité.

« Chère amante, sous quelle forme délicieuse l'amour ne s'était-il pas présenté à moi? Je n'appercevais que des roses; et le serpent qui dormait sous les feuilles, était caché à mes yeux. Mon cœur se reposa doucement sur ces fleurs; et, depuis cet instant, toute la nature semble avoir conspiré ma perte. Tout ce qui me venait de toi m'était cher et sacré. Ta sensibilité qui brillait avec tant d'éclat, chaque mot interrompu qui s'échappait en soupirs de ta bouche, chaque élan de ton ame, la moindre pensée que tu ne me faisais appercevoir, pour ainsi dire, que dans le lointain, rien n'échappait à mon œil attentif et avide, pas même un seul

de ces regards fugitifs, mais pleins d'expression, qu'un être moins aimant n'eût jamais distingués. Aurais-je pu prévoir alors que la main inflexible du malheur nous aurait un jour accablés? L'amour m'entraîna insensiblement vers le précipice; ma raison se tut devant le bonheur dont j'étais enivré. Je ne sortis de ce songe enchanteur que par le plus affreux réveil. Je te vis avec tous tes charmes, aussi innocente, aussi pure, malgré l'oubli où moi seul je t'avais entraînée, que lorsque je reçus de ta bouche la première leçon de vertu. Mais (et j'avais la douleur d'en être la cause) l'éclat du printems ne brillait plus sur tes joues; et chaque trait de ton visage attestait la douleur secrète qui dévorait ton cœur. Tu jettas sur moi un regard languissant, et je connus toute l'étendue de mon crime. Tu tournas ensuite tes yeux vers le ciel, et il parut sourire à ton innocence. Oui, ma chère et tendre amie, il a souri à ta candeur, à cet amour que tu n'as jamais cessé d'avoir pour la vertu. C'est toi, toi seule qui as dé-

sarmé son courroux. C'est par toi que les trompeuses caresses de l'espérance vont enfin se réaliser. Oui, garde-toi d'en douter ; nous pourrons encore goûter le bonheur ; et c'est à toi que je le devrai une seconde fois. Loin de toi, l'univers n'est pour moi qu'une affreuse solitude. Des milliers de mondes passent devant mon ardente imagination comme des ombres vagues et rapides, toutes les grandeurs de la terre comme des brillantes chimères, sans qu'aucun de ces objets présente à mon idée la moindre distraction à l'amour immortel que je t'ai voué. Te revoir, me réunir à toi, ou mourir à tes pieds ; voilà la seule espérance, le seul vœu de ton ami, de ton amant, ton époux ».

BERENGER.

Cependant Merinval ne cessait, par l'adresse dont il avait l'habitude, et que personne ne porta à un plus haut degré que lui, de s'insinuer dans ma confiance et mon amitié. Il voyait bien l'impossibilité qu'il y aurait de séparer deux amans unis par les liens de l'estime et de l'amour. Il forma un

projet (à ce qu'il a été forcé d'avouer depuis) d'une exécution plus lente, mais plus sûre. Il pensa qu'il était plus adroit et plus infernal, ou pour me servir du ton léger sous lequel il présentait les actions les plus atroces, plus plaisant de concourir à ma réunion avec Henriette, et de me faciliter son enlèvement, pour me porter ensuite un coup plus cruel, en nous divisant par la jalousie qu'il lui serait facile d'inspirer à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous deux à-la-fois. Notre ardent amour ne nous faisait paraître à ses yeux que plus susceptibles de cette passion dévorante, dont les torches fatales, allumées par ses mains, devaient consumer l'édifice de notre bonheur. Il affecta de se montrer dans toutes les occasions, un ami ardent et désintéressé, et ne manquait pas sur-tout de me témoigner avec les démonstrations les plus vives et les plus affectueuses la part qu'il disait prendre, et que, d'après ses vues secrètes, il ne prenait que trop réellement au bonheur dont je jouirais par la possession d'Hen-

riette. Il poussait son atroce perfidie jusqu'à répandre de feintes larmes de joie, que ma crédulité recueillait avec sensibilité et reconnaissance. Il continua cet infâme jeu, jusqu'au moment où mon amante fut réunie avec moi. Il ne contribua pas peu à le hâter. Son caractère souple et insinuant l'avait mis assez avant dans les bonnes graces et même dans la familiarité intime du colonel. Celui-ci, d'après les ouvertures que Merinval lui avait faites, poussa l'honnêteté, ou pour parler plus juste, la perfidie, jusqu'à me prévenir sur la demande que je voulais et n'osais lui faire. Ce mot de perfidie vous étonne, mon cher et vertueux Duplessis. Hélas! les hommes sont en général si corrompus, si faux, si dissimulés, si prêts à tout sacrifier à leurs viles passions, que vous deviez être bien plus surpris si Merinval n'avait pas trouvé dans ce commandant un homme de sa trempe. C'est ici que j'aurais besoin d'appliquer un bandeau de glace sur mon front, pour vous tracer avec sang-froid toutes les noirceurs dont

certains êtres sont capables. Ils sont conformés comme vous et moi ; et cependant leur ame est si différente de la nôtre, qu'on serait tenté de la croire d'une toute autre espèce.

« Je suis instruit de la cause de vos chagrins », me dit un jour M. de Valincourt (c'était le nom du colonel). Le régiment est ici en garnison vraisemblablement pour quelque temps. Ainsi je puis vous accorder facilement un congé de quinze jours pour mettre à fin votre amoureuse aventure ; partez, preux et galant chevalier, ajouta-t-il en plaisantant ; mais, surtout, ne manquez pas d'amener votre infante. Je jugerai par vos succès, dans cette entreprise, de ce qu'on peut attendre de votre intelligence dans le métier des armes. Car je regarde l'amour comme une petite guerre, où l'on apprend à employer une ruse et une tactique, qui diffèrent peu de celles dont on fait usage dans des attaques plus sérieuses et plus meurtrières. Je n'ai qu'un léger reproche à vous faire, c'est de ne vous être pas adressé directe-

ment à moi, et de m'avoir fait prévenir par votre ami. Vous ne deviez pas douter du vif intérêt que l'état de votre cœur m'eût inspiré. Quoique le regret amoureux, en s'éloignant d'une maîtresse, m'ait toujours quitté dès la seconde poste, je sais néanmoins compatir aux peines qu'éprouvent ceux que je vois dépérir des langueurs de ce qu'on appelle une grande passion ». Je lui témoignai ma reconnaissance dans les termes les plus vifs. Et le soir même je partis pour m'approcher des lieux qui recélaient l'objet de ma tendresse. Quand je fus arrivé à une lieue de la maison de campagne de Madame d'Anglar, je fis arrêter ma chaise de poste dans un villag et j'envoyai un domestique, dont j'avais fait choix, prévenir Sélicour de mon arrivée. Ce tendre et généreux ami vola dans mes bras. Il se chargea d'avertir Henriette de toutes les mesures que nous venions de concerter ensemble, pour son évasion. Dans la nuit du lendemain, je m'approchai du parc à l'heure qui avait été convenue. Mon amante en sortit à-peu-près

au même instant, avec sa femme-de-chambre, qu'elle avait mis dans sa confidence, et qui ne voulut pas la quitter. Comment vous peindrai-je, mon cher Duplessis, cette scène touchante? Quel pinceau pourrait rendre ce mélange d'amour, de crainte, de joie et de douleur, cette grace mélancolique, cet ensemble de passions diverses, répandu sur toute la physionomie de l'aimable et tremblante Henriette? Avec quelle ardeur je la pris dans mes bras, et la transportai dans ma voiture! Le regret de quitter une mère chérie, l'idée de s'éloigner en fugitive du foyer paternel, cette honte timide que donne la pudeur, et la perspective douteuse d'un avenir qu'elle redoutait par un pressentiment, que ne pouvait vaincre toute sa confiance en moi, la faisaient fondre en larmes, et l'avaient rendue incapable de monter d'elle-même dans ma chaise de poste; il fallut l'y porter. Nous fîmes une telle diligence, que nous arrivâmes à Metz en peu de jours.

Le lendemain même de notre arrivée,

un prêtre que j'avais gagné d'avance nous unit secrètement aux pieds des autels ; et mon épouse se rendit ensuite à une maison de campagne que j'avais louée près de cette ville, n'osant demeurer avec elle dans Metz, par la crainte des poursuites que Madame d'Anglar pourrait faire, si nous ne parvenions pas à la fléchir. Nous lui écrivîmes, ou plutôt sa fille lui écrivit (car je n'aurais pu le faire sans me compromettre) dans le style le plus touchant et le plus respectueux. Nous fîmes mettre sa lettre à un bureau de poste très-éloigné de Metz ; et nous indiquâmes, pour nous adresser sa réponse, si elle daignait en faire une, un parent de M. Valincour, qui voulut bien se charger de nous la faire tenir, et en qui ce colonel nous dit que nous pouvions avoir une entière confiance. Henriette ne tarda pas à recevoir cette réponse. Elle fut foudroyante ; la voici, mon cher Duplessis.

LETTRE.

« Fille indigne de moi, l'aveu que j'exigeais de vous, et que je n'ai pu obtenir, vous eût rendu toute ma tendresse; et je me serais portée à couvrir l'humiliation où vous êtes tombée. Vous avez joint à une première faute un égarement encore plus criminel, et d'autant moins excusable qu'il a été réfléchi et prémédité. Vous n'avez pas craint de porter l'amertume et la mort dans le sein de celle qui eut le malheur de vous donner le jour. Je n'ai plus de fille; n'oubliez pas que vous n'avez plus de mère. Si vous osez m'écrire encore, vos lettres seront brûlées, sans être ouvertes. Je ne poursuivrai point votre infâme ravisseur, ainsi que les loix m'y autorisent; il m'aidera lui-même à vous punir. Tous les enlèvemens sont suivis de l'infidélité et du parjure. »

JULIE, *veuve* D'ANGLAR.

O Duplessis! ô vous à qui j'ai fait assez

connaître l'ame aimante et sensible de mon épouse, et cette piété filiale, ce respect profond, cette tendresse sans bornes qu'elle avait pour sa mère, vous jugerez aisément à quel point elle fut frappée d'une telle réponse. Je n'en fus pas moins altéré moi-même. Je regrettai vivement de ne m'être pas jeté aux genoux de madame d'Anglar, ou de n'avoir pas engagé sa fille à s'y précipiter et à lui tout avouer. Quand des enfans ont eu le malheur de tomber dans de certains égaremens, leur devoir et leur plus sûre ressource sont de recourir aux conseils et à la bonté toujours inépuisable de leurs parens. Quand même leur courroux paraîtrait d'abord inflexible, cette démarche ne contribue pas peu à le désarmer dans la suite. Et ne parvint-on pas même à le fléchir, on a du moins l'inestimable satisfaction de n'avoir pas à se reprocher un nouveau tort. Je renfermai ces sentimens en moi-même; et j'employai tous mes soins, je mis en usage tout ce que l'amour pût m'inspirer de plus tendre et de plus consolant, pour faire ou-

blier à mon amante l'impression douloureuse et profonde que cette lettre lui avait faite. Je me rendais assiduement auprès d'elle, toutes les fois que le service militaire me le permettait. C'était Merinval et Valincour qui m'avaient choisi la campagne qu'elle habitait; et c'était encore ces deux amis.... ces deux monstres, qui m'avaient procuré la connaissance du ministre qui nous avait unis. Je croyais ne pouvoir trop reconnaître tant d'obligations; et nous étions devenus inséparables. Plus j'ai réfléchi depuis à l'inconcevable aveuglement avec lequel je me livrais à leurs perfides démonstrations, et aux suites déplorables que leur société entraîna pour moi, plus j'ai senti combien les jeunes gens devraient être attentifs aux choix des connaissances qu'ils font avec une imprudente facilité, et à tous les dangers qui résultent de certaines liaisons. Hélas! (et j'en suis un triste exemple.) il suffit d'une seule mauvaise liaison pour pervertir le meilleur caractère, et pour nous précipiter dans l'abime de l'opp bre et du

malheur. J'échappai, il est vrai, aux sophismes par lesquels Merinval et Valincour tentèrent long-temps de m'entraîner à ma perte. La contagion de leur conduite et leurs discours captieux glissèrent sur mon esprit, et n'entamèrent pas mon cœur. Il n'en réussirent pas moins à me rendre le plus malheureux et le plus coupable des hommes.

Ils essayèrent d'abord de me conduire dans ces infâmes tripots, où l'on est assez insensé pour faire dépendre sa fortune et son honneur d'une carte ou d'un dé. Je dois, pour vous mieux faire connaître, mon cher Duplessis, tous les piéges dont j'étais environné, vous faire part du langage insidieux qu'ils me tenaient à cet égard. « Au tour d'un tapis verd, me disaient-ils, on peut faire un cours très-utile de bonne morale. Néanmoins nous ne vous conseillons pas encore de devenir joueur ; il faut une prudence consommée pour s'embarquer sur une mer si féconde en naufrages. Il est commun de rencontrer dans la société des femmes très-hon-

nêtes, qui ne se font pas un scrupule de tricher au jeu ; vous voyez qu'à plus forte raison, doit-il se trouver des hommes qui savent corriger la fortune dans les tripots publics, qualifiés pompeusement d'académies de jeu. Mais on peut s'amuser partout, de manière que la sagesse n'en murmure point. Contentez-vous d'être spectateur des transports, des fureurs, des accès de joie auxquels se livrent tour-à-tour les partisans de l'aveugle dieu du hazard; vous ne courrez point risque de périr avec les malheureux qu'il accable par ses caprices. Vous vous réjouirez en voyant les trésors qu'il prodigue à ses favoris ».

Je résistai à ces amorces ; mais je n'entrevis pas que leur double but était de s'approprier ma fortune et de réduire ensuite mon épouse par la misère où elle se verrait plongée à se séparer de moi, et à condescendre à leurs vues criminelles. Ainsi notre liaison n'en fut point altérée, et je n'en persistai pas moins dans ma fatale confiance à leur égard.

A peine échappé à ce premier piège,

on m'en prépara un autre d'une nature différente, et plus difficile à surmonter. Voici la manière dont ils s'y prirent ; car j'ai su depuis que l'un d'eux ne faisait pas une démarche, sans l'avoir auparavant concertée avec l'autre, afin de mieux assurer les coups qu'ils voulaient me porter. Valincour vint me trouver un matin, et voici la conversation qu'il me tînt. Elle est toujours restée gravée depuis dans ma mémoire, soit par la preuve qu'elle fournit du degré de folie et de perversité où l'homme peut se porter, soit par les suites cruelles qu'elle eut pour moi.

« J'ai toujours compté, me dit-il, sur votre amitié; et je ne doute point que vous ne me rendiez le léger service que j'ai à vous demander. Je ne vous dissimulerai pas que je me suis presque ruiné pour une femme si aimable, que je ne puis même regretter mes dépenses extraordinaires avec elle. Figurez-vous, (car je ne puis me justifier à vos yeux que par le portrait que je vais vous tracer de ses charmes) ; figurez-vous l'être le plus en-

chanteur, le plus étonnant qui existe dans la nature, vingt ans, la fraîcheur des roses, la taille des nymphes, un sein taillé dans le marbre, une blancheur égale à celle du lys, ou de la neige, une ame où respirent tous les sentimens, tous les feux, non de l'amour, mais ce qui vaut bien autant de la volupté; et par-dessus tout cela un caractère fait pour bannir à jamais l'ennui de la monotonie et de l'uniformité. C'est un vrai protée; le même instant la voit rire aux éclats, bouder, vous adorer, vous congédier, parler raison, sentiment, constance, revenir à la folie, et faire voir l'abus de ces grands mots, chanter, danser, avoir des vapeurs. Certes, il vaut mieux se ruiner avec des êtres aussi charmans, que de conserver sa fortune avec d'autres; je vous la peindrai mieux en vous communiquant une lettre qu'elle vient de m'écrire. Il est d'ailleurs nécessaire que vous la lisiez, afin que vous puissiez mieux entrer dans l'esprit de la commission dont je vous prierai de vous charger.

Lettre.

« Quoi ! un colonel, un jeune homme qui dit m'aimer, qui du moins aspire à se faire, ce qu'on appelle une réputation, Valincour commence à calculer auprès d'une jolie femme. Il va jusqu'à me menacer de me quitter. Eh ! depuis quel tems la mode a-t-elle cessé de se ruiner auprès des femmes ? Vous vous flattez de me résister ; mais je n'aurais qu'à bouder, qu'à vous faire interdire deux jours de suite ma porte, qu'à faire une rupture ou à recourir aux larmes : Eh bien ! sont-elles sûres ces armes-là ? J'en sais encore de meilleures que je garde par devers moi, pour en faire usage, s'il est besoin. Mais il est impossible que vous vous plaigniez sérieusement de la bonté que j'ai eue de desirer différentes choses qui vous ont appartenu, ou de vous engager à me faire de nouveaux présens. C'étaient autant de preuves que je voulais bien exiger de votre amour. Car enfin ce ne sont point de vains

transports, qui peuvent nous assurer que nous sommes aimées. Quel est celui qui ne brûle pas de posséder une jolie femme? Et quel est l'homme qui n'est pas enchanté, quand ce bonheur lui arrive? Mais payer par quelques libéralités des bonnes fortunes continuelles, c'est montrer d'une manière non douteuse, combien on est charmé de les obtenir; et à quel point on craindrait d'en être privé. Les soupirs, les complaisances sont des marques équivoques d'attachement. Si je vous avais moins aimé, j'aurais moins cherché à juger de vos sentiments par votre générosité. Remerciez moi donc des bagatelles dont vous m'avez fait hommage, au lieu de paraître me les reprocher, et surtout au lieu de les discontinuer. Il ne me serait point aussi flatteur de les recevoir de tout autre.

« Vas, je connais ton cœur; j'y ai lu par un moyen infaillible. Tu m'idolâtres comme je le desire; et beaucoup plus que tu ne le crois toi-même. Je ne crains point la rivalité d'une autre femme, même beau-

coup plus jolie. Il est un art de se rendre séduisante, de captiver invinciblement les hommes, de varier à l'infini ses charmes. Vos honnêtes femmes le possèdent-elles? Non, elles sont maussades, froides, et aussi ennuyeuses que la vertu qu'elles pratiquent ou feignent de pratiquer. Adieu, quitte-moi, sois inconstant, je t'en defie ».

CÉCILIA.

« Voici maintenant, continua Valincour, la réponse que je vais vous remettre pour elle. Je vous expliquerai ensuite la nature du service que j'attends de vous ».

LETTRE.

« Tu triomphes, belle et dangereuse enchanteresse. Je suis en effet ton esclave, quand je devrais être ton souverain, et te voir à mes pieds, redoutant mon inconstance et soumise à mes volontés, à tous mes vœux. Je vois qu'il est imprudent de badiner avec l'amour. J'avais cru ne for-

mer avec toi qu'une liaison passagère ; et me voilà plus tendre, plus passionné qu'un novice, qui soupire pour la première fois. Quelle est donc la cause de cet attachement extraordinaire? Serais-je amoureux fou de ta physionomie mutine, de tes yeux éveillés, lançant tous les feux du plaisir? Ou bien serais-je extasié de tes manières sémillantes, évaporées, de ces caprices qui te font paraître toujours nouvelle? Moderne Circé, tu m'enchaînes à ton char; tu m'enivres par tes faveurs. Je le vois, c'est la conformité de nos caractères, l'heureuse identité de nos principes; nous avons les mêmes goûts, les mêmes penchans, les mêmes vices séduisans, puisque le vulgaire leur donne ce nom. Je n'avais jamais été fidèle aux femmes; ta principale étude, aimable vice, douce enchanteresse, est de varier par les plaisirs l'uniformité pénible de la vie. Ma philosophie unique est de chercher tous les moyens, de me croire tout permis pour me rendre heureux. Tu ris des fous, des sages, du mal, du bien;

dans les accès de ma gaîté je me moque de tout, souvent de moi-même. N'abuse cependant pas de ton ascendant. Rends-moi ma perte agréable, prolonge mon délire ; prouve-moi qu'une espiègle, une aimable friponne, enjouée, boudeuse, caressante, est plus propre à notre bonheur qu'une dame *Honesta* ; qui, avec sa vertu, froide, grondeuse et farouche, n'est guère propre qu'à glacer nos sens, et nous faire haïr ce qu'elle appelle le sentiment. Tu as bien raison, aimable lutin, de me dire que je n'aurais jamais à ton égard la force de changer, et de m'écrire : *Quitte-moi, je t'en défie.* Non, je ne romprai jamais les liens de fleurs, dont tu m'entoures. Je ne connais aucune femme qui ait ta charmante vivacité, ton délicieux libertinage. A ce soir, belle et maudite enchanteresse, charme et tourment de ma vie. Combien l'air assoupissant du mariage, ou d'une liaison péniblement constante, est triste en comparaison de ta pétulance vive, légère, étourdie, déraisonnant avec esprit, et assez aimable pour

n'avoir pas le sens commun. Eh! qui ne préférerait la folie qui rend heureux, à la raison qui ne contribue qu'à notre malheur » ?

VALINCOUR.

« Il vous faut, mon cher ami, lui remettre cette lettre, et saisir cette occasion de la mettre à une épreuve qu'il importe à mon bonheur de faire. Je vous conjure au nom de l'amitié qui nous lie, de paraître épris de ses charmes, et de lui faire les offres les plus brillantes. Je ne me pique point de jalousie ; je n'exige pas de constance. Je quitte sans regret, et me vois quitter de même. Mais je veux du moins n'entrer en concurrence avec personne, pendant le tems de mon règne. Si je me ruine, je ne veux pas payer les violons pour un autre. Si je n'étais aussi sûr que je le suis de la sincérité avec laquelle vous me rendrez compte de votre entrevue, je ne m'adresserais pas à vous. Mais je ne doute point que vous ne remplissiez votre rôle avec tout le zèle d'un ami, et que vous

dessiliez mes yeux sur son compte, comme je dessilerais les vôtres, si vous étiez dans une pareille circonstance.

« J'étais, dit Bérenger à Duplessis, trop inexpérimenté et trop aveuglé par la reconnaissance que je lui devais pour le congé qu'il m'avait accordé, et tous les moyens qu'il m'avait procuré pour me réunir avec Henriette, pour soupçonner le piège qu'il me tendait, et le péril que j'allais courir. Je ne balançai pas à me rendre chez Cécilia.

Fin de la première Partie.

1195
100
1295



LES MALHEURS

DES

GRANDES PASSIONS.

Seconde Partie.

NOUVEAUTÉS qui se trouvent en nombre chez le même libraire.

Le second prix est pour être envoyé franc-de-port.

Nouveaux Dialogues des Morts entre les plus fameux personnages de la Révolution Française et plusieurs hommes célèbres, anciens et modernes, morts avant la révolution.

Suivis de plusieurs autres Dialogues entre des personnages *Vivants*, restés en France ou émigrés, et d'autres Interlocuteurs de différentes Nations sur les divers évènements de notre révolution, jusqu'au moment actuel, un vol. in-8°. beau papier et belle impression, l'exempl. 2 f. 50 c. franc-de-port 3 fr. 50 c. Le même in-12, 1 fr. 50 c. et franc-de-port, 2 fr. 25 c.

ROMANS DE FR. RIVAROL.

Isman, ou le Fatalisme, histoire persanne, ornée de deux figures, 2 vol. in-12, 2 fr. 50 c.; franc-de-port 3 fr. 20 c.

Les Amours de Lysis et de Thémire, dans l'île de Délos en 4 livres, 1 vol. in-12, avec une gravure, beau papier, 1 fr. 25 c. franc-de-port, 1 fr. 60 cent.

Mélanges de poésies agréables du même auteur, formant 1 vol. in-12, se vend avec les 3 premiers vol. 5 fr. Franc-de-port, 6 fr.

L'inconnu, ou misanthropie et Repentir, com. en 5 actes, et en vers, beau papier, et belle impression, in-8. 1 fr. 25 cent. 1 fr. 50 c.

Les deux Veuves, comédie en un acte et en prose, du même auteur, beau papier, in-8. 60 c. 75 c.

Les Victimes de l'amour et de l'inconstance, ou lettres de Mme. de Blainville, nouv. édition, 2 vol. in-18, fig. 1 fr. 1 fr. 50 c.

Trois (les) sœurs et la Folie guérie par l'amour, ou les heureux effets de l'amour filial, 4 vol. in-18, fig. 3 fr. 4 fr.

Charmes (les) de l'adolescence et de la jeunesse, ou les heureux souvenirs de l'âge mûr, 1 vol. in-18 fig. 50 c. 75 c.

OEuvres compl. de Vadé, nouv. édition, 6 vol. petit in-12, 6 fr. et 9 fr.





La foudre consuma cet autel qu'ils avaient elevé à l'Amour.

VIES, AMOURS
ET
AVENTURES
DE PLUSIEURS ILLUSTRES SOLITAIRES
DES ALPES,
OU
LES MALHEURS
DES
GRANDES PASSIONS.

PAR F. PAGÈS.

Seconde Partie.



A PARIS, et se trouve

AU DÉPÔT GÉNÉRAL DES BONNES NOUVEAUTÉS,

Chez LAURENS, J^E. IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

rue S. Jacques, N°. 32, vis à-vis celle des Mathurins.

Livres d'Éducation.

GÉOGRAPHIE Élémentaire, enrichie de l'histoire naturelle et industrielle des divers peuples de la Terre; précédée des Principes de la Sphère; avec trois Cartes représentant la *Mappe-Monde*, *l'Europe*, et la *France*, avec ses départements; divisée en deux parties; format grand in-12, bon papier; contenant près de 300 pages d'impression. br. 1 fr. 80 c. La douz. 18 fr. Franc-de-port, 2 fr. 50 c. la d. 24 fr. rel. en parch. et étiqueté, l'ex. 2 fr. la douz. 21 fr.

Principes Généraux et raisonnés de la Langue Latine, selon la méthode de Dumarsais, l'ex. 60 c. la douz. 5 fr. et franc-de-port, l'ex. 25 c. la douz. 7 fr.

Idem, rel. parch. l'exempl. 75 c. la d. 6 fr. 50 c.

Nouvelle Grammaire latine, élémentaire, du même auteur, in-12, 90 c. 1 fr. 25 c. la douz. 9 fr. 12 fr.

Manuel du jeune négociant, précédé d'un traité facile d'arithmétique, ou éléments du commerce sur la tenue des livres en partie double et simple; 1 vol. petit in-12, 1 fr. 1 fr. 25 c. la douz. 9 fr. 12 fr.

Aventures de Télémaque, nouv. édition, précédée du discours sur la poésie épique, augmentée de l'éloge de Fénélon, par Laharpe, avec une table raisonnée et hist. 2 vol. in-12, et 2 nouv. fig. 2 fr. 50 c. 3 fr. 50 c.

La vraie manière d'apprendre à parler, à lire et à écrire correctement la langue française, terminés par 35 quatrains, par ordre alphabétique, propres à inspirer le goût des devoirs et l'amour de la vertu, grand in-12, l'exempl. broché, 60 c. 80 c.

Idem, relié parch. 75 c. la douz. 7 fr. br. 5 fr. et 7 fr.

Tableau élémentaire et chronologique d'histoire ancienne, jusqu'à la fondation de Rome, pour l'instruction de la jeunesse, in-12, 60 c. 75 c. la d. 5 fr. et 7 fr.

Second livre de l'enfance, ou petite grammaire simplifiée. terminés par des petites fables à la portée des enfans l'ex. 20 c. 30 c. la d. 1 fr. 50 c. francò, la d. 2 fr

Nouveau théâtre sentimental, à l'usage de la jeunesse par Mme. de G***. *La mère en prescrira la lecture à sa fille.* 1 vol. in-8°, broché et étiqueté, 2 fr. 50 c. 3 fr

Roses (les) de l'éducation, ou variétés utiles et amusantes, 1 vol. in-8°. broché et étiqueté, 2 fr. 50 c. 3 fr

AMOURS

ET

AVENTURES

De plusieurs illustres Solitaires des Alpes.

Suite de l'Histoire de Bérenger.

BÉRENGER continua ainsi son récit : Bon et vertueux Duplessis, vous venez d'entendre une correspondance d'un genre assurément bien étranger à votre façon de penser, et à l'idée qu'on doit avoir même des hommes les plus légers et des femmes les plus dissipées. Quels principes ! Quelles mœurs ! Eh bien, vous allez voir la des-

cription d'une scène qui ne vous étonnera pas moins, et qui vous prouvera de plus en plus à quel point d'avilissement le vice et sa funeste logique conduisent de certains êtres, et à quels personnages dangereux j'étais livré.

Dans le nombre des belles personnes, dont les charmes et les galanteries faisaient le plus de bruit à Metz, Cécilia se faisait particuliérement remarquer. A parler d'elle sans partialité, il est certain qu'il est peu de femmes qui possèdent plus d'attraits. Quoiqu'elle n'eût alors que vingt ans, il y en a peut-être moins encore qui ayent fait autant d'usage de leurs charmes. J'étais instruit, d'après différentes conversations que Mérinval m'avait tenues à son sujet, de quelques évènemens de sa vie ; et, cependant, s'il faut tout avouer, deux ou trois affaires du plus grand éclat, cinq ou six qui en avaient un peu moins fait, et une douzaine qui en auraient pu faire, furent un préservatif à peine suffisant pour me garantir des séductions de cette dangereuse femme,

Je ne sais même, mon cher Duplessis, si j'aurais eu les forces nécessaires pour m'en défendre toujours. Quelque prévenu que je fusse contre elle; quelque mépris qu'on m'eût inspiré pour sa conduite; comme l'estime n'est pas nécessaire dans une affaire de pure galanterie, et qu'il est avec une jolie femme d'une certaine classe, bien des instans où elle est même nuisible, ou tout au moins embarrassante, elle savait si bien faire naître ces instans-là; elle y était si belle, si séduisante, qu'occupé des desirs qu'elle était faite pour inspirer, j'aurais fort bien pu me passer des sentimens qu'elle n'inspirait pas.

Je me rendis chez Cécilia, après m'être fait annoncer comme ayant à lui parler de la part de Valincour. Je ne sais si elle était prévenue de mon arrivée, et si le piége qu'on me dressait avait été concerté entre elle et le colonel. Quoiqu'il en soit, voici de quelle manière je fus reçu: Une femme-de-chambre m'introduisit dans la cham-

bre, et auprès du lit de sa maitresse; qu'elle me dit avoir eu une légère indisposition. Il régnait dans cet appartement si peu de jour, que j'y fus quelques instans sans rien distinguer; mais insensiblement mes yeux s'étant faits à cette obscurité; je fus frappé de l'assemblage de mille charmes, que le désordre du lit et la chaleur qu'il faisait exposaient à mes regards, sous un voile si léger, et ménagé avec tant d'art, qu'il en laissait très-peu à découvrir, quoiqu'il semblât fait pour les cacher tous. Je vous ai déjà dit que c'était une des plus belles femmes qu'il fût possible de voir. C'était tout l'éclat des blondes, réuni à tout le piquant des brunes. De grands yeux noirs, tels que la nature n'en a jamais formé de plus beaux, une peau éblouissante, une bouche de corail, un peu grande à la vérité, mais qui ne semblait l'être, que pour faire voir les plus belles dents du monde, des bras, des mains, une gorge admirable; telle était Cécilia. Elle connaissait trop tout l'effet

qu'elle pouvait produire, et cette femme artificieuse était trop exercée pour ne se pas appercevoir de toute l'impression qu'elle faisait sur moi.

Lorsque sa femme-de-chambre se fût retirée, et qu'elle m'eût fait asseoir auprès d'elle, elle débuta par m'entretenir de choses indifférentes. Je lui remis la lettre de Valincour; elle y jeta un coup-d'œil si rapide, qu'assurément elle n'eût pas le temps de la lire; et la posa ensuite nonchalamment sur son lit. « A propos, me dit-elle en se penchant vers moi, j'ai pour principe que les absens ont toujours tort. N'est-il pas bien malhonnête à moi de ne m'être pas encore occupée de vous, qui cependant, ajouta-t-elle en souriant, en valez certainement bien la peine? Parlez-moi vrai; auriez-vous jamais cherché à me voir, si Valincour ne vous y eût en quelque sorte forcé en vous chargeant d'une lettre pour moi ». J'avoue, madame, lui répondis-je, que n'étant pas connu de vous, je n'aurais pas eu cette har-

diesse. « Timidité charmante, me dit-elle, mais dont pourtant il faut vous corriger. Elle vous donnerait dans le monde un ridicule ineffaçable ». J'aurais pu aussi, répliquai-je d'un ton ému, et remplissant avec plus de vérité que je n'aurais cru le faire, le rôle passionné dont on m'avait chargé, j'aurais pu aussi craindre de perdre mon repos. « Mais savez-vous, reprit-elle avec un sourire encore plus engageant, que ce que vous me dites-là est très-galant, et aurait presque l'air de vouloir être tendre ». Et pourquoi ne le serait-il pas, lui demandai-je avec vivacité ? « Pourquoi me répliqua-t-elle ? parce que je suis fondée à croire que ce n'est pas votre dessein qu'il le soit. On dit votre caractère si singulier, si offensant même pour notre sexe pris en général. Mais, ajouta-t-elle en s'interrompant, voyant que ce reproche m'embarrassait, nous agiterons cela une autre fois à loisir. Je ne compte recevoir personne aujourd'hui; et vous ne me re-

fuserez pas, du moins je l'espère, de partager ma solitude ».

C'est quand on est déjà trop foible et qu'on devrait le plus craindre de le devenir davantage, qu'on le redoute le moins. Aussi acceptai-je, il faut vous l'avouer, mon cher Duplessis, sa proposition avec un air satisfait, que je me reprocherai éternellement, et qui lui fit augurer que je connaissais tout le prix de l'occasion, et que j'en saurais profiter. Ses avances étaient si claires qu'il eût fallu être stupide pour s'y méprendre, et ses manières si prévenantes, son négligé si voluptueux, son abandon si séduisant, qu'il eût fallu être de marbre pour n'y pas répondre. Je m'étais saisi de ses mains ; je les baisais avec ardeur. Un léger mouvement qu'elle fit en s'approchant de moi, m'ayant découvert de nouveaux charmes, me causa de nouveaux transports. Elle semblait les partager tous ; et se prêta à l'admiration qu'elle me causait pendant un assez long espace de temps, avec une

complaisance et un artifice infinis. Cependant, comme un reste de timidité, ou plutôt de combat intérieur que je me livrais à moi-même, commençait à la fatiguer, elle s'occupait très-sérieusement des moyens les plus propres à lui donner enfin le résultat qu'elle s'ennuyait d'attendre; et je dois dire à ma honte qu'elle était à l'instant de réussir, lorsque sa porte que je n'avais pas eu l'attention de fermer en dedans, s'ouvrit tout-à-coup, et l'on annonça Valincour. Il venait apparemment jouir avec elle de son triomphe, et s'assurer du succès de leur piège. Ma gaucherie, pour me servir des termes que j'ai entendus employer par mes deux faux amis, et par quelques autres officiers de leur trempe et de leur cotterie, avait prolongé excessivement la scène qui se passait entre Cécilia et moi; Valincour devait naturellement penser que je m'étais retiré depuis long-temps; ou peut-être ses droits sur elle ayant rendu cette maison comme la sienne propre, il entra quoiqu'on eût

pu lui avoir dit que j'y étais encore, afin de goûter le barbare plaisir de me voir pris dans leurs filets. Ce qui, suivant l'expression de ces messieurs, devait être infiniment plaisant pour lui, et produire ce qu'ils appellent une situation, un tableau.

Quoiqu'il vint, assurément contre son intention, très-à-propos pour me délivrer du danger que je courais, et que moi-même, au commencement de mon entrevue avec Cécilia, j'avais tant redouté, il est certain que mon premier mouvement en le voyant paraître, ne fût point celui de la reconnaissance. Il se serait aisément apperçu du trouble et du désordre où j'étais, si, sortant du grand jour, l'obscurité qui régnait dans l'appartement eût pu lui permettre de distinguer les objets. Cécilia, qui aurait dû partager mon embarras, ou plutôt en éprouver un bien plus grand, n'était seulement pas émue. Elle soutint d'un air libre quelques plaisanteries, plus piquantes que fines, que lui adressa Valincour. Elle y répondit d'une

façon si simple, joua si naturellement la malade, me prit sans affectation, et avec une audace rare, tant de fois à témoin des douleurs de tête excessives dont elle disait s'être plainte depuis que j'étais auprès d'elle, qu'elle parvint à lui persuader ou pour parler avec plus de justesse qu'il feignit de croire qu'aucun motif suspect n'avait prolongé si long-temps le tête à tête, où il venait de nous surprendre.

J'avais si peu d'usage des femmes, je les connaissais si peu, que j'avais cru que l'attendrissement de Cécilia m'avait réellement pour objet, et que l'artifice n'y avait aucune part.

Je n'avais point encore d'idée de ce qu'en général on appelle goût du plaisir. J'avais cru jusqu'à ce jour qu'il fallait nécessairement qu'il fût amené par l'amour. J'ignorais que cet amour étant devenu un sentiment très-rare, on était d'abord convenu, pour conserver une sorte de décence, qu'où se trouverait l'un, il suffirait de supposer l'autre; et que dans la suite

pour se délivrer encore de cette petite gêne, on avait conclu qu'il était inutile de rien supposer. Ce fut à cette femme que j'eus l'obligation de mes premières lumières à ce sujet.

Dès que je fus un peu remis du trouble que j'avais éprouvé à l'arrivée subite de Valincour, pendant que Cécilia donnait ordre qu'on ouvrit chez elle, je demandai au colonel s'il n'était pas étonné que j'eusse prolongé si long-temps ma visite en cette maison, et j'ajoutai qu'au sortir de là, je lui rendrais compte de ce qui l'intéressait. Il me répondit que ne m'ayant point vu paraître, il avait aisément conjecturé que j'étais encore avec sa maîtresse; qu'il n'avait pu résister au plaisir de nous venir surprendre; que les difficultés qu'on avait fait à la porte pour le laisser entrer, avaient beaucoup contribué à l'augmenter. « Si je comptais moins, continua-t-il en s'adressant à Cécilia, sur l'amitié de Bérenger, j'appréhenderais qu'il ne pût jamais me pardonner l'indiscrétion qui m'a fait

interrompre des moments si doux ». Bon, reprit-elle ironiquement, en est-il de ces moments-là pour un philosophe comme lui ? Je gage qu'en supposant que le hazard lui en offrit quelques-uns, il serait si embarrassé à les faire valoir, et délibérerait si long-tems sur l'usage que sa philosophie ou sa froideur lui permettraient d'en faire, qu'ils seraient écoulés mille fois avant qu'il en eût profité ».

Ce reproche qui tombait sur ce qui venait de m'arriver avec elle, joint aux agaceries les moins équivoques qu'elle fit en ma présence à Valincour, avec un front que rien ne pouvait faire rougir, un calme que ma vue même ne pouvait déconcerter, excitèrent dans mon ame une indignation et un mépris, que je ne pus ni réprimer, ni empêcher de paraître. « Vous avez raison, madame, lui répondis-je d'un air piqué ; un philosophe, puisque c'est le nom dont il vous plaît de vous servir, doit en effet être aussi singulier que ridicule dans ces moments où vous parlez,

sur-tout s'ils lui sont offerts par cette espèce de femmes, dont les desirs sont indépendants de tout sentiment; et que l'occasion seule, et non l'objet détermine ».
J'eus à peine achevé ces mots, qu'elle feignit de ne pas entendre le sens, comme je me disposai à sortir. « Eh! où allez-vous donc si brusquement, me dit-elle d'un ton naturel, et avec ce même sang-froid imperturbable qu'elle avait conservé depuis l'arrivée du colonel? N'avons-nous pas arrêté que nous passerions la journée ensemble »?

« Cela est vrai, lui dis-je; mais vous vous plaignez d'un si violent mal de tête, et j'ai si peu de recette contre ce mal-là, que n'espérant pas le guérir, je craindrais de l'augmenter. Alors, me trouvant à la porte de son appartement, je l'ouvris, et sortis sans attendre sa réponse. Valincour me suivit. Dès que nous fûmes dans la rue. « Il faut, me dit-il, que je vous exprime toute ma reconnaissance. Vous m'avez dégagé pour toujours d'une liai-

son qui eut ruiné ma fortune; comme j'ai vu que vous aviez la sagesse de vous posséder plus que moi dans des circonstances où je sacrifierais à une jolie femme toutes mes richesses, je crois pouvoir vous conseiller, sans vous exposer à aucun danger, de tirer parti de l'inclination que, même devant moi, on a marqué si clairement avoir conçu pour vous. Cécilia est très-aimable, et c'est toujours une bonne fortune qu'un jeune homme comme vous aurait tort de ne pas saisir. Mon amitié vous la cède sans peine; croyez-moi, rentrez faire votre paix avec elle; allez la sceller des doux baisers de l'amour ».

Je ne sais si un pressentiment secret commença en ce moment à m'avertir que le colonel était un homme d'un commerce dangereux, ou si le mépris que m'avait inspiré le dévergondage de sa maîtresse rejaillit sur lui; je lui répondis avec une froideur qui parut le frapper, que j'étais charmé d'avoir contribué à rompre des

liens qui ne me paraissaient ni fort honorables, ni fort doux ». Je le quittai en prononçant ces dernières paroles ; et je continuai de me rendre seul à mon poste, et d'aller m'enfermer dans ma tente pour réfléchir sur l'étrange scène, où je ne croyais être que simple spectateur, et où j'avais fini par devenir acteur, en me la rendant personnelle, lorsque, presque en quittant Valincour, un officier qui m'avait vu sortir de chez Cécilia, m'aborda avec tant d'empressement, que quelque desir que j'eusse d'être seul, je ne pus l'éviter.

Ce qu'il m'apprit, peint des mœurs si étonnantes, et malheureusement si communes dans un certain monde, et vous donnera sur-tout, mon cher Duplessis, une si juste idée du caractère d'une femme, qui n'a pas moins contribué que Mérinval et Valincour aux malheurs qui n'ont cessé de m'accabler depuis, que je ne croirai pas vous fatiguer par le récit de sa conversation. Cette anecdote servira d'ailleurs à

égayer un peu les sombres tableaux que j'aurai bientôt à vous tracer.

Cet officier avait aisément vu à mon air qu'il m'était arrivé quelque chose de désagréable. Jugeant, par la maison d'où je sortais, que Cécilia y avait quelque part, il me pria de lui dire au vrai où j'en étais avec cette femme, m'assurant que c'était moins par curiosité qu'il desirait le savoir, que par le plus tendre intérêt à ce qui me regardait. Je n'estimais pas assez cette femme, pour ne pas conter naturellement ce qui venait de se passer. « Quoi! me dit-il en souriant, vous avez été plus de deux heures avec Cécilia; et vous n'étiez encore qu'au début de votre rôle! Comment est-il possible que vous ne sachiez pas que c'est toujours par le dénouement qu'elle prétend qu'on commence avec elle? La modération de son procédé après le ridicule du vôtre, me ferait craindre qu'elle ne se ménageât le plaisir de quelque vengeance éclatante, si je n'étais en même-tems assuré que notre colonel, qui ne se

pique pas d'être aussi sentimental, ou, pour parler plus juste, aussi délicat que vous, ne lui a déjà tout fait oublier ».

» A propos de son peu de mémoire, continua cet officier, il faut que je vous conte une petite aventure, qui m'est arrivée avec elle, dans le commencement de son mariage. Je ne sais si vous étiez instruit qu'elle est veuve. Quoiqu'il en soit, le trait que je vais vous rapporter servira à vous développer son caractère, et à vous la faire mieux connaître. Mais comme le lieu où nous sommes convient mal à ce récit, venez chez moi; nous dînerons seuls; et nous pourrons nous entretenir en liberté. J'acceptai sa proposition; et lorsque nous fûmes chez lui, il commença ainsi:

» Quoique la conduite de Cécilia dispense, dit il, de certains égards pour elle, vous êtes cependant le seul à qui j'en ai parlé, et le seul a qui j'en parlerai jamais. Quelleque puisse être une femme; quelque tort qu'on ait à lui reprocher, je crois que le mépris est la seule vengeance

qu'en doive tirer un galant homme; et c'est, en conséquence de ce principe, la seule que j'aie voulu me permettre avec celle dont il s'agit. Au reste, continua-t-il, je suis peu surpris de l'impression qu'elle vous a fait; il est peu d'hommes qui puissent s'en garantir. Je n'en aurais peut-être pas été exempt moi-même, si mon respect pour les droits de l'amitié ne l'eût emporté sur le pouvoir de l'amour. Mais lorsque je connus Cécilia, qu'on appelle madame de Blainville, elle était engagée avec un de mes plus chers amis. Ce fut sur la fin de la première année de son mariage que le comte de Nérac avec lequel j'étais très-particulièrement lié, et qui vivait avec madame de Blainville, depuis environ quatre à cinq ans, me présenta chez elle pour la première fois. Elle avait alors à peine seize ans; parce qu'elle est, jugez de ce qu'elle devait être. Quelque jeune et quelque brillante qu'elle soit encore, la vie qu'elle a mené n'a pas laissé que de lui faire beaucoup perdre. L'art lui est de-

venu nécessaire ; il lui était alors inutile. Son ami qui avait un emploi dans les vivres, était alors à l'armée. Une blessure considérable que j'avais reçue l'année précédente, m'avait mis hors d'état de faire la campagne suivante ; je fus contraint de rester à Paris.

Le comte de Nérac, obligé d'en partir, et croyant avoir raison de se méfier de la constance de sa jeune maîtresse, me confia ses inquiétudes, et ne m'introduisit chez elle, que sous la promesse qu'il exigea de moi d'éclairer sans affectation sa conduite, et de l'en instruire. Me voilà donc chargé de surveiller adroitement Cécilia ! je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir combien ma mission serait difficile et fatigante à remplir.

Pour l'éclaircissement du fait où j'en veux venir, il est à propos que vous sachiez que M. de Blainville, son mari, était d'un âge avancé ; qu'il l'avait épousée par inclination ; qu'un mois après son mariage il avait été forcé de se rendre où son em-

ploi l'appelait, et où le service de l'armée l'a toujours retenu depuis ; que ce fut quatre ou cinq mois après son départ que le comte de Nérac fit connaissance avec elle ; et que ç'avait été, ainsi que je viens de vous le dire, lorsque son devoir le contraignit à la quitter, qu'il me la fit connaître. Par conséquent il y avait plus d'un an que Blainville n'avait vu sa femme. C'était un homme d'une naissance obscure, et qui avait fait une fortune rapide on ne sait trop comment. Il avait laissé son épouse sous la conduite d'une vieille tante, qui, peu scrupuleuse dans sa jeunesse, ne l'était pas devenue davantage dans ses derniers jours. Ainsi vous concevez qu'elle ne gênait en aucune façon sa nièce.

Depuis le départ du comte de Nérac, je voyais exactement celle-ci tous les jours. Un mois s'écoula sans qu'il arrivât rien d'extraordinaire. Mais au bout de ce temps, ayant été, pour je ne sais qu'elle affaire, plusieurs jours sans paraître chez

elle, j'en reçus un matin un billet, par lequel elle me priait d'y passer sur-le-champ; qu'elle avait la chose du monde la plus pressée et la plus importante à me communiquer. Il était à peine dix heures; je n'étais pas encore levé; je m'habillai à la hâte, et je volai chez elle, très-inquiet de ce qu'elle avait de si pressant à me dire.

Jugez de ma surprise, lorsqu'au lieu de la trouver au lit, où je comptais qu'elle devait être encore, je la vis étendue sur une chaise longue, dans un désordre qui se peut mieux imaginer que peindre. Représentez-vous cette figure que vous connaissez, avec environ cinq ans de moins et mille graces de plus, demi-nue; de longs cheveux noirs, qui étaient les plus beaux du monde, épars sur sa gorge et sur ses épaules, qu'elle avait presque entiérement découvertes; des larmes séductrices, que répandaient en abondance ces yeux divins, auxquels le plaisir seul semblait avoir donné le droit d'en faire verser.

Quelle était touchante dans cet état ! quelle me le parut !

Je ne sais trop ce que mon amitié pour le comte de Nérac serait devenue dans ce dangereux moment ; et s'il se serait encore trouvé pour lui quelque place dans mon cœur, si un redoublement de sanglots que ma présence parut occasionner à madame de Blainville, et la promptitude avec laquelle elle se précipita à mes pieds, n'eût fait céder le trouble qu'elle me causait, à la plus inquiète et à la plus vive surprise. Je m'empressai de la relever ; et la conjurai d'un air attendri, de m'apprendre la cause d'une douleur si extraordinaire.

Enfin, après les plus pressantes sollicitations de ma part, et les marques du plus vif désespoir de la sienne, elle me dit qu'elle était enceinte, et qu'elle croyait l'être de deux mois ; qu'elle me conjurait d'avoir pitié d'elle ; qu'elle était perdue pour jamais, et sans ressources, si je l'abandonnais.

Il n'était pas douteux que, dans sa situation, l'évènement devenait embarrassant, et paraissait même devoir être dangereux. Elle devait sa fortune à son mari, qui l'aimait, comme il est naturel d'aimer une très-jolie femme qu'on a épousée par amour, et avec laquelle on n'a encore vécu qu'un mois. De plus, Blainville avait la réputation de penser assez singulièrement, pour trouver non-seulement cette aventure désagréable, mais même pour être capable d'en punir très-sévèrement sa femme.

Comme dans le premier mouvement je ne fis point toutes ces réflexions, et que la première idée que m'avait fait naître l'extrême désolation de madame Blainville était la mort du comte de Nérac son amant, je me trouvai fort heureux d'en être quitte pour apprendre la nature du chagrin de sa maîtresse, que j'essayai de tranquilliser à ce sujet, en tâchant de lui faire prendre son parti sur une chose faite, et à laquelle je ne voyais point de remède. Ce-

pendant elle continuait de se désespérer; et je la vis si résolue de tenter les voies les moins permises pour s'affranchir de l'éclat qu'elle redoutait, que je lui donnai ma parole de penser sérieusement aux moyens de la tirer d'embarras. Je ne fus en effet occupé tout le jour qu'à imaginer des expédiens; pour y penser même avec moins de distraction, je rentrai chez moi, et me couchai de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Enfin, après y avoir bien rêvé toute la nuit, il me vint tout-à-coup dans l'idée de partir le jour même, d'aller à l'armée trouver le général en chef dont j'ai l'honneur d'être particuliérement connu, de lui dire naturellement ce dont il était question, et d'en obtenir que, sous quelque prétexte, il envoyât Blainville à Paris; sa femme se disait enceinte de deux mois; elle en avait encore sept à l'être. Cela suffisait, dans un cas pressé; et, quelque ridiculement exact que fût le mari, il n'était pas à présumer qu'il osât le paraître au point de regarder à cette légère erreur de calcul.

Je ne doutais pas que le général, qui sait si bien être galant, lorsqu'il n'est point question d'être brave, ne se prêtât volontiers à cet expédient. Vous ne sauriez imaginer combien je fus satisfait de l'avoir trouvé, et combien je m'en applaudis. Ayant passé une bonne partie de la nuit à le chercher, je m'endormis assez tranquillement, et si profondément que je ne me réveillai le lendemain matin qu'à onze heures. Fâché d'avoir perdu des moments que je croyais d'une si grande conséquence, je commençai à mon réveil par gronder mes gens de ne l'avoir pas avancé. Je me fis habiller à la hâte; j'envoyai louer une chaise de poste et chercher des chevaux. Et, ayant fait préparer tout ce qui était nécessaire pour mon voyage, à peine me donnai-je le tems de prendre quelque légère nourriture. Tout se trouvant prêt, je montai dans ma chaise pour me rendre chez madame de Blainville, prendre ses ordres pour son amant, et lui promettre bientôt son mari que je croyais pour l'ins-

tant celui de toute la France le plus souhaité.

Quelque diligence que j'eusse fait, il était près de cinq heures, lorsque j'arrivai à sa porte ; je me faisais le plus grand plaisir de lui annoncer mon départ, et le succès dont j'espérais qu'il serait suivi ; je ne doutais point de sa joie et de sa reconnaissance ; j'en jugeais par le désespoir où je l'avais vue. Heureux de la tranquillité que j'allais lui procurer, faisant éclater cet air content que donne la satisfaction d'une bonne action qu'on va faire, et plein de cette confiance qu'inspire un service important qu'on va rendre, je me présente pour la voir. Je parviens à son appartement ; on m'annonce ; et j'entre. Je fus un peu surpris au premier coup-d'œil, moi qui la supposais dans les larmes et la douleur, de la trouver au lit, il est vrai, mais si belle, l'air si tranquille, si riant, qu'il était impossible d'y appercevoir aucune trace de son affliction de la veille. Cependant, comme il était simple d'attri-

buer un si prompt changement à la légèreté naturelle de son âge, et à l'espoir que je lui avais donné, je n'y fis que peu d'attention.

Le devant de son lit étant occupé par quatre ou cinq femmes qui faisaient cercle autour d'elle, je passai dans sa ruelle, et me plaçant à son chevet pour en être mieux entendu, et ne l'être de personne : « J'ai trouvé, lui dis-je le plus bas qu'il me fut possible, l'expédient que je vous ai promis. « Quoi! me demanda-t-elle tout haut ». L'expédient, repris-je plus bas encore, que je m'étais engagé à chercher. « Je n'entends rien à ce que vous dites, reprit-elle en haussant davantage la voix». — Je vous dis, répliquai-je toujours du même ton, mais commençant à être étonné du sien, je vous dis que j'ai trouvé un moyen sûr de parer aux inconvénients que vous redoutez; que ce moyen est que je parte sur-le-champ pour l'armée du maréchal de Soubise; que je lui confie le secret de

votre état, et que je l'engage à envoyer ici votre mari ».

Madame de Blainville m'interrompit tout-à-coup par un grand éclat de rire. « En vérité, s'écria-t-elle en s'adressant aux femmes qui étaient auprès d'elle, rien n'est plus extraordinaire, je crois que monsieur est devenu fou ». Quoi! madame, lui dis-je, étonné au dernier point de cette exclamation, vous ne m'avez pas prié hier.... de rien du tout, continua-t-elle encore, il faut que la tête vous ait tourné ». Il est certain qu'il s'en fallut très-peu qu'elle ne me tournât dans cet instant. Mon air de surprise, d'embarras, de colère, au lieu de la confondre et de l'humilier, ne fit qu'ajouter à son indécente gaîté. Ses éclats de rire redoublèrent. Mais quelques plaisanteries que fissent les femmes, qui étaient présentes à cette scène, où l'on me faisait jouer un si sot et si ridicule personnage, me mirent bientôt au fait du dénouement de l'aventure, en me faisant entendre qu'il était vrai que madame

de Blainville s'était crue enceinte, mais qu'elle avait été rassurée sur cette crainte, depuis que je ne l'avais vue. Je me trouvai si indigné de son procédé qu'appréhendant ne pouvoir contraindre mon juste ressentiment, je sortis précipitamment de chez elle, et gagnai en toute diligence ma chaise de poste, dont tout le voyage se borna à retourner chez moi, plus outré de mépris et d'indignation, qu'il ne m'est possible de vous l'exprimer. Cécilia (car elle haïssait tellement son mari, qu'après sa mort elle n'a plus voulu être appelée de son nom), a fait depuis plusieurs tentatives pour renouer avec moi; mais toutes ont été inutiles.

Je tentai, au retour du comte de Nérac, s'il ne serait pas possible de le guérir de son amour. Je lui fis part de ce qui m'était arrivé avec sa maîtresse, et de quelques découvertes que j'avais faites sur sa conduite. Tout ce que je pus dire ne servit de rien. Le comte était amoureux de bonne foi; et peut-être du caractère dont

il est, le serait-il encore, si, au bout de quelques mois, Cécilia, fatiguée d'un amour trop constant et trop gênant pour elle, ne se fût chargée du soin de le guérir. Ce trait mérite encore de vous être raconté, il achève de la peindre.

Après la campagne, monsieur de Blainville revint à Paris; quoique ce retour fût, comme vous le pensez bien, très-peu agréable à son épouse, elle le reçut, selon l'usage, avec d'autant plus de démonstrations de joie, qu'elle en ressentait moins. Le comte de Nérac qui arriva dans le même tems que Blainville, et qui avait ébauché à l'armée un commencement de connaissance avec lui, chercha à la cultiver davantage à Paris. Il ne tarda pas d'en trouver l'occasion. Blainville eut des affaires à la cour, pour le paiement de ses entreprises dans les vivres. Le comte sollicita vivement pour lui, employa ses amis, et parvint à le faire payer. L'importance de ce service produisit tout l'effet qu'il avait eu droit d'en attendre. Blainville,

reconnaissant toute l'étendue des obligations dont il était tenu envers mon ami, s'attacha à lui; et ils devinrent inséparables. Les deux ou trois premiers mois de leur réunion furent heureux. Mais les plaisirs qu'elle procurait à Cécilia, étant toujours les mêmes, elle s'en ennuya et finit par s'en dégoûter tout-à-fait. Elle eut soin d'abord, sans cependant y mettre trop d'affectation, de fuir les occasions de se trouver seule avec le comte. Mais comme rien n'est plus difficile à éviter toujours, qu'un amant qui cherche sans cesse, quand elle vit qu'il rendait toutes ses précautions inutiles, elle eut recours pour s'en débarrasser, à d'autres expédients. Elle mit tout en usage auprès de lui, et fit valoir les craintes que lui inspirait son mari, le regret de le tromper, le repentir d'en avoir été capable, le desir de ne plus l'être. Toutes ces raisons furent sans succès; le comte traita les unes de chimères, les autres de sots préjugés, et continua ses assiduités accoutumées. Madame de Blainville, désespérée

de son invincible tenacité, essaya ce que pouvaient produire les hauteurs les plus déplacées, les caprices les plus ridicules. Mais son amant ne fit que s'en affliger, sans paraître l'aimer moins, et sans rien rabattre de sa persévérance.

Un jour entr'autres qu'elle avait plus d'humeur qu'à l'ordinaire, le comte de Nérac, se trouvant seul avec elle, hazarda de lui en demander la cause. « Je ne pense pas, répondit-elle avec aigreur, que je sois obligée de rendre des comptes ». Je pense encore bien moins que vous en deviez, reprit mon ami; mais la manière dont nous vivons ensemble, exigerait que..... si ce ton, interrompit brusquement madame de Blainville, ne vous convient point, tel qu'il est, comme je suis décidée à n'y rien changer, je vous conseille de prendre tel parti qu'il vous conviendra pour vous en consoler ». Voilà bien des fois que vous me le donnez ce dur conseil, reprit le comte d'un air affligé. — Si vous l'eussiez suivi dès la pre-

mière fois, repliqua-t-elle, je vous ne l'aurais donné qu'une. — Mais, madame, lui dit le comte en la regardant avec surprise, vous voulez sans doute éprouver ma tendresse. — Point du tout, reprit-elle froidement; je suis excédée de vous voir abuser de ma patience. — Oserai-je vous supplier, lui demanda avec douceur son amant, de vouloir bien m'expliquer ce que peut signifier cette phrase? j'avoue que je ne l'entends point. — Elle est cependant très-aisée à comprendre, repliqua-t-elle. Vos soins me gênent et m'embarrassent. Vous m'obligerez de ne plus m'en rendre, voilà le mot de l'énigme. — A merveille, madame, répondit le comte outré de dépit et de douleur. Mais il me semble qu'il y avait une façon plus claire et plus précise de me l'expliquer. Que ne me dites-vous simplement que vous ne m'aimez plus? — C'est, répondit-elle dédaigneusement, que cela paraîtrait supposer que je vous ai aimé ».

L'air et le ton dont elle accompagna

cette impertinente réponse, excita dans l'ame du comte un tel moment de fureur et d'indignation, qu'il s'en fallut peu qu'il ne s'oubliât, et qu'elle n'en ressentît les effets. Il se modéra cependant; et, renfermant en lui-même la rage dont il était possédé, j'ai encore, ajouta-t-il, une question à vous faire. Vous me paraissez, madame, être aujourd'hui si vraie, et les momens où vous vous avisez de l'être sont si rares chez vous, que, dans la crainte de n'en plus trouver, je ne veux pas laisser échapper celui-ci; dites-moi donc, continua-t-il en s'approchant d'elle, et en la fixant de la façon la plus offensante, puisque vous ne m'avez point aimé, à quoi suis-je, s'il vous plaît, redevable de ces précieuses faveurs dont vous m'avez accablé avec tant de bonté qu'elles ont surpassé mes espérances, et souvent même mes desirs? Quoi! ces transports si tendres, ce n'était point l'amour qui vous les inspirait? Quoi! ce n'est pas lui encore qui a fait naître et entretenu ce goût si vif

pour les plaisirs, que toute mon ardeur pouvait à peine satisfaire? J'ai connu assez de femmes pour prendre quelque idée de leurs caractères. Je sais qu'en général il en est très-peu de vraiment tendres; mais, je ne croyais pas que dans une circonstance semblable à celle où vous vous trouvez avec moi, il pût y en avoir qui osassent avouer ne l'être point du tout. Une liaison, quelle qu'elle soit, que le sentiment a formée, n'est qu'une faiblesse pardonnable, que les gens les plus scrupuleusement vertueux excusent; mais une liaison denuée de ces sentiments, n'est qu'un libertinage déshōnorant que les moins fondés en principes méprisent.

Blainville qui entra mit fin à cette singulière conversation. Il est certain que, pour peu qu'elle eût duré, le comte eût pu n'être pas le maître de son ressentiment. Cécilia, qui commençait à le craindre, fut, pour la première fois, sincèrement bien aise de voir son mari. Quant au comte de Nérac, dont la colère était montée au der-

nier point, il sortit précipitament dès qu'il le vit paraître, et vint chez moi, furieux, me raconter ce que je viens de vous dire. J'en fus peu surprise; et je renouvellai près de lui mes exhortations, pour l'engager à mépriser, et à oublier profondément sa maîtresse; il réussit sans peine à l'un; mais il parvint difficilement à l'autre. Cependant, après plusieurs tentatives, qu'il eut encore la faiblesse de faire auprès d'elle, voyant que rien n'était capable de la changer, il prit son parti, et la laissa se livrer à tous les travers dans lesquels elle ne tarda pas à donner, et qu'annonçait suffisamment cette première aventure. Le mari, comme c'est l'ordinaire, fut le dernier à en être instruit. Mais, enfin, ses yeux s'ouvrirent sur les désordres multipliés de sa femme. Il résolut de la faire sortir secrètement de Paris. Et comme il était natif de Metz, il la conduisit lui-même en cette ville; il la menaca, si elle continuait à faire parler d'elle, de prendre à l'avenir de plus grandes

précautions contre le déréglement de ses mœurs. Une maladie l'ayant quelque tems après conduit au tombeau, elle ne mit plus de bornes à son goût effréné pour le libertinage ; et elle eut plusieurs aventures d'éclat.

Telle est, ajouta cet officier, l'espèce de femme à laquelle vous vous seriez attaché. Jugez du tort qu'elle serait capable de vous faire dans le monde. L'estime ou le mépris, que mérite la personne aimée, rejaillit toujours sur celui qui aime ; et l'on nous fait également participer à ses vertus ou à ses vices.

Lorsqu'il eut fini son récit, je le remerciai de sa complaisance, et nous passâmes une heure ou deux à nous entretenir et à moraliser sur les femmes. Le soir venu, je me séparai de lui, si absolument guéri de l'impression momentanée que Cécilia avait faite sur moi, que je ne pouvais concevoir comment Valincour s'était passionné si long-tems pour elle ; et encore moins comment j'avais pu oublier un moment,

pour un objet aussi vil, une épouse adorée, et digne de fixer exclusivement tous mes hommages. Mon estime et ma confiance pour le colonel furent un peu refroidies ; mais je n'allai pas jusqu'à soupçonner tout ce dont il était capable. Mérinval et lui continuèrent à former, comme auparavant, ma société, et celle d'Henriette. O mon cher Duplessis ! comment peut-il se faire qu'il existe des hommes, qui dorment en paix sous le poids accumulé des crimes et des perfidies ? Je n'avais qu'un moment d'oubli et d'égarement à me reprocher, et je ne savais de quel front j'oserais aborder mon amante, mon épouse ! je n'avais pas même consommé mon erreur, et je me jugeais cependant très-coupable ! voyez comme le plus léger écart conduit à la dissimulation, au trouble de l'ame, et aux soucis rongeurs du remords ! comme une première faute altère notre sérénité, et commence à pervertir notre caractère ! Au lieu de voler auprès d'Henriette, avec une tendre impatience, avec le doux ra-

vissement qu'il avait coutume d'éprouver, j'aurais voulu, pour ainsi dire, reculer l'instant où je devais paraître à ses yeux. Je ralentissais ma marche ; confus, humilié, et repentant, je ne savais si, pour la première fois, je lui cacherais la démarche que je venais de faire, ou si je lui en ferais l'aveu. La crainte de lui inspirer des alarmes pour l'avenir, celle d'allumer peut-être dans son cœur le sentiment cruel de la jalousie, la honte d'avouer que j'avais pu me laisser un seul instant séduire par d'autres attraits ; enfin l'idée que cet aveu, même en la satisfaisant, lui causerait un moment de chagrin, et d'inquiétudes ; tous ces motifs réunis m'inspirèrent la résolution de lui laisser tout ignorer. Fatale résolution, qui me prouva qu'il n'est point dans certaines circonstances de petites fautes, que le plus léger manque de confiance entre deux époux, suffit pour entraîner les suites les plus funestes. Le mystère que je lui fis en cette occasion a presque seul causé tous les malheurs de ma vie, et les

siens. Je ne prévis pas qu'elle pouvait en être éclaircie par d'autres ; et j'aurais dû penser qu'il ne reste d'autre vertu à un cœur coupable, que celle d'avouer son erreur. Il est à présumer qu'alors mon épouse eût appris à se méfier du colonel, peut-être même de Mérinval, et qu'elle m'aurait ouvert les yeux sur leur compte.

Dans le triste récit qui me reste à vous faire, mon cher Duplessis, Mérinval et Valincour, que je ne dois jamais séparer l'un de l'autre, puisqu'ils n'ont cessé d'agir de concert pour consommer ma ruine, s'étaient proposés, ainsi que vous venez de le voir, de m'entraîner dans les plus grands égarements. Mon cœur ardent et susceptible des plus vives passions, l'inexpérience de ma jeunesse et ma confiance en leur fausse amitié devaient en effet leur persuader qu'ils réussiraient facilement dans un moyen aussi sûr de rompre le tendre accord qui régnoit entre Henriette et moi. Ils continuèrent pendant quelques tems à m'entretenir à différentes reprises des charmes de Cécilia, et à m'exagérer ses per-

fections. Dès qu'ils eurent bien reconnu que tous leurs efforts à cet égard étaient inutiles, le colonel imagina un nouvel expédient, dont je vous ferai bientôt connaître toute la perfidie. Mais comme mon épouse était sur le point d'accoucher, l'exécution de ce projet fut différée.

Cependant ils parurent l'un et l'autre changer de conduite. Valincour se montrait moins porté aux plaisirs et à la dissipation; Mérinval était aussi sombre et pensif qu'auparavant; on le voyait vif, gai, sémillant. Leurs visites et leurs assiduités auprès d'Henriette étaient plus prolongées. Ils disaient m'avoir l'obligation d'être presque devenus philosophes; ils ne concevaient pas comment ils avaient pu si long-tems se laisser abuser par des plaisirs trompeurs, par de brillantes illusions. Dans cet intervalle, mon épouse donna le jour à une fille qu'elle voulait alaiter elle-même. Bon et vertueux Duplessis, c'est ici que vous allez admirer toute la beauté de son ame, et à quel point

elle possédait toute la perfection du sentiment. « La mère qui nourrit son enfant, en est, me dit-elle, deux fois la mère ». Femmes insensibles au bonheur d'alaiter vos enfants, on vante votre bonté, l'aménité de vos mœurs; et, suivant moi, vous surpassez en férocité la louve même des forêts. La voit-on abandonner ses petits, comme vous vos enfants ? Quel spectacle plus attendrissant, plus auguste, plus propre à attirer toutes les bénédictions du ciel, que celui d'une mère, qui, reposant sur ses genoux son débile nourrisson, baise tendrement sa bouche enfantine qui lui sourit, et, lui présentant ses mamelles, lui donne une seconde fois la vie » ! Mais Valincour et Mérinval me persuadèrent qu'Henriette était d'une complexion trop délicate, pour lui permettre de s'abandonner à cet égard aux mouvements de sa tendresse pour sa fille. Je cédai à ce faux raisonnement. Mon épouse m'était trop chère, pour ne pas saisir avidement tout ce qu'on pouvait m'alléguer en faveur ou

sous le prétexte de sa santé ; et j'étais trop jeune pour savoir qu'une mère qui nourrit son enfant, non-seulement obéit au vœu le plus sacré de la nature, mais encore en est récompensée, en prévenant par-là une infinité de maladies et d'accidents, auxquels une femme est exposée, quand elle ne remplit pas ce saint devoir. Ma fille fut confiée à une nourrice, qui demeurait à peu de distance de la maison que mon épouse occupait.

Dès qu'Henriette fut entièrement remise de ses couches, le colonel nous dit qu'il ne pouvait se dispenser de donner une fête aux officiers du régiment, qui en avaient reçu une d'un autre régiment nouvellement arrivé à Metz. « Je l'aurais donnée plutôt, ajouta-t-il d'un ton plus galant, mais auquel il ne mit aucune affectation ; je l'aurais donnée plutôt, si je n'avais fait attention à l'état de votre épouse. Un bal où vous n'eussiez pas été, poursuivit-il en se tournant vers Henriette, mais toujours d'un ton léger et sans pré-

tentions, serait privé de son plus bel ornement ». Mérinval, qui était présent à cette conversation, s'étendit ensuite sur cette sorte d'amusement, soit pour en inspirer l'envie à mon épouse, soit pour prévenir les objections qu'il craignait peut-être que je ferais pour l'en détourner. « De tous les plaisirs de la société, dit-il, la danse est le plus innocent et le plus vif; on pourrait aussi ajouter le plus universel. Il satisfait à-la-fois les sentiments et les passions les plus habituelles de l'humanité; il offre en même tems les jouissances de la vanité, du desir de l'amour et de l'innocente volupté. Il entraîne, sans blesser la décence, un sexe vers l'autre; et il réunit la sagesse, l'honnêteté des bienséances à toute la vivacité, à tous les attraits des amusements les plus séduisants. On voit une brillante jeunesse, belle de toutes les grâces de cet âge, embellie de tous les trésors de la parure, de toutes les ressources qu'inventa l'art de plaire, établir, pour ainsi dire, dans les bals un

concours de séduction nouvelle. La beauté, les grâces, la légèreté, une teinte involontaire de desir et de sensibilité répandue sur toutes les physionomies, sont autant d'attraits puissans, de plaisirs purs et différens, auxquels on ne peut résister ».

La fête que donna le colonel, m'apprit, mon cher Duplessis, à envisager ces divertissements sous un tout autre point de vue. Je ne conseillerai jamais à un époux, à un père, de mener leur femme, leur fille à ces sortes d'assemblées. Un bal public accoutume peu-à-peu à l'impudence qui ne respecte rien. Là, tout concourt à perdre une femme honnête. L'éclat qui l'environne lui glisse doucement la vanité dans le cœur. Le modeste habillement qu'elle a porté jusqu'alors, et dont sa modestie se contentait, lui déplaira bientôt. La dépense qui gênera sa famille, ne la touchera plus. La dissipation commencera par lui rendre insipides, puis insupportables, les soins et la tranquillité du ménage. Ensuite elle lui inspirera le desir de bril-

ler, comme celles qu'elle a vu briller. Elle croira d'abord ne trouver qu'un plaisir innocent dans le regard et les hommages de ces hommes qui portent par-tout les mêmes vœux, la même froideur et les mêmes besoins. Peu-à-peu, ils feront plus que la flatter; et son époux sera précisément l'homme qu'elle ne pourra plus souffrir; sur-tout, si, guidé par une prudence craintive, ou un amour encore plus craintif, il essaye de la ramener à lui, et à ses devoirs d'épouse et de mère. Quand même il arriverait qu'elle y revînt, ce qui est certainement très-rare, elle n'en aurait pas moins travaillé à sa perte. La paix qu'elle retrouverait dans sa maison, lui semblerait une solitude profonde où elle sentirait souvent des regrets qui ne lui feraient point honneur, et des desirs qui ne serviraient qu'à la tourmenter; elle finirait infailliblement par se rendre malheureuse. O homme sage, ami des mœurs et des vertus qui honorent l'humanité, fais le bonheur de ton épouse; procure-lui les plaisirs

qui font *glisser doucement la vie.* Mais garde-toi bien de lui donner ceux qui, par une secousse trop violente, épuisent et ne laissent que l'amertume, ceux qui empoisonnent le bonheur et font mourir les vertus. Une honnête femme croit pouvoir répondre d'elle-même. Cette confiance l'honore sans doute; mais en même tems elle contribue à sa perte. Il vaudrait mille fois mieux qu'elle se défiât d'elle-même. Il est des impressions dont le cœur n'est jamais le maître, et le vice profite de tout. Qu'on me montre une femme dissipée, parfaitement vertueuse, et pour qui ses devoirs ne deviennent point pénibles. L'amour de la vertu est une fleur si frêle, que la moindre vapeur la flétrit, le moindre souffle la fait périr : ce que je viens de dire des bals publics, doit s'appliquer, à très-peu d'exceptions près, aux bals particuliers. C'est-là sur-tout qu'une fille prend des inclinations, et forme souvent des liaisons qui entraînent à des démarches, dont les moins déshonorantes, mais

non les moins malheureuses, sont des établissements disproportionnés, et formés contre le vœu de leurs parents. Une *Valse* enivrante a causé le malheur et la honte de plus d'une jeune personne *.

Ce n'est que depuis, mon cher Duplessis, qu'éclairé par une funeste expérience, j'ai fait les réflexions que je viens de vous communiquer. Henriette se rendit à la fête du régiment. Je l'y accompagnai. Je ne fus pas étonné de voir Valincour ouvrir le bal avec mon épouse. L'intimité avec laquelle nous vivions, autorisait cette préférence. Je regardai encore, comme une suite du même motif, ses attentions marquées pour elle, et son assiduité à la prier de lui permettre d'être son partner. Mais je fus très-étonné, lorsqu'il me fit prier par Mérinval de prendre Cécilia pour

---

* La Valse n'était pas connue à l'époque où remonte ce roman. Substituez à ce nom celui de toute autre danse.

danser. « Aucun officier ne se présente pour elle, me dit-il ; et Valincour, dont vous savez les motifs pour ne plus lui faire sa cour, est cependant fâché de voir qu'on la néglige ainsi. Il suffit qu'il donne cette fête, pour qu'il desire qu'aucune femme n'en sorte mécontente ». J'eus la faiblesse de n'oser refuser le léger service qu'on exigeait de moi. La danse fut à peine finie, qu'elle me dit avoir besoin de prendre quelques rafraîchissements. Vous savez que l'usage et l'honnêteté exigent qu'on accompagne sa danseuse en ces sortes d'occasions. On avait ménagé plusieurs petits cabinets, où l'on trouvait tout ce que le luxe et la sensualité pouvaient imaginer ou desirer. Cécilia, par une perfidie que je ne soupçonnai point alors, mais dont la suite des évènements ne tarda pas à me faire connaître le but, me retint assez long tems, en me faisant tantôt des reproches, tantôt des avances marquées. J'avais beau ne répondre aux uns, ni aux autres, pour abréger une entrevue aussi

pénible pour moi. La conversation n'en dura pas moins plus d'un grand quart-d'heure. Quand je fus rentré dans la salle du bal, je remarquai avec la plus vive satisfaction, que la petite absence que je venais de faire, n'avait fait aucune impression sur Henriette. Je lui trouvai le même enjouement, la même sérénité. La danse terminée, je me retirai avec elle; et il ne fut question entre nous que du goût et de la magnificence que le colonel avait déployés dans cette circonstance.

Mes ennemis avançaient rapidement vers leur but. Tous les piéges étaient dressés; tous les filets étaient tendus. Pouvais-je échapper à tant de trames criminelles, et si astucieusement ourdies? Mérinval commença par chercher à m'inspirer des soupçons éloignés sur la tendresse et la fidélité de mon épouse. La vie retirée que nous menions l'obligeait de les faire tomber sur le colonel. Comme il était d'accord en cela avec lui, cette considération ne pouvait l'arrêter. Il est inutile de vous dire

toutes les ruses, toutes les réticences perfides, tous les faux ménagements; enfin, toute l'adresse qu'il employa, pour rendre ses assiduités suspectes à mes yeux. Valincour, sans doute, pour le seconder, se livrait souvent avec chaleur en ma présence, et lorsqu'Henriette était absente, à des éloges excessifs de la beauté et du mérite de mon épouse; et Mérinval ne manquait pas de me faire ensuite remarquer ces exagérations. Jusqu'alors j'avais mis la plus grande confiance dans la vertu et la sagesse d'Henriette. Mais celle-ci me faisant de son côté l'éloge de la retenue du colonel, du respect qu'il mettait dans toutes ses attentions, et en général de la régularité de sa conduite, je commençai à ouvrir mon cœur aux plus noirs soupçons. « Il n'est pas vraisemblable, dis-je à moi-même, qu'un jeune homme aussi violemment épris, qu'il le fait paraître par le feu avec lequel il ne peut s'empêcher, même devant moi, de vanter ses charmes, observe avec elle une retenue et une circonspection si

rares ». D'après cette malheureuse idée, je soupçonnai une intelligence secrète entre mon épouse et le colonel. Mais je me réservai de les observer de plus près; et je ne témoignai rien, ni à l'un, ni à l'autre, des accablantes méditations auxquelles j'étais en proie; il ne dépendit cependant pas de moi de ne pas manifester une certaine humeur désagréable, une certaine inquiétude, toutes les fois que je me rendais chez mon épouse. Mais comme je connaissais son extrême sensibilité, je reprenais le plutôt qu'il m'était possible une apparence de gaîté et de satisfaction.

O mon cher Duplessis! quelle scène d'inquiétudes et de fourberies va s'offrir à vos regards! c'est avec des caractères de sang que je devrais vous la tracer. Je n'appris que long-tems après les tristes détails que je vais vous faire. Henriette reçut un jour la lettre dont voici une copie exacte.

Lettre.

« Je ne puis taire davantage, madame, l'affligeante découverte que j'ai faite. Elle vous intéresse trop, et votre bonheur, votre tranquillité me sont trop chers, pour vous laisser ignorer une chose que je me reprocherai éternellement de ne vous avoir pas apprise plutôt. Vous seriez tout-à-fait indifférente à mes yeux, que l'humanité seule me rendrait sensible à votre sort. Jugez donc, madame, vous qui m'inspirez un intérêt si tendre, que j'ai cependant tenu jusqu'ici constamment renfermé dans mon cœur, de la part que je prends à votre malheur. Non-seulement je vois votre mari vous marquer de la froideur, mais même il vous est facile d'acquérir des preuves de son infidélité. Vous ne pouvez tarder à être la victime de la prodigalité ruineuse, avec laquelle il paye les complaisances de son indigne maîtresse. Quelle situation douloureuse pour une

épouse, sur-tout quand elle réunit comme vous les grâces à la vertu! Comment se peut-il que M. Bérenger ferme les yeux sur le trésor qu'il possède; que l'inconduite le porte à se ruiner, à contracter à votre insçu des dettes embarrassantes dont je suis très-instruit; et qu'il accable de son indifférence et de son abandon une compagne aussi estimable? Que n'a-t-il les yeux et les sentimens de toutes les personnes qui vous connaissent? Il vous rendrait plus de justice; il ne chercherait plus hors de chez lui le bonheur. Je ne manquerais pas de lui faire sentir les torts dont il se rend coupable vis-à-vis de vous, et de faire mes efforts pour l'engager à changer de conduite. Mais il le prendrait peut-être sur un ton, qui pourrait exposer sa vie; car, pour la mienne, je serai toujours prêt à la sacrifier pour vous. Tout ce que mon amitié et mon zèle m'ont permis de faire, a été d'obtenir de Cécilia, en faisant usage des plus vives menaces, qu'elle ne le recevrait plus chez elle. Mais

il est tant de moyens de tromper la vigilance la plus active ! Quand deux amants veulent se joindre, les montagnes, dit un adage espagnol, se sépareraient pour leur ouvrir un passage. Votre époux s'est avili jusqu'à lui faire cadeau de son portrait; je le lui ai arraché des mains ; et je le joins à cette lettre. Vous vous rappellez, sans doute, que Cécilia est cette même danseuse, avec laquelle il valsa le jour de la fête du régiment, et avec laquelle il fit une assez longue et indécente disparition ».

Hélas! j'ai, madame, un coup encore plus sensible à vous porter. La connaissance de ce fait importe extrêmement à votre bonheur, et à l'état que votre enfant et vous, devez avoir dans la société. Mais les témoins qu'il est indispensable que vous entendiez vous-même, n'ont jamais voulu se décider à se transporter chez vous, par la crainte d'y être surpris par votre époux. Je n'ai pas même trop insisté là-dessus, parce qu'en effet s'il survenait dans un tel moment, il en résulterait une scène de

sang, que je dois épargner à vos regards et à votre sensibilité. Si vous voulez vous rendre demain à la ferme voisine, qui appartient à un honnête laboureur, nommé Charles, j'y serai sur les deux heures après-midi; les personnes dont le témoignage attestera ce que j'ai à vous révéler, s'y rendront à la même heure. Vous comprenez toutes les suites qu'aurait la moindre indiscrétion, auprès d'un époux qui s'en montre si peu digne. Au nom de votre intéret, de celui de votre fille, je vous conjure de ne lui donner aucun soupçon, et d'user de la plus profonde dissimulation jusqu'à demain. Vous serez libre après de tout dévoiler, même de me nommer. Car, je ne crains pas de me mesurer avec M. Bérenger, pourvu que j'aie auparavant prévenu les malheurs dont vous êtes menacée ».

Le colonel VALINCOUR.

En lisant le contenu de cette infernale lettre, vous avez peut-être été étonné,

mon cher Duplessis, que Valincour ait pu y joindre mon portrait, comme une preuve que j'en avais fait cadeau à Cécilia. J'ai su depuis qu'il l'avait fait faire à mon insçu. Vous n'ignorez-pas qu'il est des artistes à qui il suffit, pour saisir la ressemblance d'une personne, de l'avoir vue une ou deux fois. Henriette pouvait-elle, si jeune encore, ne pas succomber à des artifices si habilement combinés ? pouvait-elle se défendre du desir de connaître une chose qu'on lui annonçait comme très-grave, et comme importante, non-seulement pour elle, mais encore (ce qui dut sans doute l'affecter davantage) pour son enfant. Hélas! Valincour n'était que trop fondé dans ce qu'il avançait à cet égard. Mais j'étais la victime, et non le coupable.

Mon épouse, jusqu'au moment fatal qui devait consommer sa ruine et la mienne, me témoigna une certaine froideur ; et je remarquai un nuage de tristesse sur sa physionomie. Mais comme je connaissais son

extrême sensibilité, qui la portait souvent à la mélancolie, sur-tout lorsqu'elle songeait au malheur d'être séparée, peut-être pour toujours, d'une mère qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer tendrement, je ne cherchai pas à approfondir quelle pouvait être la raison de ce refroidissement pour moi. Tandis qu'elle se rendait au rendez-vous que Valincour lui avait indiqué (il y avait à peine alors deux heures que je l'avais quittée), Mérinval vint me trouver, et me dit : « J'ai long-tems balancé sur le parti que j'avais à prendre, dans une circonstance où sont également intéressés les deux amis les plus chers que j'aie au monde. Mais, quelque goût que j'aie pour le plaisir, le crime m'a toujours été en horreur. Je vais vous dévoiler ce qui pèse sur mon cœur; je vous ferai surprendre les coupables. Mais j'exige auparavant votre promesse la plus sacrée, votre parole d'honneur de ne compromettre ni vos jours, ni ceux de mon ami ».

A ce début sinistre, mes cheveux se

dressèrent d'horreur sur ma tête, et mon sang se glaça dans mes veines. Je sentis dans tout mon corps le frisson d'une sueur froide; et une pâleur mortelle couvrit mon visage. Mais bientôt mon étonnement et mon effroi se changèrent en violents et frénétiques transports de rage, lorsque, après m'être lié par serment à n'en venir à aucune voie de fait, il m'offrit de me faire surprendre Valincour avec mon épouse, dans une maison où rien ne pouvait l'appeller, si ce n'est l'intention la plus criminelle. Mérinval exigea encore que je le suivisse sans armes, et que je me laissasse absolument guider par lui. Je promis tout ce qu'il voulut. Je me prêtai à toutes ses vues; et me croyant déjà trop certain de ma honte, je le suivis moins comme un homme qui va pour venger son honneur outragé, que comme un criminel que l'on conduit au supplice. Il avait si bien calculé les moments, que nous arrivâmes dans un bois d'où l'on distinguait facilement tous ceux qui sortaient de la ferme du laboureur

Charles, que je ne tardai pas (et je ne mourus pas à l'instant de douleur!) à voir Henriette soutenue par Valincour.... Non, je ne vis rien; je m'évanouis, et tombai dans les bras du perfide Mérinval. Mes ennemis avaient combiné les choses avec une précision si infernale, qu'alors les personnages qu'on avait fait paraître devant mon épouse, étaient sortis de la ferme depuis plus d'un quart d'heure. Mais l'anéantissement de toutes mes facultés ne m'eût pas permis de les voir, quand même ils eussent été avec elle. Ce fut ce qui m'empêcha de remarquer l'abattement profond, et l'état non moins triste que le mien, dans lequel elle était plongée : remarque qui eut suffi pour me faire connaître que le rendez-vous d'où elle venait n'était pas de ceux que l'amour et la galanterie font donner ou accepter.

Quand j'eus repris mes sens, et que Mérinval m'eut traîné plutôt que ramené chez moi, je me mis, dès que je fus seul, à me promener comme un insensé dans

ma chambre, en criant à plusieurs reprises : « Se peut-il qu'il y ait tant de perfidie » ? Hélas ! j'accusais l'innocence même ; et j'étais bien loin de soupçonner toutes les noirceurs des vrais coupables. Eussé-je cru qu'en ce moment Henriette était en proie à des maux, à des déchirements encore plus affreux que les miens ?

Au milieu de la terrible tempête des différentes passions dont mon ame était bouleversée, je lui écrivis la lettre suivante.

Lettre.

« Le nœud du plus tendre amour qui nous liait l'un à l'autre, a été cruellement rompu. Et vous, infidèle et parjure Henriette, vous avez pu vous y déterminer ! O ciel ! quelle sera désormais ma misère ? Ah ! fallait-il que ce coup affreux me fût porté par celle que j'adorais de toutes les facultés de mon ame ? Mais je ne veux vous faire aucun reproche ; non, absolument aucun. Jouissez toujours, s'il se peut, d'un

bonheur qu'un époux qui ne cessera de brûler pour vous n'a pas eu en son pouvoir de vous procurer. Ma présence ne servira point à vous gêner, et à faire naître les remords dans votre ame. Lorsque vous lirez cette lettre, la dernière dont je vous fatiguerai, j'aurai déjà quitté, non-seulement le pays qui a été le théâtre de mon infortune, mais encore la France, pour aller terminer dans une solitude éloignée, ma misérable vie. Adieu, adieu pour toujours ».

BÉRENGER.

En même tems que je lui faisais parvenir cet écrit accablant, je reçus d'elle la lettre suivante.

LETTRE.

« VOTRE infâme conduite envers moi, monsieur, mériterait de ma part, non-seulement les plus sanglants reproches, mais même de recourir à la vengeance des

loix. Vous m'avez indignement abusée par un faux mariage. Le prêtre supposé qui s'est prêté à cette abominable action, les témoins qui vous ont secondé, m'ont eux-mêmes tout avoué. Moins vils, moins pervers que vous, ils m'ont témoigné un repentir et des remords.... étrangers à votre ame. Vous m'avez fait boire dans la coupe amère de l'infamie. Méconnue de mes amis, me méprisant moi-même, en exécration à ma vénérable mère, portant le dernier coup à son cœur trop tendre et trop sensible, couverte d'opprobre, abreuvée, et rassasiée de douleurs; voilà, perfide, ton ouvrage. Ou rends-moi les bénédictions et l'amour de mes parens, les jours sereins, la joie intérieure et le témoignage consolant d'une vie pure; rends-moi les deux seuls biens qui puissent rester aux misérables, la santé et le repos de la conscience; rends-moi l'honneur, l'état de mon enfant, le mien, ma gloire et ma jeunesse, ou plutôt oublie-moi à jamais. Jouis en paix du fruit de tes forfaits; coule des jours

tranquilles, si, toutefois, on peut être tranquille dans le crime. Continue de ramper aux genoux de celle qui t'a séduit, tandis qu'une mort prompte va me délivrer... Mais, non, loin de chercher à abréger mes jours, je supporterai mon humiliation, je l'augmenterai moi-même. O ma mère! je volerai au devant de vos justes reproches; je vous conjurerai de m'en accabler, de les renouveler à chaque instant; je tâcherai par un repentir constant et soutenu, par mes attentions les plus empressées, de vous rendre les ans et la joie que je vous ai ravis. Je consacrerai ce qui me reste de santé et de forces à consoler votre vieillesse, et à vous préparer une fin plus douce; je recevrai vos derniers soupirs dans l'amertume de mes embrassements; je verserai une larme pieuse sur votre tombe, et j'y pleurerai chaque jour les erreurs de ma vie. Oui, je vais cacher ma honte dans vos bras; je vais me prosterner à vos pieds. Est-il pour une fille d'autre asyle que les bras d'une mère? Vous ne me re-

pousserez pas de votre sein. Vous me punirez en juge irrité ; mais vous ne me renierez pas pour votre fille. Moins cruelle que l'ingrat qui m'a trompée, que le perfide qui m'a séduite, vous accueillerez ma fille. Quoiqu'elle soit devenue l'enfant du déshonneur et de l'infamie, son innocence aura des droits sur votre cœur, et vous ne l'envelopperez pas dans mon crime. Ma douleur aussi vous attendrira ; j'inonderai vos genoux de mes larmes ; le sommeil ne fermera plus mes paupières. Mais je porterai sans murmurer le fardeau de mon affliction, pourvu que tout se pardonne, que tout s'expie, et que ce soit le terme de mes égarements. Mes invocations ardentes au ciel fléchiront son courroux ; et mon langage de suppliante et d'affligée, le spectacle continuel d'une infortune faite pour exciter dans tous les cœurs la souffrante pitié, enfin mon déplorable abandon, ranimeront votre tendresse pour moi..... Et j'aurai encore une mère..... qui, moi, oser l'aborder ! de quel front me pré-

senterais-je à ses regards ?..... Ah ! malheureuse, mille fois malheureuse Henriette ! Sais-tu toi-même ce que tu vas devenir?.... Mais j'oublie dans ma douleur, que c'est à vous, monsieur, que j'écris. Les larmes doivent s'arrêter devant l'insensibilité; et les malheurs d'une amante, d'une mère, n'ont pas le droit d'attendrir un ingrat. Quelque parti que j'embrasse, vous ignorerez à jamais la destinée d'une femme et d'une enfant, sur lesquelles il ne vous reste aucun titre à reclamer ».

Henriette d'Anglar.

Si cette lettre m'était parvenue, ou si celle que je venais de faire passer à mon épouse, lui avait été remise, nous aurions vraisemblablement évité les maux qui n'ont cessé depuis de nous accabler. Mais Valincour avait à sa disposition tous les gens de la maison que Mérinval et lui m'avaient choisie pour elle. Ces deux hommes trop habiles, trop consommés dans le

crime et dans l'art d'assouvir leurs passions à quelque prix que ce fût, pour ne pas savoir que, si les explications ne font ordinairement qu'aigrir davantage deux personnes déjà désunies, elles finissent au contraire presque toujours par rapprocher et réconcilier les amants. Le colonel avait recommandé de lui remettre toutes les lettres qu'Henriette pourrait écrire, ou toutes celles qui lui seraient adressées. Cette infernale précaution de sa part fut la cause, ainsi que vous le verrez par la suite de ce récit, qu'elles m'ont été remises, quand elles ne pouvaient plus que redoubler mon infortune, en me faisant connaître toute la beauté de l'ame de mon épouse, et toute l'atrocité de mes ennemis.

Un cœur livré à toutes les fureurs des passions, n'est susceptible d'aucune des réflexions que la prudence pourrait suggérer dans des moments plus calmes. La certitude que je n'aurais jamais plus de bonheur à espérer dans ce monde, les

fers, la maladie, la mort, l'aspect du plus douloureux supplice, ne m'auraient pas causé la moitié du désespoir que me faisait éprouver le doute sur la constance et la fidélité de mon amante. Que dis-je ? je n'avais pas même la consolation de pouvoir douter. Ah ! si l'on savait à quelles fatales précipitations nous entraînent ces passions impétueuses, qui gouvernent si tyranniquement notre ame, on s'occuperait davantage du soin de les réfréner de bonne heure, ou du moins on formerait la sage et ferme résolution de ne pas suivre leurs premières impulsions dans les circonstances importantes de la vie.

Lié par la parole sacrée que j'avais donnée à Mérinval, je me déterminai d'autant plus volontiers à la tenir et à ne pas chercher à tremper mes mains dans le sang du colonel, que, dans l'horrible assurance où je croyais être de la perfidie d'Henriette, je jugeai qu'une telle femme ne méritait pas que je l'honorasse assez pour compromettre mes jours pour elle. Et en même

temps par une contrariété, qui ne paraîtra étrange qu'à ceux qui n'ont jamais violemment aimé, je préférais de vivre dans le motif de m'abreuver plus long-temps de la douleur que m'inspirait le regret de l'avoir perdue pour toujours. « Oui, disais-je, parlant à moi-même, je veux vivre, et dans une contrée lointaine, dans une île déserte, me livrer uniquement au triste bonheur, à la cruelle douceur de ne m'occuper que de mon aimable, de ma perfide Henriette. C'est une satisfaction dont son infâme conduite même ne pourra me priver, qu'aucun mortel ne pourra m'envier, et ne cherchera à m'enlever. Si j'avais eu mille cœurs, elle seule eût pu les remplir ». J'allai, mon cher Duplessis, jusqu'à me repentir d'avoir brisé, dans le premier accès de ma rage, le portrait qu'elle m'avait donné. Ce mouvement de fureur a été la cause, que je ne puis aujourd'hui le mettre sous vos yeux. L'aspect de tant de charmes vous eut porté à excuser davantage que vous ne le

faites peut-être, et l'excès de ma douleur, et les sombres transports dont je fus agité, et l'amour que je conservai pour elle, et qui semblait, par je ne sais quelle fatalité attachée aux amans, être alors d'autant plus vif, qu'elle me paraissait plus coupable et plus vile. J'avais été jusqu'à ce jour le seul être qui eut ouvert son ame aux doux sentimens de l'amour. Avant de me connaître, tout ce qui l'avait entourée n'existait pas pour elle. Je lui créai, pour ainsi dire, un cœur; j'offris à ses regards un monde nouveau, où tout flattait ses sens, parce que tout y avait rapport à moi.

Elle était aussi la première, la seule personne que j'eusse aimée. Nous avions concentré toutes les facultés de nos ames en un seul point, qui n'avait pour but que notre bonheur commun; dans cette précieuse espérance, nous goûtions la plus enivrante félicité, dont des mortels soient susceptibles. Au milieu de cette ravissante perspective, deux tigres à face humaine

plongent tout-à-coup le poignard de la plus dévorante jalousie dans deux cœurs, qui ne palpitaient que pour s'aimer. Ils nous enlèvent à cette sécurité, sur laquelle reposait le charme de notre vie. Leur perfidie atroce et combinée, leur donne sur la candeur de notre âge et la confiante simplicité de nos ames, le même avantage qu'à l'hôte assassin qui égorge pendant le sommeil ceux à qui il accorde une fausse et fatale hospitalité. Quelle situation, mon cher et sensible Duplessis, que celle d'Henriette et la mienne, depuis l'instant où Mérinval et Valincour eurent brisé le nœud qui nous unissait l'un à l'autre! nous aimant et nous détestant tout-à-la-fois, nous séparant et nous regretant sans cesse, tous deux innocens et tous deux malheureux, et tous deux livrés à des certitudes qui nous portaient à nous juger mutuellement coupables; tel était l'état déplorable auquel nous étions condamnés pour tout le cours de notre vie.

J'abandonnai le soin de ma gloire; je

désertai mes drapeaux; je ne voulus pas même aller donner le dernier baiser à ma fille. Je craignis que cette intéressante petite enfant, qui déjà annonçait devoir être un jour la vivante image de sa mère, ne m'attendrit en me rappellant tous ses charmes, et ne me fit abandonner la résolution précipitée, mais invariable, que j'avais prise de partir, sur-le-champ, pour Porto-Rico, ou pour l'île de Cuba. Je pris la poste, et j'allai, courant nuit et jour, jusqu'au premier port de mer, où je m'embarquai, quarante-huit heures après, sur un vaisseau qui faisait voile pour ces contrées. Je ne me souvins pas même d'écrire avant mon départ au fidèle et généreux Sélicour, à cet ami qui, dans la suite de mes aventures, vous fera voir jusqu'où peut aller l'amitié dans une ame élevée et sublime.

Tandis que le navire que je montais, fendait le sein des mers, et mettait entre mon amante et moi l'immense barrière de l'Océan, vous croyez peut-être, ô mon ami!

qu'elle était sensible à l'injure que j'avais faite à sa vertu. Ah! ce serait connaître bien peu l'inépuisable tendresse de son cœur. Soit par un amour qu'il ne dépendait pas d'elle d'étouffer, soit par un pressentiment secret que je n'avais pu me rendre aussi coupable que l'on me faisait paraître à ses yeux, dès que le premier mouvement de son indignation fût appaisé, elle se plaignit de m'avoir écrit la lettre qu'elle croyait m'être parvenue. Elle fut jusqu'à ne pas se croire offensée, même en me présumant criminel. Habile à me justifier, à se tromper elle-même, elle attribua son faux mariage à l'excès de mon amour. Elle pensa que, ne pouvant sans le consentement de sa mère en contracter un de plus solide, j'avais cherché à la tranquilliser, et à lui donner toutes les assurances, ou du moins toutes les consolations qui étaient en mon pouvoir. Son indulgence se portait jusqu'à ne regarder que comme l'écart d'un moment, comme une erreur inséparable de la fragilité humaine, la liaison où elle me croyait

avec Cécilia. Elle m'a avoué depuis que si, dans ces momens, elle eût pu s'imaginer qu'il lui fût possible de me rendre encore heureux, elle aurait volé sur mes pas, afin d'oublier auprès de moi l'outrage qu'elle croyait que je lui avais fait. O céleste bonté! que tu m'humilies à mes propres yeux!

J'ai besoin, mon cher Duplessis, de toute ma raison, de rassembler toutes les forces de mon ame, pour continuer le touchant récit que j'ai à vous faire, et pour vous détailler toutes les circonstances attendrissantes qu'elle m'apprit dans la suite, et qui seront éternellement présentes à mon esprit. Valincour fut quelques jours sans l'aller voir. Il voulut, sans doute, la rendre plus dépendante de lui, en lui faisant sentir davantage, par la solitude où il la laissait, l'abandon auquel elle était livrée. Peut-être aussi son intention fut-elle en même-tems de se rendre moins suspect à ses yeux, et d'acquérir d'une manière plus certaine sa confiance, en ne paraissant pas trop empressé à profiter de notre rupture pour la voir.

Cette conduite, après l'aveu qu'il avait fait de sa passion, ne pouvait que lui donner aux yeux d'Henriette une teinte de délicatesse dans les procédés, qui ne pouvait que lui plaire infiniment, et dont il espérait bien tirer parti.

Cependant Henriette, ignorant mon départ, et rendue à des réflexions plus paisibles, plus tendres, et moins défavorables pour moi, m'écrivit la lettre suivante.

LETTRE.

« N'était-ce pas assez d'avoir plongé une fois le poignard dans mon sein, et d'avoir méconnu un cœur auquel vous auriez dû rendre plus de justice ? Fallait-il encore me mépriser au point de n'avoir pas daigné répondre aux reproches que vous m'aviez mis dans la triste nécessité de vous faire ? Hélas ! j'aurais aidé moi-même à votre justification. Mon faible cœur eut volé au-devant de vos excuses, et leur eut prêté la vrai-semblance qui leur eut pu manquer.

Ingrat, je mêle votre nom, je porte votre souvenir, même dans la prière qui s'éleve du fond de mon ame devant le trône de l'Éternel. Je ne cesserai de vous confondre dans les vœux que je lui adresserai chaque jour, jusqu'au moment où le tombeau accordera à mes cendres une paisible et inviolable retraite. O Bérenger, comment avez-vous pu vous jouer ainsi d'une affection à laquelle je ne mettais point de bornes, et pour laquelle vous ne m'auriez jamais commandé de trop immenses sacrifices? Ai-je mérité cette humiliation de votre part? Une rivale!..... Aurais-je dû connaître jamais ce nom?.... Mais hélas! je m'oublie. Je ne voulais pas entrer dans ces détails affligeans. Savez-vous ce qui pèse le plus sur mon cœur? C'est que vous m'avez mis dans l'impuissance de pouvoir faire jamais votre bonheur. Je n'ai rien, il est vrai, à me reprocher; mais la femme à laquelle vous vous êtes livré, vous a fait connaître des attraits supérieurs aux miens; il faut bien qu'ils le soient, puisque vous

l'avez préférée. Elle vous a accoutumé aux charmes d'une coquetterie, qui ne pourra jamais être dans mes manières, parce qu'elle ne sera jamais dans mes sentimens. Oui, ce n'est point ma ruine que je pleure, ni la perte de ma félicité, c'est la destruction de votre propre bonheur, ou du moins le chagrin qu'il ne sera jamais dû à mes tendres attentions, qui me rendent à jamais infortunée. Le premier vœu que forma mon cœur lorsque je vous eus connu, a été de vous savoir heureux; j'y joignais celui de ne vous savoir heureux que par moi. Le second de ces vœux ne pouvant plus avoir lieu, l'autre sera le seul que formera ma bouche, même au lit de la mort. Je ne vous parle pas de mon enfant, de ma petite Julie, de cette innocente créature, que le malheur poursuit dès le berceau.... Les doux liens de la paternité ne devraient-ils pas suffire pour rendre les nœuds des époux à jamais inaltérables? Ne devraient-ils pas rapprocher les ames les plus divi-

sées, et faire le bonheur des plus indifférentes? N'est-ce pas le cas de tout pardonner, de tout oublier.... Ne trouvez-vous pas que la haine est un sentiment si pénible? N'éprouvez-vous pas comme moi un puissant besoin de bonheur, de réunion et d'amour?..... Mon cœur s'égare, je le vois; ma sensibilité m'abuse; elle me fait croire que je puis encore prétendre à votre souvenir. Puis-je donc ignorer qu'on peut espérer de parvenir à se faire aimer de celui qui n'a jamais brûlé pour nous; mais qu'on ne ramène jamais un cœur où l'indifférence a une fois succédé à l'amour? Ne m'accablez plus du moins de votre silence; que votre réponse soit pour moi le signal de ma vie..... ou l'arrêt de ma mort.

HENRIETTE D'ANGLAR.

Hélas! cette lettre ne m'aurait pas été plus rendue que la précédente, quand même je n'aurais pas été déjà parti. Vous vous rappelez, mon cher Duplessis, les

précautions que Valincour avait prises à cet égard ; mais elles étaient devenues inutiles. J'étais alors loin, bien loin de mon amante. Ne recevant aucune réponse de ma part, elle prit le parti d'aller avec Julie et sa nourrice, qu'elle avait engagée à ne pas la quitter, se jeter aux pieds de sa mère. Mais elle ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle n'était pas aussi libre qu'elle l'avait cru. Valincour recommença ses assiduités; et pour empêcher ce qu'il redoutait le plus, c'est-à-dire qu'elle se décidât à aller joindre madame d'Anglar, il lui fit d'abord entendre qu'il était plus prudent, avant d'exposer à un tel voyage la santé d'un enfant dans un âge si tendre, d'écrire pour s'assurer des dispositions où l'on était à son égard. Henriette suivit ce perfide conseil. Vous comprenez, cher Duplessis, que ses lettres étaient toutes interceptées : elle ne put recevoir aucunes nouvelles de sa mère. Elle écrivit à Sélicour, mais le même motif fit qu'elle ne fut pas plus avancée.

Cependant Valincour devenait chaque jour plus pressant. Voyant qu'elle ne répondait à ses attaques qu'avec le sérieux le plus glaçant, et que même elle ne lui dissimulait pas combien ses soins l'offensaient, il lui dit: « Seriez-vous assez cruelle pour payer ainsi l'amour le plus tendre? A ces mots, il se jeta à ses genoux; mais avec une grace qui attestait assez qu'il savait conserver tout le sang-froid possible dans la chaleur de ses passions. — Mais Valincour, lui dit-elle, que signifie tout ceci? Auriez-vous intention d'insulter à mon malheur? — Cruelle Henriette! pouvez-vous concevoir une telle idée? Je vous aime, faut-il que je le répète mille fois? Mes yeux, mon cœur ne vous le disent-ils pas assez éloquemment? Sans doute je perds ma raison; je suis incapable de maîtriser mes transports; mais qui peut vous voir, et se posséder »? En disant ces paroles, il baisa une de ses mains; dont il s'était emparé, se leva légèrement, et passa son bras autour d'elle. Elle fit tous ses efforts pour l'éloigner,

mais vainement. Pendant ce tems, il l'observait de cet œil qui desire et connaît le moment où l'on peut oser. Elle baissait la vue, ne disait rien, et était extrêmement rouge de surprise et des efforts qu'elle faisait. Sa rougeur et son silence furent interprêtés par Valincour, dans un sens favorable à ses vues. Il la pressa vivement entre ses bras; elle se plaignit de nouveau de son audace. « Voilà, dit-il en lui-même, une plainte qui semble m'annoncer un peu de résistance, pour rendre sa défaite moins humiliante, et en réhausser le prix à mes yeux, mais cela est dans l'ordre ». Comme il n'avait rien à répondre, il tâcha de lui fermer la bouche par ses baisers. Elle détournait la tête; mais par ce mouvement, elle lui abandonnait en quelque sorte son sein, en se penchant et essayant de détacher ses mains, qu'il avait jointes derrière elle; il pensa devoir répondre à ce qu'il croyait une invitation. Il imprima un baiser de flamme sur son sein. Cette hardiesse la mit dans

un trouble, une confusion, et dans de si vives alarmes qu'elle ne put qu'invoquer le ciel par ses larmes. Il continua de se livrer à ses transports; elle s'efforça de recouvrer la voix, pour lui en imposer; mais sa terreur l'avait affaiblie au point qu'elle ne put marquer toute l'indignation qu'elle ressentait; il en augura toujours pour le mieux; et il devint plus entreprenant. Le but de l'outrage n'était plus incertain. Elle se débattit vivement, tantôt en se plaignant; tantôt en implorant sa pitié. Mais le colonel ne tenait aucun compte de ses cris ni de ses prières. Quand un homme attaque une femme, il doute du succès. Le premier mot, le premier regard peut arrêter le cours de ses entreprises, et le tenir dans le respect. Mais si ce premier mot est dit sans fermeté, la victoire est décidée pour lui. S'il ne réussit pas, il n'en aura pas moins l'idée qu'il devait réussir; et la femme est déshonorée dans son esprit. Henriette avait trop de candeur, trop d'innocence, pour soup-

çonner d'abord jusqu'à quel point le colonel porterait la hardiesse. C'est ce qui fit qu'elle ne lui opposa pas tout de suite un ton aussi imposant, que celui qu'elle eut pris si elle eût pénétré dans toute l'étendue de ses intentions. Une ame aussi neuve et aussi pure que la sienne eut-elle jamais pensé qu'il y eût des hommes capables de vouloir ravir, à quelque prix que ce soit, des faveurs qu'on ne doit qu'obtenir ? Valincour ne douta plus qu'elle devait céder ; il la pressait plus que jamais ; elle se défendait de toutes ses forces ; mais il allait remporter un infâme triomphe, lorsque Mérinval entre tout-à-coup dans l'appartement. Tous les gens de cette maison étant dévoués à ces deux officiers, et Valincour qui n'avait pu prévoir l'arrivée de son ami qu'il n'attendait que trois heures plus tard, n'ayant pas défendu qu'on le laissât monter, celui-ci survint fort heureusement pour préserver Henriette du plus noir attentat.

Il faut vous expliquer ici, mon cher Duplessis, le motif qui avait amené Mérinval dans la maison qu'occupait mon épouse, et pourquoi il était venu beaucoup plutôt que le colonel ne pouvait le présumer. Ces deux monstres étaient devenus rivaux. Quoiqu'ils fussent convenus depuis long-temps entre eux, de se céder tour-à-tour leur victime, l'avantage qu'ils avaient eu de connaître, par une longue habitude dans notre société, toutes les perfections d'Henriette, leur avait inspiré une véritable passion pour elle. Je ne dis pas de l'amour. Ce sentiment ne s'unit point à tant de rage. Il ne commande point la férocité; et il serait plutôt propre à la désarmer. Leur passion les avait secrètement divisés; et chacun d'eux avait formé séparément le projet de tromper son complice, et de retenir pour lui seul la proie, dont ils se croyaient assurés. Dans cette idée, le colonel, destinant ce jour à triompher d'Henriette par adresse ou par violence, avait devancé l'heure où il avait accou-

tumé d'aller chez elle, et avait chargé Mérinval de différentes commissions relatives au régiment, afin de n'être pas surpris par lui chez Henriette. Mérinval avait de son côté mis tant d'activité dans l'exécution de ces ordres, qu'il avait eu le temps de voler auprès de mon épouse, avant le moment où Valincour s'y rendait ordinairement. Il croyait ce dernier parti pour aller voir un de ses amis à une campagne peu éloignée de Metz ; car il le lui avait dit ainsi ; et il fut on ne peut plus étonné de le rencontrer. Il n'eut pas de peine à s'appercevoir de ce qui venait de se passer entre Henriette et le colonel; et il se félicita intérieurement d'avoir empêché son rival de réussir dans son entreprise ! le dépit que Valincour ne put s'empêcher de laisser éclater sur son visage, prouvant clairement qu'il n'avait pas consommé son dessein. Henriette était trop agitée, trop effrayée pour démêler ce qui se passait dans le cœur et sur les physionomies de ces deux rivaux. Ceux-ci étaient d'ail-

leurs trop habiles et trop exercés dans l'art de la dissimulation, pour rien témoigner des divers mouvemens auxquels ils étaient en proie. Après avoir prolongé quelques minutes leur visite, ils sortirent ensemble; mais Mérinval mit sur la cheminée un billet, sans que son ami s'en apperçût, et fit signe à Henriette de s'en saisir: l'extrême émotion où elle était l'empêcha d'y faire attention; mais enfin, à mesure qu'elle se promenait dans sa chambre, en rêvant profondément à ce qui venait de lui arriver, et au parti qu'elle avait à prendre, elle apperçut cet écrit; et, quoique le dessus n'eût rien qui ressemblât à mon écriture, elle m'a dit depuis qu'elle s'était flattée qu'il pouvait venir de moi. Cette espérance le lui fit ouvrir avec empressement. Elle fut bien étonnée de voir qu'il lui était adressé par Mérinval, et d'y trouver les mots suivans.

Billet.

« Si vous voulez, belle et malheureuse Henriette, éviter le plus grand attentat, vous vous trouverez à minuit à la fenêtre de votre chambre qui donne sur la campagne. Ne vous flattez pas de pouvoir échapper par aucun autre moyen aux projets que Valincour a formés contre votre honneur. Les gens de la maison que vous habitez lui sont vendus depuis long-tems; et ils ont les ordres les plus précis de ne pas vous laisser évader. J'aurai une échelle toute prête pour favoriser votre fuite; et je jure par l'honneur, par-tout l'intérêt que vos malheurs m'inspirent de vous conduire auprès de votre respectable mère. Je suis instruit qu'elle n'a reçu aucunes de vos lettres, Valincour les ayant toutes interceptées. Songez qu'il n'y a pas un instant à perdre, et que l'objet le plus important pour vous est de vous arracher aux fers de votre tyran,

Vous serez libre après de votre personne et de vos démarches ».

MÉRINVAL.

Vous pensez bien, bon et vertueux Duplessis, que Mérinval n'était pas plus disposé que son infâme ami, à respecter l'infortune et la vertu de mon épouse. Il a avoué depuis que son intention était de la conduire, non auprès de madame d'Anglar, mais hors de la France, et dans un château, où il l'aurait tenue d'autant plus dans sa dépendance, qu'il n'était point habité, et que d'anciennes liaisons de libertinage avec le propriétaire ne lui permettaient pas de douter qu'il ne l'autorisât à y demeurer quelque tems. Il lui avait déjà écrit; et il comptait qu'à son arrivée au château, le concierge aurait déjà reçu l'ordre de lui obéir, comme à son vrai maître.

Henriette tomba à cette lecture dans un accablement, un désespoir bien difficiles à peindre. Elle pensa après mille

idées différentes qui se succédèrent dans son esprit avec une rapidité inconcevable, que son premier soin devait être en effet de s'évader d'une maison où sa vertu n'était plus en sûreté ; que lorsqu'on n'a que le choix des dangers, il faut commencer par éviter le plus pressant. Ainsi elle se décida à suivre le parti que lui présentait Mérinval, se proposant de se soustraire à ses mauvaises intentions, s'il manquait à la promesse qu'il lui faisait de la ramener auprès de sa mère. Elle se flatta encore qu'elle pourrait invoquer l'appui du premier voyageur qu'elle rencontrerait ; ce n'est pas qu'elle crût son nouveau protecteur aussi scélérat qu'il l'était en effet. Sa belle ame se reprochait même ses soupçons à son égard ; mais la conduite du colonel avait ouvert son cœur aux tristes angoisses de la défiance.

A l'heure convenue, Mérinval se rendit sous la fenêtre de mon épouse, appuya contre le mur l'échelle dont il s'était muni, et l'ayant soutenue dans ses bras,

l'aida à monter dans sa chaise de poste. Le pays de Metz étant une des frontières de la France, il fut en peu de tems en pays étranger. A peine Henriette connut qu'on la trompait, et qu'on prenait une route toute opposée à celle qui devait la conduire auprès de sa mère, qu'elle voulut se précipiter hors de la chaise de poste, et appeler du secours par ses cris. Mais Mérinval eut la férocité de lui fermer la bouche avec un mouchoir, et de la menacer de la dernière violence, si elle faisait de nouveaux efforts pour s'évader, lui protestant au contraire qu'elle éprouverait de sa part la conduite la plus respectueuse, si elle ne faisait plus d'inutiles tentatives.

Au moment où Mérinval, déjà hors de nos frontières, se croyait sûr de sa proie, une roue de sa voiture vint à se briser. Il fallut s'arrêter, et envoyer au plus prochain village pour trouver des hommes en état de la raccommoder, ou d'y mettre une autre roue. Un paysan vint,

suivi d'uu de ses fils, et promit de réparer ce qui était brisé. Quelle fut sa surprise lorsqu'Henriette, à qui son oppresseur n'osait devant ces hommes tenir la bouche mûrée, leur cria de toutes ses forces. « Si vous connaissez le prix d'une bonne action, sauvez l'honneur d'une infortunée, sauvez la vie à une mère ». Son expression était si touchante, son visage tellement silloné de larmes, mais à travers lesquelles ses charmes se faisaient encore distinguer; et Mérinval pâlit et changea si subitement de couleur, que le fils du paysan, jeune homme très-robuste, et d'une sensibilité rare dans cette classe, ne doutant pas du crime de cet officier, et appercevant qu'il se disposait à s'armer de ses pistolets, le saisit d'une main vigoureuse, et fit signe à son père de s'emparer de ses armes. Le postillon ne crut pas devoir exposer ses jours pour un homme de qui il n'avait plus rien à attendre; car il avait reçu d'avance la récompense qu'il lui avait promise pour le seconder. La crainte de se trouver en-

veloppée dans les suites que pourrait avoir cette affaire lui fit demander l'agrément de s'en retourner avec ses chevaux. Les paysans, charmés de se débarrasser d'une personne qui eût pu secourir Mérinval, permirent d'autant plus volontiers à ce conducteur de se retirer, et de faire suivre ses chevaux, qu'il n'y avait pas plus de quatre à cinq cents pas de cet endroit au village voisin; ils forcèrent Mérinval à les y suivre, et le conduisirent, ainsi que sa victime, dans leur ferme. Dès que Henriette se vit en sûreté, ses terreurs se dissipèrent peu-à-peu. Elle offrit une bague d'un grand prix à ses libérateurs; mais ils s'en tinrent presque offensés, et ne voulurent jamais l'accepter. Les deux paysans voulaient livrer Mérinval à la justice, ou le ramener, pieds et mains liés, à son régiment; mais mon épouse, étrangère à tout sentiment haineux et vindicatif, les conjura de lui faire grace. « Quelques criminelles que fusseut ses intentions, quelques atroces qu'ayent été ses procédés à

mon égard, je dois néanmoins reconnaître que, sans lui, je serais encore au pouvoir d'un être également perfide et barbare ». C'était ainsi que cette ame céleste trouvait encore un motif de bienveillance où tout autre n'eut respiré qu'une vengeance implacable.

Mérinval se hâta de profiter de la liberté qu'on lui laissa de s'en aller. Il crut pouvoir rejoindre son corps, et il se flatta même de persuader au colonel par la promptitude de son retour, qu'il n'avait contribué en aucune façon à l'évasion de Henriette. Ce plan était assez habilement combiné. Mais quel scélérat peut se flatter d'une impunité continuelle? La vengeance du ciel est lente, mais elle est sûre. S'il la retarde quelquefois, c'est pour donner le tems du repentir, ou pour appesantir davantage les traits de sa justice, si nous continuons à nous endurcir dans le crime. A peine Mérinval eut fait deux lieues sur le territoire de France, qu'il se trouva en présence de Valincour. Celui-ci n'eut pas

été plutôt instruit par les gens de la maison où il détenait Henriette, qu'elle venait de s'évader, que ne doutant point que ce fut avec le secours de Mérinval, il se mit lui même à sa poursuite. Le rencontrer, fondre sur lui l'épée à la main, en lui criant de se mettre en défense, et le blesser mortellement, fut l'affaire d'un moment; mais il reçut lui-même un coup si dangereux que le domestique, qu'il avait fait suivre avec lui, fut obligé d'aller chercher du secours dans ce même village où était en ce moment mon épouse. Le hazard voulut, ou plutôt le ciel permit que le valet-de-chambre de Valincour s'adressât au même fermier, qui avait si généreusement protégé Henriette. Ce bon paysan se transporta aussi-tôt, avec son fils, à l'endroit où s'était livré le combat dont je viens de vous parler. Ils aidèrent à arrêter le sang qui sortait des plaies que le colonel avaient reçues, et à le conduire, au moyen d'un brancard d'osier, jusques à la ferme.

Quel fut l'étonnement d'Henriette, lorsqu'elle vit arriver un de ses persécuteurs dans un état d'agonie, et qu'en même-tems elle apprit que l'autre avait été tué? et que ses oppresseurs avaient ainsi concouru à faire tomber mutuellement sur leur tête, tout le poids de la vengeance divine. Elle ne put s'empêcher d'éprouver d'abord un certain frémissement, quoique Valincour ne fut plus à craindre pour elle, de se trouver sous le même toît que lui. Mais son ame naturellement douce et compatissante sentit bientôt la pitié succéder à la haine, lorsqu'on lui dit qu'un chirurgien qu'on venait d'appeler, avait jugé la blessure du colonel mortelle. Ce sentiment humain et bienveillant fut porté à son comble, au moment où ce misérable, qui touchait à son heure dernière, la fit prier de passer dans sa chambre, non pour lui accorder son pardon, (il s'en reconnaissait indigne,) mais pour qu'elle pût recueillir, tandis qu'il en était encore tems, les aveux importans qu'il avait à lui

faire : aveux dont dépendait, lui fit-il dire, sa réunion avec son époux. Quel spectacle pour la sensible Henriette ! Jamais je l'oublierai, mon cher Duplessis, le tableau qu'elle m'a fait depuis, de l'état affreux où les reproches de sa conscience avaient mis Valincour. Oh ! que le vice se montre sous un aspect effroyable snr le lit de la mort ! Une sueur froide, excitée par le cruel remord, coulait de son corps ; elle eut à peine, m'a-t-elle raconté, mis le pied dans sa chambre, qu'en se tordant horriblement les mains, il s'accusa lui-même. Il lui fit avec la voix rauque et hâletante du désespoir, le récit de toutes les infernales manœuvres qu'il avait concertées avec Mérinval. Il lui remit un porte-feuille où étaient toutes les lettres ou copie de lettres, que je vous ai lues. Voilà comme j'ai été instruit de tous les détails que je vous ai circonstanciés. Hélas ! celui que j'ai à y ajouter est peut-être encore plus douloureux pour moi. « Non-seulement, dit cet homme mourant à mon

épouse, je suis coupable d'avoir pu concevoir la pensée de perdre deux jeunes personnes aimables et vertueuses, unies par les plus tendres liens, mais encore j'ai un plus grand forfait à me reprocher. Vous fûtes à peine disparue avec le scélérat que je viens d'immoler, que, plus scélérat encore que lui, je résolus de me venger de la préférence que je croyais que vous lui aviez donnée volontairement sur moi, en vous enlevant votre fille. Je fis retirer la petite Julie des mains de sa nourrice, au moyen d'un billet écrit de votre nom. Cette femme ne pouvant soupçonner que personne eut intérêt à vous ravir votre enfant, et qu'on put porter la perfidie au point de supposer votre écriture, (idée due à la corruption de nos villes, et heureusement presque inconnue des simples habitants de la campagne), la remit à une autre nourrice, dont l'or m'avait assuré le secret et le plus absolu dévouement. Cette nourrice demeure à...... Le colonel, dont la voix s'était considérablement

affaiblie, soit par ses horribles souffrances, soit par le récit non moins horrible qu'il venait de faire, et qu'il avait même été obligé d'interrompre souvent, n'en put dire davantage; et le plus important de tous ses aveux expira dans une longue léthargie, qui fut suivie de sa mort.

Je laisse à la sensibilité profonde de votre ame, compatissant Duplessis, à juger de la désespérante situation où se trouva mon épouse; à apprécier toutes les angoisses d'une femme séparée, peut-être pour toujours, d'un amant qui n'était, il est vrai, uni avec elle que par un faux mariage, mais qu'elle reconnaissait avoir été le premier trompé à cet égard par les deux faux amis qui avaient surpris sa confiance; enfin je laisse à votre cœur à se peindre l'inexprimable désolation d'une mère qui ne sait où retrouver son enfant, qu'on vient de lui ravir. La froide main de la mort parut s'être étendue sur elle. Presque aussi immobile que le cadavre dont elle ne pensait même pas à s'éloigner, on fut

obligé de l'entraîner loin d'un objet aussi peu fait pour ses regards, et de la porter dans une autre chambre. Là, dès qu'elle eut repris ses sens, et qu'elle fut rendue à elle-même, c'est-à-dire au désespoir et à la douleur, elle prononçait tour-à-tour, avec l'énergie et l'accent d'une ame nâvrée, le nom de Julie et le mien. Dans l'obscurité sur-tout de la nuit, et lorsqu'elle entendait le vent mûgir sourdement dans les cîmes balancées des pins, dont le village était environné, elle mêlait sa plainte à celle des aquilons; elle eut voulu allier, pour ainsi dire tout son être avec les tempêtes, déchirer les nuages des cieux, et périr avec l'univers dans la destruction commune de la nature.

Ses yeux se refusaient aux larmes dont le débordement eut dû la soulager. Sa poitrine était trop oppressée; et ce n'était qu'à de longs intervalles qu'elle parvenait à exhaler un pénible soupir. Quelque fois elle reportait un douloureux regard, vers ces jours de notre bonheur, où elle s'ima-

ginait pouvoir goûter un imperturbable bonheur sur la terre : (hélas ! j'étais alors comme elle dans cette douce erreur.) « La vertu, s'écriait-elle, et la félicité qui animaient mon ame, étaient également le partage du seul mortel pour qui j'ai senti palpiter mon cœur. De quelle volupté n'ai-je pas joui près de lui ? Moments trop rapidement échappés, qu'êtes-vous devenus ? Raison, sentiment, imagination, tout alors concourait à dorer mes beaux jours, et à pénétrer tous mes sens de la plus inexprimable joie ; et cela pour aussi loin que ma vue pouvait se porter dans l'avenir. Le tems était trop court pour mon bonheur. Grand Dieu ! comment se peut-il que je vive encore, lorsqu'après avoir goûté un tel excès de félicité, je sais maintenant que je l'ai perdue pour toujours ? Fallait-il que je fusse un instant heureuse pour boire, pendant tout le tems de ma vie, dans la coupe amère du regret et du repentir ?

Le paysan chez qui elle avait trouvé

une retraite si hospitalière, ne cessait, ainsi que son généreux fils, de lui donner toutes les sortes de consolations qui étaient en son pouvoir. Lorsqu'après avoir passé trois ou quatre jours chez eux, elle sentit ses forces assez rétablies pour pouvoir hazarder de se mettre en route ; elle ne voulut pas différer plus long-tems à s'aller jeter aux pieds de sa mère. Son impatience fut telle qu'elle n'attendit même pas le délai, qui eut été nécessaire pour en avoir une réponse, si elle eût pris le parti de lui écrire. Indépendamment de sa vive et impétueuse tendresse pour madame d'Anglar, deux motifs non moins puissants la sollicitaient impérieusement à faire cette démarche. Le colonel l'avait instruite de mon départ de Metz, et lui avait dit que n'ayant pris aucun congé du régiment, j'avais vrai-semblablement quitté la France; elle pensa que Sélicour ferait toutes les démarches que l'amitié peut inspirer, pour découvrir l'asyle que j'avais choisi ; elle jugea aussi que ce tendre et fidèle

ami emploierait tout son zèle pour retrouver, s'il était possible, notre infortunée Julia. Le fils du fermier s'offrit pour l'accompagner, et elle accepta son offre avec reconnaissance.

Vous ne vous attendez pas sans doute, mon cher Duplessis, que j'entreprenne de vous décrire l'entrevue qui eut lieu entre mon épouse et sa mère. La mutuelle sensibilité de leurs ames vous fait assez comprendre combien elle fut touchante. Madame d'Anglar, attendrie par le récit que Henriette lui fit de ses dangers et de ses malheurs, lui rendit toute sa tendresse. Elles demeurèrent long-tems noyées dans les larmes l'une de l'autre. Jamais fille ne montra plus de piété filiale; et jamais femme ne déploya davantage toute l'impétuosité de l'amour maternel. « Est-il bien vrai, ma bonne, ma respectable maman, lui disait Henriette; est-il bien vrai que je vous presse de nouveau contre ce cœur, qui n'a jamais cessé de vous aimer, de vous vénérer? Ma plus chère, mon uni-

que occupation sera de consoler vos vieux ans, et de vous rendre tendresse pour tendresse ». O mon aimable et infortunée Henriette, s'écriait à son tour madame d'Anglar, tu m'es donc rendue! J'ai retrouvé ma fille. Ah, tout est oublié, tout est retabli. Nous essuierons mutuellement nos larmes. Je te revois; cela suffit ; tous mes maux sont oubliés, oubliés pour toujours comme s'ils n'avaient jamais eu lieu.

Quelques consolants que fussent pour mon épouse, la tendre effusion, l'accueil indulgent avec lesquels madame d'Anglar la reçut, la pressa dans ses bras, ils ne pouvaient la dédommager de la perte de son enfant, et de celle d'un époux; car depuis qu'elle avait reconnu mon innocence, elle me regardait comme tel. Une vie, qui ne lui avait semblé jusqu'alors qu'un agréable et rapide passage, ne lui parut plus qu'une pénible et longue carrière, qui devait la conduire, par une fin lente et douloureuse, dans l'éternelle nuit du tombeau. Elle se nourrissait de cette

affligeante pensée. La première fois qu'elle entra dans sa chambre, qu'elle revit ses livres, ses dessins, ses crayons, ce fortèpiano qu'elle avait si souvent touché en ma présence; il lui fallut demeurer un moment en place pour tâcher de rétablir sa respiration, tant l'aspect de ces objets chéris, et les souvenirs encore plus chers qu'ils lui rappellaient, l'avaient violemment émue. Elle se mit à genoux devant ce Dieu, dont les voies sont si impénétrables, et adorant sa divine sagesse, elle n'apperçut que l'incertitude, la vanité, et le néant des plaisirs de ce monde. Une religieuse mélancolie vint s'emparer de son ame. Le tems passa devant ses yeux, comme un léger tourbillon; elle oublia pour un instant dans le sein de la divinité, dans les élans consolateurs de la piété, et sa mère, et moi-même, et toutes les terreurs, toutes les angoisses, dont sa vie, quoiqu'elle fût encore à son printems, avait été agitée: dans cette élévation de son ame, qu'étaient maintenant les malheurs sous lesquels

elle avait gémi? Qu'étaient ces inexprimables félicités, dont le sentiment qui nous unissait l'avait abreuvée à longs traits? Des nuées de poussière, que le pied fait voler, et tournoyer dans l'air. Un léger vent se lève, et déjà elles ne sont plus. De quelle maniére ne se fit pas sentir à son cœur tout le prix de la religion? Qui pourrait, sans son assistance, supporter les amertumes de la vie? L'ennemi du ciel est toujours misérable. Celui qui élève sa pensée vers le créateur aggrandit et fortifie son être. Touché par les misères sans nombre qui, de tous côtés, froissent continuellement les faibles humains, et font retentir leurs déchirantes clameurs, il compâtit à leurs maux; mais il ne peut en être atteint. Les vives passions ne sont plus les conseillers de sa raison. Pour lui, les vertus et la suprême félicité sont inséparablement unies. Les vapeurs enivrantes des fausses jouissances et de l'erreur ne dérobent plus à ses yeux le soleil de la vérité; et la maligne influence du crime ne corrompt

point la pureté de l'air qui circule autour de lui.

Pendant que Henriette était absorbée dans ces méditations, il s'éleva un orage épouvantable. L'atmosphère se changea en une région de feu ; et les roulements redoublés du tonnerre auraient porté la terreur dans l'ame des plus hardis. Elle seule ne s'en appercevait point ; tant elle était ensevelie dans sa contemplation méditative. Cependant le ciel se rasséréna ; le soleil darda de nouveau ses rayons à travers les interstices des nues déchirées, sur l'herbe chargée des gouttes de la pluie qui venait de tomber. Elle quitta son appartement pour aller respirer l'air. La seule pensée qui occupait son ame dans cet instant, la conduisit, sans qu'elle s'en apperçut elle-même, vers un endroit du parc, lequel avait été autre fois le témoin de notre félicité, et qui depuis ces heureux moments lui avait paru le lieu le plus agréable de toute sa maison de campagne.

C'était-là que, dans les tems fortunés

où nos ames étaient intimement liées, nous avions, le premier jour du mois de mai, élevé ensemble, sur le bord d'un ruisseau, un autel de gazon à l'amour. Elle avait planté un rosier blanc, et moi un chèvre-feuille. Ces deux arbrisseaux, que la nature semblait avoir pris plaisir de faire croître rapidement, s'étaient entrelacés, comme s'ils eussent été animés par la même attraction, qui nous entraînait l'un vers l'autre. Tous les jours nous allions visiter ce lieu sacré; et attendris par la pensée du bonheur qui nous unissait, nous arrosions de larmes de joie et de reconnaissance les feuilles naissantes de ces tiges, qui s'embrassaient en mille sens différens. Nous ne quittions jamais cette charmante retraite, sans avoir formé des vœux ardents pour que notre sort fût éternellement lié d'une manière aussi inséparable, que ces aimables arbustes l'étaient en ce moment.

En continuant sa marche lente, Henriette parvint au sommet d'une colline,

d'où elle pouvait découvrir la partie supérieure de ce petit autel. Ses yeux s'y portèrent sur-le-champ; mais elle ne l'apperçut point. Vivement émue de ne pas retrouver ce monument chéri, elle descendit avec rapidité de la colline, et vola vers le lieu même où devaient être les arbustes, objets de ses sollicitudes. Mais, quel trouble, quelle douleur s'emparèrent de son ame! La foudre avait détruit l'autel dont la terre était dispersée au loin, et les deux arbrisseaux, autrefois si intimement unis, étaient maintenant éparpillées et décomposés par le feu du ciel. Elle tomba sur leurs tristes débris qu'elle arrosa de larmes amères.

Quelque bizarre que cela puisse paraître aux yeux de la froide raison; il n'en est pas moins vrai que de pareils évènements font une impression vive et profonde sur les ames aimantes et sensibles. Elle en demeura pétrifiée. Le faible espoir que nourrissait encore son cœur, lui parut entièrement anéanti; car

elle regarda ce funeste évènemenr comme un présage qui annonçait le renversement de toutes les illusions dont elle pouvait encore consoler sa douleur. Notre séparation et la perte de son enfant, lui semblèrent devoir être d'une éternelle durée. Le sort du rosier et du chèvre-feuille offrait à son ardente imagination, un irrévocable pronostic de celui qu'elle ne doutait plus devoir subir elle-même. Les accents si touchants et si vrais avec lesquels je lui avais mille fois juré une tendresse immortelle, qui venaient jadis frapper son oreille comme un gracieux zéphir, qui, dans sa course rapide, caresse légèrement les joues animées d'une jeune bergère qu'agite le sentiment, ne lui faisaient éprouver en ce moment, par leur douloureux souvenir, que les pensées les plus tristes et les plus accablantes. « Sans doute, il m'est fidele, s'écriait-elle. D'après les aveux de l'infame colonel, je ne puis douter de son innocence. Mais quand nous réunirons-nous ? Hélas ! jamais. Tel

est l'horrible perspective que votre destruction m'annonce, chers infortunés arbrisseaux ».

Les violens efforts que son ame avait eu à soutenir, soit dans les précédents assauts, soit depuis son retour auprès de madame d'Anglar, par les différentes passions qui s'étaient succédés tour-à-tour, avaient tellement épuisées ses forces, qu'elle eut une fièvre brûlante, qui alarma vivement sa mère. Les promesses réitérées que celle-ci lui fit, ainsi que Sélicour, d'employer tous leurs soins à retrouver sa chère Julie, et à découvrir la contrée où je me serais retiré, ne contribuèrent pas peu à la retablir. Mais son mal le plus dangereux était dans son cœur. Là siégeait le poison dévorant du chagrin; il ne cessa de la miner lentement; et on la voyait dépérir et se faner, comme une tendre fleur, dont un ver rongeur, caché dans le sein de la terre, dévore et détruit insensiblement les racines.

Tandis que madame d'Anglar, et le

sensible et généreux Sélicour, se consumaient en efforts impuissans pour savoir quelle était la nourrice à qui le colonel avait fait remettre ma malheureuse Julie, et pour s'informer de la route que je pouvais avoir prise; le vaisseau sur lequel je m'étais embarqué, arriva sans aucun accident considérable, mais après une traversée infiniment longue, aux îles Antilles françaises, sous le vent de l'Amérique septentrionale, pour lesquelles contrées il avait quelques cargaisons. De-là il cingla pour la Havane, capitale de l'isle de Cuba, d'où il devait, après quelques mois de séjour, faire voile pour Porto-Rico. Mais la Havane fut l'endroit qui me convînt le plus, et je m'y fixai, ou plutôt je m'établis dans une solitude, une petite maison que je louai sur le bord de la mer, et près d'une épaisse et antique forêt. « Ici, m'écriai-je en y arrivant, ici est mon tombeau; c'est ici que j'avancerai rapidement vers cette demeure de paix. Pourquoi voudrais-je me dissimuler plus long-tems le dernier coup que

doit me porter le sort ? Si je retournais en Europe, n'y apprendrais-je pas certainement qu'Henriette est tombée dans le dernier dégré d'avilissement ? Un premier écart n'entraîne-t-il pas toujours jusqu'aux plus grands excès ? Est-il quelques limites où puisse s'arrêter une femme, qui a une fois franchi les lois de la décence et de la pudeur, qui a oublié les saints devoirs des époux ? Je ne survivrai jamais à cette idée ; et je m'étais follement flatté qu'on pouvait trouver le bonheur ici-bas ! Je n'apperçois trop tard, hélas ! que celui qui n'élève point ses pensées au-dessus des célestes sphères, reste au-dessous même de l'humanité ; et que l'apparence la plus certaine de la félicité sur la terre, n'est que l'ombre fugitive d'un vain songe ».

A ces accablantes réflexions, je tombai sur un siège dans un parfait anéantissement. Dès que je fus revenu à moi, je me plongeai de nouveau dans la même suite de méditations, la plupart du tems sans liaisons et sans ordre ». O providence !

disais-je, mes adversités ne me rendront pas injuste. Quel mortel peut prévoir tes desseins secrets! « D'autrefois je me reprochais d'avoir pu soupçonner la vertu, la tendresse de mon épouse, malgré toutes les certitudes que je croyais avoir de sa perfidie ». Ses desirs, me représentais-je à moi-même, n'étaient-ils pas aussi purs que la nature et son cœur m'avait-il jamais fait appercevoir aucune pensée, aucun sentiment dont elle eut à rougir? Aucune passion flétrissante a-t elle pu jamais troubler la céleste paix qui régnait dans son ame? un homme moins aimant, moins sensible que moi aurait-il pu trouver le chemin de son cœur? Et peut-il exister un mortel qui aime, comme moi? En d'autres moments, je me disais: Ne suis-je pas un insensé de m'affliger et d'être surpris de mon infortune? Ne devais-je pas savoir que nous habitons un monde, où les passions contrarient sans cesse le bonheur des mortels?

Mon ame était comme une mer agitée

par la tempête. Je ne regardais plus la vie, que comme un pénible songe, dont je desirais de voir hâter le réveil. Je ne pus me dissimuler que mon cœur ne pouvait aimer un autre objet qu'Henriette ; que même, malgré son infidélité, elle m'était plus chère que jamais. Au milieu de ces réflexions, mon délire alla jusqu'à croire un instant la voir. Oui, mon cher Duplessis, mon imagination égarée la présenta réellement à mes yeux. Mais ce n'était pas cette épouse infidèle, qui m'avait dédaigné, outragé.... C'était Henriette n'ayant pas cessé d'être l'amie de ma jeunesse et l'ame de ma vie. O prodigieuse illusion d'une ame tendre ! je la vis avec tous ses charmes, aussi innocente, aussi pure, que lorsque je reçus de sa bouche la première impression du bonheur. Cependant l'éclat du printemps ne brillait plus sur ses joues ; et chaque trait de sa physionomie attestait les tristes effets des douleurs secrètes qui dévoraient son cœur. Elle jeta sur moi un regard languissant, et il me sembla que j'étais seul cou-

pable. Je la vis ensuite dans la prolongation de mon extase, tourner ses yeux vers le ciel; et il me parut sourire à son innocence.

Le croirez-vous, Duplessis? Je fus assez faible pour me jeter à ses genoux, c'est-à-dire, aux genoux de l'objet dont mon ardente imagination réalisait pour moi la présence. Je me figurais les embrasser; et je prononçai son nom avec force. Je demeurai plus d'une heure dans cette ravissante illusion. Mais à la fin mes sens se trouvèrent épuisés; et je reconnus avec un sentiment douloureux, que tout n'avait été qu'un vain prestige. Je me représentai, sous le plus horrible aspect, la solitude et l'abandon, auxquels je m'étais condamné; mes mains glacées se tendirent vers l'Éternité; et je ne soupirai plus qu'après les vers dévorans du tombeau. « Rejettons-nous, me disais-je, dans le sein de la Providence, dans ce sein toujours ouvert aux infortunés. Je deviendrai parfaitement indifférent à tout dans ce monde; je par-

viendrai à arrêter mes regards immobiles sur-tout ce qui m'environne, pour contempler avec calme les plus funestes coups du sort. Qu'alors les objets autour de moi s'altèrent ou périssent, que l'univers entier s'écroule sur ma tête, rien ne pourra émouvoir ma profonde tranquillité. Le souffle froid et pénible que la mort pourra m'enlever, vaut-il la peine d'être regretté?

Peu-à-peu, et avec le secours de la main lente du temps, je devins insensible à tout, même à mes tourments secrets. Je mesurai d'un œil sec et immobile mes nombreuses années d'infortune. (Il y avait alors douze ans que j'habitais mon désert). Si quelque sentiment animait encore mon ame abattue, c'était l'étonnement de ce que je n'avais pas succombé sous le poids de mes chagrins. A quel être sensible, une si affreuse existence n'arracherait-elle pas des larmes? Et cependant ma misère n'était pas encore portée à son comble. J'ai eu d'autres infortunes à supporter; et je respire encore! Si l'on peut regarder comme

vivant un homme, qui traîne à regret la chaîne de sa vie, et qui, étranger à tout l'univers, n'a plus ni crainte à concevoir, ni espérance à former.

Je passai ainsi encore une année, renfermé dans mon hermitage, seul avec un nègre d'Afrique, qui était à mon service depuis mon arrivée à la Havane, où je l'avais acheté. Il allait deux fois la semaine dans cette capitale de l'île, pour m'apporter les provisions nécessaires. Douze années de douleurs et de larmes n'avaient pu me faire oublier le premier baiser que mes lèvres enflammées imprimèrent en tremblant sur la bouche d'Henriette, lorsque frissonnant, rendu muet par l'amour, je m'oubliais moi-même dans ses bras, et me perdais dans une mer de volupté. Et si j'étais parvenu à contempler froidement mon malheur, l'insensibilité ne me souriait pas encore assez, pour m'avoir appris à me rappeller avec la même indifférence les jours de mon

bonheur et de la tendre union qui nous lioit l'un à l'autre.

Tiou-tiou (c'était le nom de mon négre) tomba dangereusement malade, sur la fin de la treizième année de mon séjour en cette contrée. Il me fallut aller moi-même à la Havane, ou l'y faire transporter, pour lui procurer les secours nécessaires. Ce dernier parti me parut plus sûr pour accélérer la guérison d'un homme, que je regardais moins comme mon esclave que comme un compagnon dans ma solitude, et presque comme un ami. Injustes et féroces européens, vous méprisez les nègres; vous les regardez comme étant d'une espèce au-dessous de la vôtre; vous les achetez ou les vendez; vous les mutilez, les égorgez, comme de vils animaux: et cependant, je les trouve supérieurs à vous, puisqu'ils s'attachent avec une fidélité, une reconnaissance, que vous n'avez presque jamais en partage. Je me déterminai à louer une maison à la Havane, et à y demeurer avec Tiou-tiou, jusqu'à sa guérison. Au

bout de trois mois, il commença à guérir; et dans l'espace d'un autre mois, il fut en pleine convalescence. Je me rendis avec lui, dès qu'il pût sortir, à l'église la plus voisine de notre maison *. Nous vîmes passer devant nous une dame, qui me parut d'une taille fort avantageuse, et qui était entièrement couverte de sa mante. Elle fut se placer d'un côté opposé au nôtre : son visage était si bien caché qu'on ne pouvait distinguer ses traits.

Le lendemain Tiou-tiou vint m'avertir qu'il y avait dans l'anti-chambre une Métive qui demandait à me parler. Comme je n'avais fait aucune connaissance depuis que j'étais en cette ville, je trouvais ce message singulier; je me décidai pourtant à la faire entrer; elle me remit le billet suivant.

Billet.

« Si l'étranger, qui a pu me remarquer

---

* La Havane appartient aux Espagnols.

à la messe, est jaloux de venir au secours d'une infortunée, qu'il se rende ce soir, à l'entrée de la nuit, chez la Dona Francisca, qui demeure auprès de l'église où il a été hier. Il y verra la Métive qui doit lui rendre ce billet. Qu'il se laisse conduire; s'il est discret, il n'a rien à craindre; mais s'il ressemble aux gens de sa nation, qu'il ne s'expose pas à venir. Il ferait inutilement des questions à la porteuse de ce message. C'est en venant lui-même qu'il saura mes malheurs, et les secours que j'attends de lui, si son ame est aussi généreuse, que sa physionomie m'a paru noble ».

FRANCISCA.

Je ne fus pas peu surpris, mon cher Duplessis, à la lecture de cette lettre. Mais étant bien assuré qu'aucune femme ne pourrait faire impression sur un cœur plein d'Henriette, je ne balancai pas à voler au secours de l'infortune; et je promis de me trouver au rendez-vous. Je donnai

une piastre à la Métive, et la renvoyai. A peine fut-elle partie, que je me trouvai dans un grand embarras; et je commençai à me reprocher l'élan de ma commisération, qui m'avait fait donner si légèrement ma parole. Je ne connaissais pas assez le local du pays, pour m'exposer à une démarche inconsidérée, dont les suites pouvaient m'être funestes. J'aurais été bien aise de trouver quelqu'un, qui eût pu m'instruire assez pour me rassurer sur mes craintes; mais à qui faire une telle confidence, dans un pays où je n'avais formé aucune sorte de liaison? Après avoir bien examiné le pour et le contre, et fait toutes les réflexions possibles, je cédai au desir de remplir la parole que j'avais donnée, et de secourir une infortunée. « Helas, dis-je à moi-même, peut être Henriette, opprimée, abandonnée, peut-être l'enfant de mon cœur, notre chère Julie, également délaissée, implorent l'un et l'autre un secours étranger ». Ce retour sur les objets qui m'étaient les plus chers, les

seuls chers au monde, acheva de m'attendrir, et de me déterminer à prêter à Dona Francisca tous les secours qui seraient en mon pouvoir. J'allai reconnaître sa maison, qu'enfin je trouvai, non sans quelque peine, parce que cette portugaise (elle-même m'apprit ensuite qu'elle était de cette nation) menait une vie très-retirée, et ne sortait guères que pour aller à l'église.

Quand je fus assuré de pouvoir trouver la nuit sa demeure, je me rendis chez elle, à l'heure qu'elle m'avait indiqué. La Métive m'attendait, et sortit, sans me rien dire. Je crus devoir la suivre ; à dix pas elle se retourna, et me fit signe de continuer. J'obéis ; elle traversa au moins cinq ou six rues, sans me faire grace d'aucuns de ces détours et circuits, qui annoncent si bien le mystère. Enfin, nous parvînmes dans une ruelle, qui avait l'air d'un vrai coupe-gorge, et dont l'inspection me fit frémir au point de me repentir de n'avoir pas fait suivre mon nègre. J'avançai, en faisant ces réflexions, jusqu'à une petite porte

ceintrée, peinte en verd, autant qu'un clair de lune obscur pût m'en faire juger. La Métive tira une clef, ouvrit, me fit entrer dans un jardin, et asseoir sur un banc, dans un cabinet de chevre-feuille mêlé de jasmin, me dit de l'attendre un instant, et qu'elle reviendrait bientôt. En effet, elle ne tarda pas. Elle me conduisit à l'entrée d'un vestibule, qui donnait dans ce jardin, ouvrit encore une petite porte, me prit la main, et, par un escalier dérobé, me mena dans un fort joli sallon, assez bien éclairé par des bougies; et de-là, dans un cabinet où était Dona Francisca, nonchalament couchée sur un sopha. Elle daigna se lever pour me recevoir; mais le premier coup-d'œil, que je jetai sur elle en entrant, m'éblouit de façon, que je fus plus de trois minutes sans pouvoir articuler un mot. Mes yeux seuls lui interprêtèrent, mais plus éloquemment que n'auraient pu faire mes paroles, l'admiration et la surprise qu'elle me causait. Ils en dirent plus que je ne voulais, que je

ne croyais exprimer, et lui firent entendre que l'éclat des siens m'avait réduit dans une situation, telle que sans doute elle la desirait. Revenu de mon étonnement, je lui témoignai combien je m'estimais heureux, de ce qu'elle m'avait choisi entre tant de mortels, qui, ainsi que moi, se sacrifieraient volontiers pour lui donner, dans ses malheurs, tous les secours, ou du moins toutes les consolations qui seraient en leur pouvoir; que la préférence qu'elle avait bien voulu me donner, trouverait sa justification dans le zèle que je mettrais à la servir. Cette aimable femme me prit la main, me fit asseoir à côté d'elle sur son sopha, et me parla ainsi :

« Je suis née portugaise. La sincérité étant la base de mon caractère, et suivant moi, la première des vertus, je vais vous avouer tout naturellement, que lorsque je vous vis à l'église, votre figure me prévint en votre faveur, et me charma au point de desirer une entrevue avec vous. Les traces d'un chagrin profond, et la

mélancolie, emprcintes de tous vos traits, me firent juger qu'ayant connu comme moi le malheur, vous seriez plus sensible à mes chagrins. Je ne balançai pas à vous envoyer le billet, qui vous a fait rendre ici ce soir. Bien loin de m'en repentir, vous ne faites que me confirmer dans la bonne opinion que j'avais conçue de vous. J'ai été mariée fort jeune. Mes parens forcèrent mon choix. J'ai vécu trois ans avec mon mari dans le plus cruel esclavage. Il y a quatre ans que je suis veuve. J'ai passé ce temps dans la retraite, sans vouloir écouter aucune des propositions qui m'ont été faites. Je n'ai pas voulu non plus former d'inclinations. Mon mari m'avait trop fait redouter les fureurs de la jalousie, pour m'y exposer encore. Ce n'est que le hazard seul de votre rencontre, qui m'a fait penser différemment, soit par la confiance que votre heureuse physionomie m'a inspirée, soit parce que les gens de votre nation passent pour n'être pas enclins à cette passion. Si vous n'êtes engagé dans aucun lien,

et si, après nous être vus quelque temps, nos caractères se conviennent, comme j'aime à le présumer, je consentirai volontiers à m'unir avec vous. Je ne mettrai au don de ma main qu'une condition : c'est que nous repasserons en France. Le climat de ce pays m'est contraire, au point de n'y pouvoir séjourner plus long-temps, sans y perdre bientôt la santé et la vie. J'ai une fortune suffisante pour faire le bonheur de tous deux. Si vous n'êtes pas libre, ou si l'offre de ma main n'a rien qui vous flatte, je serai satisfaite de rester votre amie. Mais je vous conjurerai, ou de m'amener avec vous en France, ou de me procurer parmi les personnes de votre nation, qui sont en cette ville, et que leurs affaires ou leur inclination peuvent rappeller dans leur patrie, quelqu'un en qui je puisse avoir une assez grande confiance, pour entreprendre un pareil voyage sous ses auspices. Une consomption lente mine visiblement mes jours ; et je vous le répète, l'air de ce climat m'est mortel.

des raisons de famille, inutiles à vous raconter en ce moment, m'empêchent de retourner en Portugal : et la réputation qu'ont les Français d'être le peuple de l'Europe le plus doux et le plus poli, m'a inspiré depuis long-temps le plus vif desir de m'y établir. Mais vous êtes le seul français, dont l'extérieur, et je ne sais quel mouvement secret de mon cœur, m'ont rassurée au point de vous confier et de vous livrer mon sort. D'après le peu d'informations que j'ai pu prendre sur votre compte. (Car vous me mésestimeriez, sans doute, de n'en avoir pas prises,) j'ai su par votre negre, que vous meniez depuis longues années une vie aussi retirée, aussi triste que la mienne. J'ai compati à vos chagrins sans les connaître, et j'ai formé le double projet de mettre fin à la langueur prête à éteindre le flambeau de mes jours, et d'adoucir peut-être la douleur qui vous consume. J'ai su aussi que vous étiez à la Havane seulement pour peu de jours, et jusqu'à l'entier rétablissement de votre

esclave, qui s'est beaucoup étendu sur votre humanité : sentiment qui a achevé de vous gagner mon estime. Car j'ai toujours pensé que toutes les vertus se tiennent. Mais je me flatte que ce ne sera pas le dernier voyage que vous ferez en cette ville, et que vous me fournirez plus d'une occasion de nous connaître plus particuliérement ».

Représentez-vous, mon cher Duplessis, une femme âgée de vingt-un ans et n'ayant, suivant l'usage du climat brûlant de l'Amérique, qu'un simple jupon de mousseline brodé. Sa chemise, qui n'était point attachée sur sa poitrine, laissait voir une gorge d'une blancheur éblouissante; ses cheveux aussi noirs que du jayet, flottaient par grosses boucles sur ses épaules; les roses jouaient sur son teint; mais cependant elles étaient altérées, et leur coloris rendu plus tendre et plus faible par une teinte de pâleur, qu'on voyait aisément provenir d'une consomption lente et d'une langueur secrète. Le discours tou-

chant qu'elle venait de m'adresser, et que vous verrez bientôt, mon cher Duplessis, n'avoir contenu rien que d'exact, avait achevé de porter le trouble et l'attendrissement dans mon cœur. Et si aucune femme sur la terre avait pu me faire oublier Henriette, ç'eût été, sans doute, l'aimable et infortunée Francisca. Décidé à la servir de tout mon pouvoir, si, comme je le présumais, les renseignements que je me proposais de prendre, confirmaient le récit qu'elle venait de me faire, je l'assurai de tout mon zèle; je lui fis part de la situation où je me trouvais, et des liens dans lesquels j'étais engagé, et que je ne romprais jamais, quoique la perfidie de mon épouse ne m'en donnât que trop le droit. Je finis par lui dire que, ne connaissant aucun des français qui pouvaient être à la Havane, je la ramenerais moi-même en France, où mes parens lui serviraient infailliblement, d'après ma recommandation, de protecteurs et d'amis. On vint nous avertir que le souper était servi.

C'était une légère et jolie colation dans le goût du pays. Quand je fus sur le point de me retirer, elle me dit que désormais je pourrais aller directement et de jour chez elle; et que les précautions qu'elle avait cru devoir prendre pour notre première entrevue, n'avaient été imaginées par elle que pour ménager sa réputation, dans le cas où nous n'aurions pas dû continuer de nous voir; mais que d'après l'espoir où elle était que je la ramenerais en France, elle préférait que notre liaison fût connue, et cessât d'être clandestine.

O Duplessis, vous connaissez trop la faiblesse humaine, et vous êtes trop réellement philosophe, pour apprendre ici avec surprise, et même pour blâmer l'aveu que je vais vous faire. La véritable sagesse est indulgente; et je me méfierai toujours d'une philosophie, qui, pour nous rendre plus qu'hommes, nous fait souvent être moins qu'hommes, et qui exige tant de perfection, que, ne pouvant y atteindte, on finit par l'abandonner. Soit qu'un si

long exil d'Europe, une solitude si prolongée, une cessation si constante de tout commerce avec les humains, commençassent à être un genre de vie au-dessus de mes forces, soit par l'impulsion secrète et puissante de je sais quel instinct de mon cœur qui me disait sans cesse : *Henriette est innocente :* Un assez vif desir de revoir ma patrie se joignit à l'idée de consoler et de satisfaire Francisca en l'amenant en France. Je pris sur son compte, avec toute la discrétion et la délicatesse convenables, les informations que la prudence exigeait de ma part. Je reconnus la sincérité de tout ce qu'elle m'avait dit; et nous employâmes les heures d'entretien que nous eûmes depuis à disposer notre voyage. Je m'informais de tous les vaisseaux qui abordaient à la Havane, impatient d'en trouver un dont la destination fut pour la France, ou pour quelque contrée qui en fut peu éloignée. Nous étions alors en guerre avec l'Espagne; et vous savez, mon cher Duplessis qu'on ne tire pas un coup

de canon en Europe, qui ne retentisse dans le Nouveau-Monde. Il n'était donc pas à présumer que nous trouvassions de long-temps l'occasion, que nous desirions avec tant d'ardeur. Cette crainte me fit proposer à Francisca de demander passage sur un navire Anglais, nation qui, à cette époque, n'était pas sortie de la neutralité; le capitaine de ce navire avait entrepris de faire le tour du monde: tentative qui prouve la constance, la grandeur, et la hardiesse de l'homme, et que les Anglais ont la gloire d'avoir fait plus souvent qu'aucun autre peuple! À la vérité, la route que son projet le portait à prendre pour terminer ce voyage, commencé depuis près de trois ans, nous obligeait à un détour immense; mais je pensai que le plaisir de voir de nouvelles contrées, ne contribuerait pas peu à dissiper la langueur de Francisca et peut-être la mienne; et je calculai que nous serions plus avancés en commençant tout de suite une traversée qui pouvait durer environ quinze mois, qu'en atten-

dant peut-être un an, peut-être davantage, une occasion incertaine pour nous embarquer.

Vous ne serez sans doute pas fâché, mon cher Duplessis, que je vous retrace ici, en peu de mots, les différentes traversées que notre capitaine avait faites jusqu'à ce moment, et que j'y joigne le coup-d'œil de celles qu'il fit ensuite avec nous; et qui toutes ensemble, forment son voyage au tour du monde. Il commença, à son départ d'Angleterre, par faire voile pour les îles Antilles françaises du vent de l'Amérique septentrionale, parmi lesquelles je comprends les îles Caraïbes, de Saint-Vincent, Sainte-Lucie, la Dominique, et même celle de Saint-Thomas, appartenante aux Danois *. Il dirigea ensuite sa

* Un grand nombre de pays dont nous parlons ici ont changé depuis de domination; mais il faut se reporter où se sont passés les événements de ce roman.

seconde tournée vers les îles Antilles françaises sous le vent de l'Amérique septentrionale, à la Havane, à Porto-Rico, appartenantes aux Espagnols; à San-Jago de la Véga, capitale de la Jamaïque, et à Port-Royal, appartenantes aux Anglais, et fit un second voyage à la Martinique.

Sa troisième tournée fut de nouveau pour les îles Caraïbes, de Saint-Vincent, Sainte Lucie, et la Dominique, la Barbade, île Antille du vent de l'Amérique septentrionale, appartenante aux Anglais; la Grenade, île Antille française; Euracao, île de la mer du nord, appartenante aux Hollandais; Cayenne, île de l'Amérique méridionale, dans la Guyanne, appartenante aux Français; Surinam, pays de la Guyanne, en terre ferme, appartenant aux Hollandais; à Lisbonne, capitale du Portugal; et il fit un troisième voyage à la Martinique.

Sa quatrième et dernière excursion fut au Port-de-Paix, et à la Havane, d'où nous partîmes avec lui pour l'ancien et le

nouveau Mexique, la Louisiane, et le Canada, pour de là passer en France. Mais, hélas! que de maux devaient m'accabler, avant de revoir cette dernière contrée! Il ne nous arriva, dans un trajet d'un aussi long cours, rien de remarquable : mais notre vaisseau ayant été jeté par la tempête sur une des côtes du Canada, vers un des points de ce vaste pays, qui étaient au pouvoir des sauvages, tous ceux d'entre nous qui eurent, je ne dirai pas le bonheur, mais le malheur d'échapper à la fureur des vents et des flots, tombèrent entre les mains de ces hommes féroces, qui ne connaissent que le droit du plus fort. Ils durent, sans doute, nous partager entre eux comme des esclaves. Car je ne revis plus en ce moment Francisca, qui avait, ainsi que moi, évité le naufrage, en s'étant fortement tenue par mon conseil à une des extrémités du mât du navire, tandis que j'embrassais l'autre non moins étroitement.

Il faut l'avouer néanmoins, mon cher

Duplessis, ce ne fut point à la cruauté des sauvages que je dus attribuer mes nouveaux malheurs ; ce fut à l'inhumanité d'un européen qui s'était réfugié depuis long-temps parmi eux, et, dans les guerres de ces nations contre les Anglais, les avait si utilement servies, qu'on l'avait élevé au premier commandement militaire. Je dois dire aussi que la conduite de ce chef, à mon égard, trouvait presque sa justification dans ce qu'on appelle si improprement les loix de la guerre.

Un détachement Anglais avait impitoyablement pendu à un arbre un de ces sauvages, vrai-semblablement pour se venger du traitement affreux que ceux-ci faisaient subir à leurs prisonniers. Car c'est ainsi qu'en tout temps, mais sur-tout à la guerre, le crime engendre le crime, et les horreurs perpétuent les horreurs. L'excès de ces représailles devenait fréquent, et se multipliait. Le salut d'un peuple entier montrait à Saint-Phal (c'était le nom du chef européen des sauvages) les pages

sanglantes du talion, de ce code terrible dont le guerrier même policé abuse quelquefois, et dont le sage ne s'autorise qu'en frémissant. Il lut dans ce code effrayant ce qu'il devait faire. Il demanda qu'on livrât le commandant du détachement, qui s'était permis l'acte de cruauté que je viens de vous raconter. Il écrivit, à cet effet, au général Anglais, et lui ajouta que si l'on se refusait à une chose aussi juste, il userait de représailles envers tous les prisonniers qu'il venait de faire, de quelque nation qu'ils fussent, les regardant comme ennemies, puisqu'avant leur naufrage, il montait un bâtiment anglais ; et qu'ils venaient, sans doute, fondre sur eux à l'improviste.

En attendant la décision du général anglais, on me chargea de fers, ainsi qu'un autre passager, le seul qui eût échappé, avec Francisca et moi, à la tempête qui nous avait assaillis. Quoique le feu soit le supplice dont les sauvages font ordinairement usage ; Saint-Phal, pour

rendre notre mort moins cruelle, ou la représaille plus égale, décida que si l'on ne satisfaisait pas à sa demande, nous péririons sur un gibet. Ce n'était pas la mort qui causait mon effroi. Mais mourir sur un gibet! mourir pour le crime d'un autre! et s'il faut tout dire; mourir sans revoir Henriette, que mon cœur s'obstinait plus que jamais, malgré mes convictions, à croire innocente! Voilà ce qui surpassait mes forces, ce qui me plongeait dans un désespoir qui tenait du délire.

La nuit, cet intermède précieux que le ciel met entre les actes de la vie, et qui suspend toutes les scènes du monde, la nuit qui verse quelque fois l'oubli des peines sur la paupière du malheureux, et l'illusion sur celles qui l'attendent dans l'avenir, ne servait qu'à me retracer plus vivement dans mes veilles et dans mes songes, le sort affreux qui m'attendait. J'avais beau me représenter à moi-même que le corps politique est une machine dont les ressorts sont si étendus, si compliqués,

qu'on ne peut les préserver d'une destruction totale, qu'en en sacrifiant quelques-uns. Que dans le salut de tous, la conservation d'un individu n'est rien; que l'équité n'est pas ordinairement la première loi des guerres, et que ce code sanglant varie du soir au matin, et suivant les circonstances. Rien ne pouvait, je vous avoue toute ma faiblesse, m'inspirer la constance et la résignation qui m'étaient si nécessaires. Et lorsque je songeais que sans moi, l'infortunée Francisca serait encore tranquille à la Havane, je ne pouvais m'empêcher de gémir profondément sur cette fatalité attachée à mon sort, qui me faisait envelopper dans mon malheur tout ce qui m'était cher. J'ignorais ce qu'était devenue Francisca; mais je ne doutais point qu'elle ne se trouvât très à plaindre, quoiqu'on n'eût point étendu jusques sur son sexe l'épouvantable droit de représailles, dont j'étais menacé d'être la victime. Je m'étais attaché sincèrement à elle par l'estime la mieux sentie, la plus méritée de sa part,

et par le sentiment d'une amitié pure, mais inaltérable, qui n'avait pas cessé un seul instant de se renfermer dans les bornes qui la séparent de l'amour.

Les délais accordés au général anglais pour rendre sa réponse étaient expirés. On les prolonge cependant de quelques jours. C'était prolonger d'autant les horribles angoisses auxquelles j'étais livré. Enfin la fatale réponse arrive; elle porte un refus formel de livrer le commandant du détachement, auteur de l'exécution barbare dont on se plaignait, et dont on voulait se venger. Une troupe de sauvages, composée de vingt hommes, était déjà assemblée pour servir d'escorte à mon compagnon d'infortune et à moi. Leurs instruments de mort annonçaient l'heure fatale. Ah! mon cher Duplessis, un guerrier voit venir le trépas et le reçoit sans pâlir; mais on doit pardonner à l'homme qui chancelle et frémit devant le gibet. Cette identité d'un terme commun avec celui du supplice réservé aux plus vils scélérats, doit

faire reculer d'effroi, et glacer d'horreur. L'heure d'aller à l'échafaud étant venue, nous nous avançons vers ce terme, sans laisser échapper un murmure, sans former une seule plainte. Il était en effet inutile de revenir sur le passé, et rien ne semblait devoir changer le présent. Tout-à-coup un ordre de suspendre notre exécution émane de la part de celui qui l'avait ordonnée. Il venait de décider que mon compagnon et moi tirerions au sort, et que la mort d'un seul suffirait pour la représaille qu'on voulait exercer. On agite l'urne funèbre, et la boule noire me tombe en partage. Je vais donc seul subir le trépas qui m'attend. Un autre contre ordre survient; et le cri de grace retentit à mes oreilles. Dans les agonies renaissantes du triste sort qui m'était réservé, mon cœur était flétri, ma voix éteinte; mais ma raison et mes sens n'étaient pas entièrement disparus. En ce moment, le passage subit du malheur prochain et inévitable de la mort la plus horrible à la certitude inespérée de n'y être pas condamné, me priva de toutes

mes facultés et me fit tomber évanoui. On me transporte, non plus dans ma prison, mais chez Saint-Phal. On me rend à la vie. O nouvelle surprise, ô prodige de la reconnaissance et de l'amitié! Je me trouve en présence de Francisca, que je n'avais plus revue, ainsi que je vous l'ai déjà observé, mon cher Duplessis, et que je ne croyais plus revoir. Saint-Phal m'apprit que je lui étais redevable de la grace que j'avais obtenue.

De quels termes me servirai-je pour vous peindre l'action héroïque par laquelle Francisca me sauva la vie, et fit voir tout ce que peuvent l'amitié et la reconnaissance daus une ame tendre et sublime? Le chef des sauvages, qui était auparavant un simple officier de fortune, né à Montpellier, l'avait en son pouvoir, depuis que j'avais été séparé d'elle. Les Sauvages s'étaient accordés à lui donner une aussi belle prisonnière, comme une digne récompense des triomphes qu'il les avait aidés à remporter sur leurs ennemis. C'était un homme d'un extérieur repoussant par sa difformité, et d'un naturel dur et hautain.

Il s'était violemment épris des charmes de sa captive; et son caractère jaloux l'avait porté à ne pas la laisser sortir de chez lui. C'était le motif qui avait empêché cette amie généreuse, non-seulement de venir me voir dans ma prison, mais même de me faire parvenir de ses nouvelles, ne connaissant personne à qui elle put se confier, et craignant de me nuire auprès de Saint-Phal, qu'elle savait être l'arbitre absolu de ma destinée, et dont elle avait bientôt reconnu l'extrême penchant à la jalousie. Il lui avait fait des propositions offensantes pour sa vertu. La résistance que lui opposait Francisca, au lieu de le rebuter, l'enflamma davantage; il en vint à vouloir l'épouser. Vous concevez, mon cher Duplessis, combien elle rejeta une pareille union. Mais lorsqu'elle fut instruite du sort affreux qui m'était réservé, voyant que ses prières, ses larmes, ne pouvaient m'obtenir ma grace, elle fit le sacrifice héroïque de s'immoler pour moi, en accordant sa main à Saint-Phal, sous la condition qu'il sauverait mes jours, qu'il

abandonnerait les sauvages, et saisirait la première occasion de passer avec nous en France. Ce fut par eux que j'appris ces détails. Nous demeurâmes encore trois mois dans cette contrée; et au bout de cet espace de tems, Saint-Phal trouva l'occasion d'un navire que nous joignîmes à la faveur d'un canot, et avec le secours de quelques sauvages qu'il avait gagnés, et qui nous aidèrent à éviter les obstacles que les autres eussent mis, s'ils en avaient été instruits au départ d'un officier dont ils estimaient la valeur et l'intelligence dans l'art de la guerre. Le vaisseau dont le patron voulut bien nous recevoir sur son bord, était destiné pour Cadix. Mais nous étions bien assurés de trouver dans ce dernier port des embarcations pour la France. La navigation fut longue, mais ne fut pas périlleuse; et nous n'eûmes pas demeuré six semaines à Cadix, que nous profitâmes d'un bâtiment sur lequel nous arrivâmes enfin à Brest.

Fin de la seconde Partie.

